

Heidegger, une Intelligence poétique

PHI

Sommaire

| | |
|--------------------------------|-----|
| Avant-Propos | I |
| En compagnie des Autres | 3 |
| En ma seule compagnie | 53 |
| Index des Auteurs | 113 |

Avant-Propos

Deux malentendus embrouillent l'image de **Heidegger** : le proclamer phénoménologue ou de voir en lui un chantre du nazisme.

Heidegger est ontologue, son départ est dans l'objet ou le sujet (et, donc, dans l'être, dans l'essentiel) ; la phénoménologie part de la relation entre le sujet et l'objet (et, donc, du devenir, de l'existential) – ces deux attitudes sont incompatibles. Et les phénoménologues partagent la palme de l'ennui avec les [cartésiens](#), [spinozistes](#), [hégéliens](#), *philosophes analytiques*. Les puissants deviennent axiologues, avec leurs propres vecteurs et leur maîtrise des extrêmes des échelles de valeurs.

Comment ne pas comprendre un enthousiasme d'une âme sensible et poétique, lorsqu'elle entend parler de pureté, de grandeur, de fraternité, en les opposant à la dictature de l'argent, de l'égoïsme, de la médiocrité ? Et cette âme, immanquablement, finira par découvrir, plus profondément que les autres, l'horreur de tout système politique, fondé sur un lyrisme et débouchant sur le despotisme le plus abject et prosaïque.

Déarrassé de ces deux étiquettes, reste un virtuose de morphologie, un interprète des grands poètes, interprète original, brillant, imprévisible. Le seul professeur académique de l'Histoire à être persuadé de la prééminence des poètes dans la qualité de la pensée. Quel dommage qu'il ne rencontrât ni [Rilke](#) ni [Valéry](#), mais, toutefois, il apprécia déjà [Nietzsche](#), P.Celan et R.Char comme penseurs autrement plus puissants et passionnants que des [Husserl](#) ou [Sartre](#) !

L'une des plus belles preuves du fond poétique de l'homme est l'énigme des premiers littérateurs, historiens ou philosophes, qui, tous, furent poètes ! *Dire et chanter était autrefois la même chose* - Strabon. Et c'est pourquoi les premiers philosophes écrivaient en aphorismes, cette forme poétique de la véritable sagesse.

La poésie fut à l'origine de tous les genres littéraires, puisque l'homme

naît poète ; c'est la cité qui le rendit prosaïque. *Enfin un Philosophe, ne pouvant se plier aux règles de la poésie, hasarda le premier d'écrire en prose* - Condillac. Il se détourna de ce qui reproduisait des rythmes - que ce soit le cœur ou la raison - pour se vouer à l'arythmie, à l'arithmétique, à l'algorithme. Et cette nouvelle espèce contribua pour l'extinction de l'originelle.

Le sage antique fut complice du poète, dans l'escamotage de la vie. Le sage moderne enfanta le *juste* et le *naturel*, qui bannirent la passion *injuste* et le culte de l'homme *inventé*. Du divorce entre la raison et le rêve ne survécurent que des enfants-monstres : la machine et le hasard.

Jadis, le meilleur philosophe fut poète (ami des ingénus), ensuite il devint savant (ami des ingénieux), aujourd'hui il est technicien (ami des ingénieurs). Le premier, soucieux de son âme, lui amenait de sa propre nourriture, le deuxième, épris d'esprit, digérait celle des autres, le troisième, produit de règlements, patauge au milieu de ses propres déjections.

Trois mondes : le silence du réel, le bruit du mental, la musique du poétique. Et la poésie est de la musique pure, ayant fait foin de la réalité ; et elle est le point de départ de la bonne philosophie, qui nous fait découvrir, que cette musique est l'écho le plus fidèle, quoique paradoxal et étrange, de la perfection du monde réel, son point d'arrivée. La prose des choses, traduite en poésie des mots.

L'art de l'éternel est dans la musique, l'objet central d'une bonne philosophie, qui ne peut être que poétique : *Seul le philosophe est poète* - Nietzsche - *Nur der Philosoph ist Dichter*. Par un malentendu terminologique, pauvre Platon, cet authentique poète, n'entendant goutte à la mathématique, n'invitait à l'Académie que des *géomètres* (ceux qui savent évaluer les choses terrestres). Lui, qui n'offrait aux hommes que des mythes, s'en prend à ses confrères : *Je mets au défi les passionnés de la poésie de montrer, qu'elle est non seulement réjouissante, mais aussi bénéfique à la vie humaine ordonnée*. Mais peut-être le chaos et le spleen sont les seuls éléments, dans lesquels la poésie ne se noie pas.

Le philosophe doit réunir les dons de peintre, de musicien et de poète,

pour que dans le visible on admire l'invisible, pour que du bruit de la vie ressorte la musique, pour que la langue parlante soit plus forte que la langue parlée.

Deux familles de philosophes : partant des sciences ou animés par l'art, charlatans ou poètes. Chez les premiers, deux sous-espèces : obnubilés par les sciences anecdotiques (Hegel, K.Marx) ou abusés par les sciences rigoureuses (Spinoza, Husserl). Chez les seconds : se tournant vers notre facette religieuse (Nietzsche), langagière (Valéry), stylistique (Cioran).

La philosophie et l'art se séparèrent, puisque la philosophie ne s'occupe que de valeurs, que l'art abandonna, en se tournant du côté des prix : l'écrivain est dorénavant journaliste, le peintre - décorateur, le musicien - accompagnateur, le poète - chamane.

Je devrais me féliciter, que ce ne soient plus le poète et le philosophe que l'humanité écoute, mais l'avocat et le journaliste. Mes extases y gagnent en pureté, et mon mépris - en intensité.

Les philosophes insensibles à la poésie (les légions de professeurs), ou les poètes impuissants en prose (comme Baudelaire, A.Rimbaud ou Mallarmé) font douter de l'universalité de leur don. Les poètes *complets* mettent de la poésie en tout, y compris dans la prose : Shakespeare, Goethe, A.Pouchkine, M.Lermontov, Hugo, Rilke, Valéry, B.Pasternak. La poésie comme genre ayant sombré, la poésie comme tonalité discursive ne peut plus se pratiquer qu'en philosophie.

Le côté poétique des questions philosophiques les laisse souvent prendre pour religieuses, ce qu'elles ne sont que dans la recherche de consolations, ce premier chapitre philosophique, le second étant la musique des rapports entre la réalité, la représentation et le langage. Orphée semble être la figure la plus emblématique de cette philosophie. Il n'y a donc pas une, mais deux philosophies premières : l'éthico-religieuse et l'esthétique-scientifique.

La philosophie n'apprend ni à penser ni à parler ni à agir, elle est loin des voies, elle est une voix, qui tente à réduire à la musique intellectuelle tout bruit réel. Toutefois, dans le dit il y a plus de sources musicales que dans

le fait, et Sénèque : *La philosophie apprend à agir, non à parler - Facere docit philosophia, non dicere* - y est doublement bête. L'action du philosophe consiste à séparer le *fait* du regard et à ne peupler celui-ci que de ce qui peut être *dit*. Théoricien aux yeux de l'homme d'action, le philosophe est praticien aux yeux des aèdes et bardes.

L'écriture, la poésie et la philosophie nous furent données par des rêveurs ahuris et passionnés - Prométhée, Orphée ou Narcisse - et que profana, bêtement, le calculateur Icare, en tentant de traduire ces rêves musicaux dans les actes mécaniques. Nos héros nous apprirent aussi la multiplicité du visage féminin, à travers Pandore (la fatalité des maux), Eurydice (la fatalité de l'avant-dernier pas), la nymphe Écho (la fatalité du reflet et de la solitude).

L'ange se présenta en rêve à Socrate (et que celui-ci prit pour le Démon, son véritable soi inconnu) et exigea de lui *d'écrire de la musique au lieu de la philosophie*. C'est pour cela peut-être qu'il n'écrivit rien, privé de don poétique, puisque la goétie écrite s'appelle poésie.

Ni le logicien ni le poète n'ont rien à dire sur la vérité en tant que savoir des essences (réservé aux scientifiques) ; ni le philosophe ni le linguiste n'ont rien à dire sur la vérité des discours (réservée aux logiciens) ; ni le savant ni le logicien n'ont rien à dire sur la vérité de l'homme (réservée aux philosophes et poètes).

Opposer vérité à erreur - métier des sots ; vérité à vérité - métier des sages ; beauté à vérité - métier du poète.

Le poète et le philosophe ont sous les yeux, à peu près, les mêmes buts, c'est à dire des horizons et/ou des firmaments. Le poète est porté immédiatement à ces limites, sur les ailes des sons, des rythmes, des métaphores, et le philosophe, surtout le prosaïque, tente de construire, péniblement, un enchaînement de pas, menant vers ce but. Le premier dépose au pied de la cible - sa félicité de ses *trouvailles* verbales, et le philosophe - l'ennui de la marche et l'incapacité à la danse, qu'il appellera *recherche de la vérité*.

Les trois catégories d'hommes, en fonction du milieu, dans lequel ils placent la vérité : dans la réalité (les hommes d'action et les naïfs), dans

la représentation (les logiciens et les scientifiques), dans le langage (les fanatiques et les poètes). Et ils placent le critère de vérité, respectivement, dans la monstration (*adaequatio*), dans la démonstration (preuve), dans la création (musique). On a de bonnes chances d'être philosophe, quand on sait accompagner la vérité dans le franchissement de ces frontières, sans trop de dégâts, mais en changeant d'identité, les frontières gardées par le douanier, qui est le bon sens.

L'homme complet serait celui qui est capable de garder le même enthousiasme ou le même dégoût, en cheminant d'une mystique vers une éthique, en passant par une esthétique. Un philosophe, un artiste, un homme de conscience - ce qui paraît être la définition même du poète !

Depuis que les Grecs donnèrent la palme à la paix d'âme champêtre, *narrée* par Hésiode, au détriment du combat céleste trépidant, *chanté* par Homère, leurs philosophes se mirent à prôner l'impassibilité historique et à condamner les passions poétiques.

Depuis Socrate, les Sages ne réfléchissaient plus que sur la dignité de rester dans le Bien et dans le Vrai, en maniant les fèves, syllogismes ou furoncles. Pourtant, les enjeux philosophiques majeurs furent formulés par les présocratiques, [Héraclite](#) et Parménide : la poésie laconique et bariolée ou la morne logorrhée sur l'être, la vérité, le savoir.

La réalité est le domaine de référence de toute philosophie, sans que celle-ci s'y plonge ou y soit compétente. Toute philosophie *du* réel, et en particulier de l'être, est vouée à l'ennui, si elle ne se réduit pas à la poésie. La bonne philosophie doit s'occuper de nos maux et de nos mots, inspirés et vécus par et dans l'imagination.

La science commence et finit *dans* la réalité, matérielle ou humaine. Au milieu - la mécanique universelle. La philosophie commence et finit dans la poésie. Au milieu - l'homme existentiel. *La poésie est le début et la fin de la philosophie* - [Hölderlin](#) - *Die Dichtung ist der Anfang und das Ende der Philosophie*. Mais la philosophie des débuts et des fins est plus réelle que la réalité.

L'origine du nihilisme, de la poésie et de la philosophie : ce qui est le plus

urgent à faire n'est pas faisable ; ce qui est le plus brûlant à dire est indicible ; ce qui est le plus profond se déracine si facilement. Un seul refuge, devant ces défaites, - la noblesse d'une hauteur hors toutes coordonnées morales, verbales ou mentales.

La certitude de notre débâcle finale rend vitale la tâche principale de la philosophie - la préservation de l'enthousiasme dans notre regard sur le monde (pour faire de nous des *envoûtés éternels* - A.Artaud). Même si nos maux essentiels sont incurables, la philosophie, c'est un poème de la santé opposé aux théorèmes de la maladie. Et puisque aucun système éthique ne nous sauve de l'abattement, la philosophie ne peut compter que sur l'esthétique, pour reconnaître, humblement, qu'elle cherche à faire accepter le cosmétique pour le thérapeutique. La philosophie doit être de l'hypocrisie salutaire, anesthésiante, droguante.

L'origine de la philosophie banale est, simplement - et bêtement ! -, linguistique : en vidant les noms on aboutit aux substances et concepts, en se débarrassant des adjectifs on les réduit aux essences, accidents ou prédicats, en simplifiant le déterminant on patauge dans l'Un et le multiple, en décolorant les verbes on tombe sur l'être. La philosophie vraie, la poétique, naît aux sources des émotions innommables et des promesses inverbalisables.

Pour briller dans le simple il faut du génie, tandis que le talent suffit pour briller dans le compliqué. La poésie est dans la simplicité, et la philosophie - dans la complexité. C'est pourquoi on a tant de génies poétiques, les philosophes ne dépassant jamais le niveau d'un talent.

Les [Platon](#), [Descartes](#), [Hegel](#) ont tant d'imitateurs, d'acolytes, de plagiaires, reproduisant le même contenu, les mêmes schémas, le même ton. Autour d'[Héraclite](#), St Augustin, [Nietzsche](#) - un vide ; aucune voix comparable, faussement solidaire, ne brouille le contact direct, sans intermédiaires, avec leur poésie, leurs passions, leur langue. La stature d'un grand se devine d'après la virginité d'accès à leur musique ; le *brouhaha des minables* (*lärmendes Gezwirge* - [Nietzsche](#)) se filtre et se réduit si facilement au silence.

Trois mots-parasites - *liberté, désir, être* - prolifèrent sur le bel arbre du *rêve* ascendant et de la *sève* descendante et en cachent et occultent la vue, arbre que le philosophe aurait dû défendre avec autant de conviction, que le chante, avec foi, le poète.

Le savoir, la sagesse, la poésie - la pomme, le serpent, l'arbre. Ah, pourquoi Ève, au lieu de mordre dans la pomme, n'a pas apprivoisé le serpent, ni n'est tombée amoureuse de l'arbre !

Dans l'écriture, le seul domaine, où le mot n'ait pas besoin de définition, est la poésie. Et, en particulier, la philosophie, qui aurait reconnu, humblement, d'être une des branches poétiques. Partout ailleurs, l'incapacité de définir un mot-concept devrait priver l'auteur du droit d'en disposer. Ainsi, dans la philosophie académique, on devrait bannir les mots : la métaphysique, l'être, le néant, la transcendance, la vérité, le sujet, la conscience. Son malheur, c'est que, une fois cette purge effectuée, il n'en resteraient que des platitudes, ce qui correspondrait à sa juste valeur.

La maîtrise des lois du monde ou la maîtrise des mots - laquelle est plus utile, pour évaluer ou goûter le monde ? Quand on lit la langue de bois des mathématiciens, des physiciens, des biologistes, des musiciens, leurs lourdes tentatives d'abstraction ou d'animation, on comprend, que la seconde maîtrise est plus essentielle. Le poète, et donc le philosophe, sans maîtriser le fait, ce nœud isolé, cette branche définitive, en peint, en devine et en recrée l'arbre ouvert et vivant.

Dans une langue, comme en mathématique, il y a très peu de constantes, notées toujours par les mêmes symboles (mots) ; c'est pourquoi tout bon et honnête philosophe devrait introduire ses écrits, comme le fait tout mathématicien (*Soit X désigne...*) : *soit Penser, Être, Idée désignent...* Toutes ces tentatives ayant lamentablement échoué, on est obligé de lire en toute philosophie, même dans la bonne, - des exercices poétiques, ratés ou réussis.

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* - une banalité à

bannir ; *être/devenir* – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinies logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* – aucun philosophe (sauf peut-être Leibniz) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* – aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cognitivistes et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

Ils ont épuisé l'idée de Divinité et trouvant le *moi* trop transparent se sont rabattus sur l'occulte Être, moins humain et légèrement moins sot que l'Existence, et dont le moi serait le Berger. L'homme serait l'être à venir et à se réduire à l'histoire, l'auteur serait mort et l'univers se refléterait dans la langue, l'ontologie effacerait la métaphysique. Des sources du nouvel anti-humanisme.

Ces chimères – *ego, je, moi, sujet, conscience, être-là, mêmeté, ipséité* ; aucun discours sérieux autour d'elles ne fut ni cohérent, ni étonnant, ni éclairant ; seules des métaphores pourraient en dessiner des frontières ; mais il ne reste plus de poètes chez la gent philosophale. Mon couple de soi, le connu et l'inconnu, cherche à y pallier, en mettant la créativité artistique au-dessus du travail académique.

La vraie création peut naître de trois efforts disjoints : imaginer de nouvelles représentations, soufflées par le réel ou par l'imaginaire, composer de nouvelles requêtes du monde dans un langage nouveau, formuler de nouvelles interprétations des réponses, que le monde livre à mes requêtes – scientifiques, poètes, philosophes.

Au centre des soucis du poète et du philosophe se trouve la métaphore, mais à leurs frontières, ils se divergent. Le poète y est attiré par le noble et le philosophe - par le sacré. Le second doit donc être un prêtre et le premier - un prince. Appeler *prince des philosophes* Spinoza (G.Deleuze), le moins poétique de tous les philosophes, est une aberration.

Je veux chanter, en poète, l'esprit ou l'amour, la vie ou l'âme, et voilà qu'un zoïle bienveillant *devine*, que ce ne sont que des représentations de l'être (ou, pour paraître plus savant - de l'*ousia*), - me voilà proclamé métaphysicien, et mon chant promu ratiocination.

Les thèmes abordés sont les mêmes chez tous les philosophes. Ce qui distingue ceux-ci, c'est la répartition de ces thèmes par type d'approche ; il y a trois approches possibles : le sérieux, l'ironie et l'exercice de talent littéraire. Le sérieux ne méritent que la souffrance et le langage ; l'ironie doit dominer, pour aborder la sagesse, le savoir, la vérité, l'être ; enfin, pour manifester nos goûts dogmatiques ou nos dons sophistiques, nous chanterons la poésie, la liberté, la fraternité, la grandeur. Le sérieux doit être vaste, l'ironie - profonde, le milieu des exercices doit se situer en hauteur.

En littérature, comme en théologie, un chef-d'œuvre doit son assise au poète, au philosophe et au citoyen, qui sont en nous : dans l'étendue des mythes, la hauteur des élites, l'épaisseur des rites.

Et la religion et la philosophie naissent dans le naufrage, dans la détresse de la vie, et elles ont le même but : contrer le néant, apporter un semblant de consolation (*la tâche de la philosophie est d'inventer le mot qui sauve* - Wittgenstein - *die Aufgabe der Philosophie ist, das erlösende Wort zu finden*) - et les mêmes moyens que la poésie - créer une tempête dans un verre d'eau, imaginer un message à destination lointaine et chercher fébrilement une bouteille : *Le poème est une bouteille jetée à la mer, abandonnée à la foi chancelante d'échouer quelque part sur une terre d'âme* - P.Celan - *Ein Gedicht ist eine Flaschenpost, aufgegeben in dem nicht immer hoffnungsstarken Glauben, irgendwo an Land gespült zu*

werden, an Herzland vielleicht.

La vie m'apprend la navigation, la philosophie - la gestion du naufrage, la poésie - l'art de confier à une bouteille aléatoire et providentielle le vertige des fonds ou l'horreur des crêtes. L'ironie me cloue au rivage.

La seule hauteur accessible à la philosophie est celle que lui procure la poésie ; et l'ironie est ce qui prévient l'emploi d'unités *profondes* pour mesurer la hauteur. *Seule la poésie peut, grâce à l'ironie, s'élever jusqu'à la hauteur de la philosophie* - F.Schlegel - *Mit der Ironie kann sich nur die Poesie bis zur Höhe der Philosophie erheben.*

L'attitude de l'expert, du poète, du philosophe, face à la condition humaine peut être comparée à leurs visions respectives d'une position échiquienne : le premier y verrait des intentions, des intensités, des points de rupture, le deuxième y chercherait des sacrifices à faire, pour terrasser un rival royal, le troisième discourrait sur la contingence de la répartition de cases blanches et noires, sur l'altérité des pions et des dames, sur la précédence de l'existence de l'espace des fous sur l'essence du temps imparti aux cavaliers.

Les philosophes et les poètes d'origine possèdent la Maison, mais restent des errants sans atelier ni maison - R.Char - ruines, le nom que prend la Maison ainsi possédée et qui cesse d'être habitable. Ce qui réside *légalement* dans le langage porte un nom beaucoup moins ectoplasmique - la vérité cadavérique, réceptacle du désoubli de l'Être. Les ruines, cette vénérable demeure, hantée par le rêve et la caresse, où l'on héberge les invariants de tout mouvement (Goethe, n'y voyant aucune tour debout, ne reconnut pas les ruines discrètes). L'être n'habite que la réalité, il est la chose, qui est source des objets de la représentation et cible des mots du langage.

En dehors du savoir, on ne peut parler de l'être que sous forme de prières ou poèmes, car l'être ne nous est accessible que par le savoir. Le savoir est l'être modélisé. Le philosophe dissertant sur l'être, et qui ne serait ni

prêtre ni poète - est en proie à la logorrhée. *Prier est dans la religion ce que penser est dans la philosophie* - Novalis - *Beten ist in der Religion, was Denken in der Philosophie ist.*

Les questions philosophiques sont des pierres précieuses brutes ; les philosophes académiques rôdent autour, en se demandant ce qu'est leur non-être, quel est le degré de leur contingence, comment leur perception par le sujet affecte l'inter-subjectivité etc. - il en fait un misérable concept sans éclat ; un poète les taille par son style, les sertit dans un écrin d'intelligence, les fait briller dans une lumière verbale – il en fait un bijou. Le sage est celui qui pose des équations avec le plus grand nombre d'inconnues et avec les plus vastes domaines de leurs valeurs. Pour le sot, le mot est une constante, pour le sage - une vaste variable. Poétiser, c'est imaginer des relations impossibles entre variables imaginaires. Penser, c'est indiquer des classes de solutions.

La poésie - présenter et infra-interpréter ; la philosophie - représenter et ultra-interpréter. La poésie est un retour discret, inventé, par bonds, pour que le temps vibre (pour que *l'esprit retourne sur ses circuits* - l'Ecclésiaste) ; la philosophie - un retour cyclique en continu, l'Éternel Retour, pour que le temps s'arrête ou se métamorphose en l'être.

Le penser en général n'a presque aucun sens ; il a trois sens différents dans les trois sphères irréductibles : la représentation, l'interprétation, la validation, où penser fait, respectivement, appel à la compétence, à la rigueur, à l'imagination, donc à nos facettes philosophique, scientifique ou poétique. Pour prouver que *je suis*, il suffit de constater que *je pense*, mais pour savoir ce que je suis, je dois préciser que je pense *en tant que*.

Descartes a le mérite de nous avoir fourni un moyen de tri tri-vial : à la tri-furcation *...donc je suis*, le journaliste prolonge le *donc*, le philosophe élargit le *suis*, le poète rehausse le *je*.

L'extase ou la sécheresse, le oui ou le non aux illusions sont des contraintes, que le philosophe se donne, pour ne pas rater ses

commencements du jour, dont la forme est faite d'ombres et de rêves. Le sot en fait des buts ou des fonds, lumineux et permanents. *L'esprit le plus parfait est une sèche lumière* - Héraclite, qui peut devenir, le lendemain, des ombres ardentes. *La poésie doit être assez sèche pour mieux flamber* - O.Paz - *La poesía debe ser un poco seca para que arda bien*.

Est métaphysicien celui qui admet, qu'au-dessus des commencements du sensible et des finalités de l'intelligible règnent les contraintes du réel, appelées, maladroitement, l'Être. Mais dominant les adeptes des sentiers battus, des parcours, des inerties, des routines intermédiaires. À l'être poétique qui fait danser, ils préfèrent le devenir prosaïque qui ne fait que penser.

Le sensible : ce que je vois, entends, sens, goûte, touche ; l'intelligible : le regard, la mélodie, l'arôme, le goût, la forme. L'homme des sens, le trivial, est dans le premier ; l'homme de l'essence, l'intellectuel, - dans le second ; celui qui les relie, l'homme du sens, est le métaphysicien ou le poète.

Les traductions françaises de **Heidegger** manquent surtout de poésie, qui, dans l'original, est plus prégnante que l'abstraction ou le raisonnement. Les sujets banals ou creux comme le savoir, la vérité (l'*alétheia*, contrairement à la vérité, est extra-langagière), la liberté ne le préoccupaient pas ; il fut immergé dans le langage comme tout bon poète. Il composait son discours philosophique comme Valéry composait son poème – guidé par la musique du son et du sens. Seule la musique peut évoquer fidèlement l'indéfinissable Être ou l'indicible état d'âme. L'Être est sans attributs comme l'état d'âme est sans paroles ; c'est ainsi que naît une création authentique, pleine d'audace, d'intuition et de hauteur de vue.

L'essence de la poésie, c'est la forme, mais son contenu, conscient ou inconscient, est philosophique ; l'essence de la philosophie, c'est le contenu, mais, pour être durable, sa forme doit être poétique.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est

pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie – ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref, être plutôt rhétorique que didactique.

Tout discours philosophique, que son auteur le veuille ou pas, ne peut être sérieusement interprété qu'en tant qu'un poème. D'où l'ennui de Parménide et l'émotion d'[Héraclite](#). Viser la connaissance, c'est adhérer au clan des raseurs jargonateurs. Surtout parce que la connaissance philosophique n'exista jamais. En plus, sans le talent poétique, c'est se condamner à être imitateur ou acolyte. Avec le talent, tout langage devient musique, et tout objet devient étoile.

La philosophie est un genre poétique au champ subtil de tropes et ayant pour centre l'homme seul. Ce qui rend ridicules les *prosateurs*-philosophes mettant au centre une (pseudo-)logique, que seul maîtrise le mathématicien, ou une (pseudo-)intelligence, que seul pratique sans pédanterie le poète-né. Mais pires que les prosateurs sont les *logiciens* : *Les philosophes sont ceux qui proposent pour notre temps des énoncés identifiables* - [A.Badiou](#) - la peste sur votre temps et vos énoncés ! La philosophie devrait rechercher en tout de la musique intemporelle et mystérieuse !

La liberté est hésitation et hasard ; c'est pourquoi mon acte, mon sentiment, ma pensée ne sont pas moi, mais *de moi*. Le moi mystérieux ne se réduit à rien de connu ; il est ce que l'inspiration est pour le poète. Il est la source de la création, qu'on pourrait appeler méta-savoir : *Le savoir se confond avec la poésie du soi absolu* - Schelling - *Die Wissenschaft löst sich in der Poesie des absoluten Selbst*.

Tout fanatisme verbal, dans le domaine de l'art où **Heidegger** est chez lui, finit par mettre l'esthétique au-dessus de l'éthique ; ce point commun avec [Nietzsche](#) conduisit **Heidegger** à la plus fascinante reconstitution

(déconstruction ?) de l'œuvre [nietzschéenne](#). C'est l'illustration la plus profonde de la règle de l'art : une œuvre doit exhiber, surtout, des réponses ! Quant aux questions, c'est à l'interprète, au lecteur, qu'appartient la tâche d'en composer les plus homogènes avec les réponses et enthousiasmantes en soi. La démarche, diamétralement opposée à celle de la science. Le palimpseste **heideggerien** est une relecture étonnante ; j'ai beau avoir ma propre lecture, ma propre collection de questions, j'ai beau ne pas être d'accord avec toute interprétation particulière, la monumentale imagination de **Heidegger** séduit, me rend pacifique et presque fraternel, - mon regard admire un tout et mes yeux ne s'accrochent plus aux détails.

Toute tentative de philosopher, quels que soient tes dons de plume, est et ne peut être que de la poésie (*de la poésie sophistiquée* - [Montaigne](#)). *La philosophie devient poésie, sous l'enthousiasme d'un génie* - [B. Disraeli](#) - *Philosophy becomes poetry, in the enthusiasm of genius* - elle l'est même sans enthousiasme ni génie ; c'est la poésie qui devient philosophie, dans l'abatement du verbe. *La poésie sera de la raison chantée* - [Lamartine](#).

Une tentative de lecture de [Nietzsche](#) : la poésie peint le devenir fugitif, tandis que la philosophie scrute l'être immuable. Comment rapprocher ces deux mondes ? - en donnant au premier la stature du second et en munissant le second de l'intensité du premier. Rencontre entre la volonté d'artiste et la puissance de penseur, les deux mondes devenant le même : le devenir héberge le retour, l'être s'incarne dans l'éternité.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé - l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

La philosophie est la seule branche de la poésie qui soit utile ; dès qu'on

commence à s'interroger sur l'utilité de la poésie, on devient prosateur ou ... philosophe. La poésie brillait surtout aux époques, où son inutilité indiscutable fut flagrante. L'utilité de la philosophie est double : nous consoler, hypocritement, ou dessiner, habilement, des frontières entre la réalité, la représentation et le langage. La poésie, elle, nous désespère ou se noie dans le pur langage.

L'esprit philosophique est celui qui se forme, à partir de rien, à chaque contact avec l'illisible. Cela produit de la niaiserie ou de l'élégance, de la peinture ou de la poésie, menant vers plus d'étonnement et de grandeur. Tout ce qui est déjà formé relève du lisible et vaut autant qu'un récit de voyage, tandis que la philosophie, c'est le voyage lui-même.

La platitude est un antonyme de l'élégance, elle en est une projection unidimensionnelle, tandis que l'élégance peut être hyperbolique (la poésie), parabolique (la philosophie) ou elliptique (la mystique).

La poésie - comme les meilleures de ses dérivations : l'art, la noblesse, la philosophie - est une valeur féminine, au moins ne se justifiant que par une présence féminine. L'ignominie des temps modernes vient de la considération des valeurs masculines comme des seules valeurs humaines.

La poésie et la philosophie n'ont de sens que face aux mystères : la poésie les représente et la philosophie les interprète. Et l'effacement de ces deux nobles activités, aujourd'hui, est dû à la conviction des hommes modernes, que le mystère n'existe plus, ou plutôt, que ce n'est plus la peine de s'appesantir la-dessus, des solutions suffisantes étant à la portée de leurs bas appétits. Malheureusement, les poètes et les philosophes, eux-mêmes, se tournent désormais vers ce qui se démontre ou se prouve, où ils méritent le nom de charlatans.

Ce qui est commun à la poésie et à la philosophie : s'attaquer à l'impossible, en exprimant le mystère de la vie par un mystère du langage, tout en en méprisant les problèmes et les solutions.

Soit on réduit la philosophie à la logique en attendant des solutions-vérités, soit au savoir, prometteur de problèmes-langages, soit, enfin, à la poésie, où l'on se contente de mystères-styles. Sens pratique, sens

intellectuel, sens poétique : *Le poète est un homme, qui a gardé le sens du mystère* - J.Green.

Le bon citoyen : renvoyer le poète aux combles, le philosophe - aux souterrains, l'aristocrate - aux châteaux en Espagne, et appeler de ses vœux sincères, que le goujat envahisse la rue le plus souvent possible et que le boutiquier veille sur le bonheur de la cité.

Le château en Espagne est au centre aussi bien de la poésie que de la philosophie ; la poésie y profite de l'absence de toit et la philosophie en consolide les fondations ; la poésie y fait vivre le rêve et la philosophie le justifie ; les deux en font une réalité à part. Les mauvais poètes et philosophes s'enferment en casernes et en bureaux, que les bons réaménagent en ruines et peuplent de fantômes.

Les premiers génies de l'humanité furent dus à l'aspiration, poétique ou philosophique, par des astres ; l'inspiration, artistique ou chevaleresque, animait les génies de la Renaissance ; la lourde transpiration signale, aujourd'hui, la présence de nos *génies* mécaniques.

La raison antique se colore de son style ; le cynisme, le scepticisme, le stoïcisme, l'épicurisme ne sont que styles, avec les parts à peu près égales de sophistique ou de dogmatique, de vrai ou de noble, de solitaire ou de sociable, la poésie étant son guide - la raison tâtonnante. La raison d'aujourd'hui est incolore, ennemie de toute poésie, - la raison raisonnante. *Les vallées se divisent, les montagnes se rencontrent* - M.Tsvétaeva - *Враждуют низы, горы — сходятся*.

La poésie est affaire de l'élite peu partageuse ; la philosophie est de la poésie vulgarisée, à portée des machines ou des ingénieurs et à valeurs à faire partager. *Il existe bien la pensée ou le sermon collectivistes, il n'existe pas de poésie collectiviste* - H.Hesse - *Es gibt wohl kollektivistische Gedanken und Predigten, aber es gibt keine kollektivistische Dichtung*.

Que la bonne philosophie fasse partie de la poésie, la meilleure preuve en est donnée par leur disparition simultanée des horizons des hommes, qui perdent le besoin séculaire de pureté et de hauteur, sources de la poésie et de la sagesse. C'est la passion qui purifie la sagesse et non pas

l'inverse.

Deux beaux *profils* mythiques disparurent des parcours humains - les anges et les rois, les poètes fastueux et les philosophes majestueux. Les logorrhées fangeuses, où rien ne résonne et tout raisonne. Les voies royales ne mènent plus qu'aux ruines et deviennent impasses nostalgiques. *Il n'y a plus de voies royales en géométrie* - dirait Euclide, en songeant à la philosophie.

Sur le terme de *philosophe* : celui qui *sait*, c'est le scientifique, atteignant la profondeur ; celui qui *aime*, c'est le poète, porté vers la hauteur ; le philosophe tente de combiner ces deux dons. Jadis, la poésie fut reine des arts et le savoir fut à portée de tout homme curieux - et le philosophe fut le poète du savoir ; mais depuis que la poésie est morte et le savoir - inaccessible au simple mortel, le philosophe professionnel est condamné à la platitude ou à la redite.

Toute activité intellectuelle se réduit à la chronologie que suivent son sujet, son objet et son projet. La mathématique : la définition-objet, l'hypothèse-projet, la démonstration-sujet ; la philosophie : le développement-projet, le vocabulaire-objet, l'école-sujet ; la poésie : le style-objet, le sentiment-projet, la noblesse-sujet. Avec leurs contraintes respectives pré-déterminantes : la logique, l'érudition, le talent.

C'est selon l'organe sollicité qu'on classe un écrit : l'oreille (une langue châtiée), l'esprit (les tableaux, les horizons), l'âme (la noblesse, l'intelligence) - un romancier, un philosophe, un poète. Les deux premiers, souvent, se contentent de leur seul organe de prédilection ; c'est le troisième qui, le plus souvent, en maîtrise tous les trois. Il se trouve que ce sont surtout des maximistes.

Le bruit, la musique, le mot, c'est par la chronologie des passages entre ces sphères que le poète ou le philosophe se distinguent des autres. Le philosophe perçoit tous les bruits vitaux, les transforme en musique, par des mots à égale distance entre le réel et l'imaginaire. Le poète n'entend que la musique, dont la mélodie lui inspire les paroles fidèles. *Le monde, c'est une musique, à toi - de l'accompagner de paroles !* - B.Pasternak - *Мир - это музыка, к которой надо найти слова !*

C'est la profondeur de nos sacrifices qui déterminera la hauteur de notre fidélité. Deux éclatants exemples : Nietzsche et B.Pasternak, renonçant à la musique, pour atteindre les sommets de la philosophie et de la poésie. La musique naît de la rencontre entre, d'un côté – les instruments et les interprètes (le langage), et de l'autre – la partition et l'orchestration (la représentation). C'est le rôle décisif des premiers qui fait pressentir la poésie et la hauteur ; la priorité des secondes est propre de la philosophie et de la profondeur.

L'obsession des Français par la cohérence, la construction d'une composition formelle et équilibrée, n'est pas mon fort. Tout bon philosophe peut être réduit à quelques métaphores. Je m'inspire de cette affirmation gratuite, pour ne présenter que des aphorismes et maximes – mes réponses laconiques, puisque tout enchaînement de questions-réponses conduit tout droit vers le bavardage et l'ennui. Que le lecteur improbable invente des questions manquantes... Le maître est celui qui se contente de réponses ; ici, ce sera moi ! **Heidegger** me servira de cadre, de tangente ou de vocabulaire.

Commencements, parcours, fins : dans mon adolescence, un corps tourmenté et une âme naissante font de la hauteur poétique la quintessence de l'humanité ; ma jeunesse studieuse me rapproche de la profondeur savante et j'y place le sel de la terre ; ma maturité fait affleurer tout savoir vers la platitude mécanique et je me mets à apprécier l'ampleur philosophique. Heureux celui qui finit par un retour éternel vers ses sources, pour y retrouver son éternelle et infaillible jeunesse.

Je porte en moi quatre acteurs : un *homme* secret, un condensé des *hommes*, un *sur-homme* potentiel et un *sous-homme* actuel (les quatre masques antiques portés par tout humain). Le surhomme serait-il ce *dieu intérieur, sur lequel doit veiller le philosophe* (Marc-Aurèle) ? Et surmonter l'homme mystérieux - quel beau programme pour celui qui vit du rêve ! Avoir surmonté tous les quatre, c'est être poète ; c'est ce que fit Rilke, en surmontant Nietzsche !

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le

nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend naturellement par fragments. *Les fragments sont la vraie forme d'une philosophie universelle* - F.Schlegel - *Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente*.

Il faut rester à égale distance rationnelle entre la palpitation et le mot (la note, la couleur, le marbre). L'attrait du mot égalisant l'élan du cœur, dans un bel équilibre. Mais il existent des distances irrationnelles, évaluées par l'âme : *Le poète est plus près de la mort que de la philosophie, plus près de la douleur que de l'intelligence, plus près du sang que de l'encre* - F.Lorca - *Un poeta - más cerca de la muerte que de la filosofía ; más cerca del dolor que de la inteligencia ; más cerca de la sangre que de la tinta*. Mais tu connais mieux que moi la mécanique des leviers : le cœur pesant plus que la métaphore, le point d'appui ne doit pas être au milieu. La philosophie n'apprend ni à mourir ni à vivre ; elle traduit en musique le bruit désespérant de la mort aussi bien que le bruit de l'espérance vitale ; et cette musique nous fait chanter, au lieu de réciter, danser, au lieu de marcher, irradier de la poésie, au lieu de nous engraisser dans la prose. La philosophie est de la poésie appliquée.

En philosophie, on vise le pathos et la pureté de la pensée, en témoignage d'un esprit ardent. On remplace *pensée* par *sentiment*, *esprit* par *âme*, et l'on pourra mettre *poésie* à la place de *philosophie*. Mais si l'on élimine *pathos*, *pureté* et *ardeur*, en restant en la seule compagnie de *pensée*, on est sûr de déboucher sur une platitude ou sur un ennui.

Aucune réflexion, dénuée de noblesse, ne peut être de nature philosophique. Et la noblesse philosophique ne s'éploie que dans deux sphères : dans la consolation humaine, pour amortir nos souffrances et embellir nos solitudes, et dans la plongée dans la musique et le mystère du langage, pour faire entendre la voix d'un amoureux, d'un poète, d'un

penseur.

Le chant du poète anime le silence du cœur, comme le sens divin remplit le vide de l'esprit. Le chant est aussi éloigné du bruit sensible, que le sens - de la représentation intelligible. Et Chateaubriand se trompe de source : *Les poètes sont des oiseaux : tout bruit les fait chanter* - la musique naît dans l'âme, qui, chez le poète, est toujours neuve : *Cette 'âme nouvelle' devrait chanter et non pas narrer !* - Nietzsche - *Sie hätte singen sollen, diese "neue Seele" - und nicht reden !*

*PHI,
Provence,
août 2018*

En compagnie des Autres

Le monde, l'homme, la perception humaine du monde - trois merveilles d'un même acabit. Qu'on parte de l'homme (Protagoras, Kant, Nietzsche), du monde (Spinoza, K.Marx, Heidegger), de la relation entre eux (Aristote, Husserl, Sartre) - on peut aboutir au même réseau conceptuel. Ce qui différencie ces visions, ce n'est pas tant le *problème* des représentations et des interprétations, que la part et la qualité de l'extase, tragique ou jubilatoire, devant le *mystère*. L'intelligence, la noblesse, le talent - telle est l'échelle ascendante des bons esprits.

Au commencement était le couple l'Amour - la Haine (Empédocle), la Monade (Pythagore ou Leibniz), l'Apparence (Pyrrhon), l'Idée (Platon), le Verbe (le Christ), l'Action (Thomas l'Aquinate, Goethe, après avoir opté pour le Sens et la Force, Proudhon), la Violence ou la Lutte (Pascal ou Darwin), le Soupçon (K.Marx et sa Classe, S.Freud et sa Perversion, Nietzsche et sa Musique, Berdiaev et sa Liberté), la Donation (Gegebenheit de Heidegger), l'Étrange (à partir des fantômes et spectres : *Shakespeare genuit K.Marx, K.Marx genuit Valéry* - J.Derrida). Chacun au commencement de sa discipline : l'Idée (le Nombre, la Monade, la Force) - pour représenter le mystère, le Verbe (l'Amour, le Sens, la Donation) - pour formuler les problèmes, l'Action (la Haine, la Lutte, le Soupçon) - pour tester les solutions, la Perversion et l'Étrange - pour confondre ou embellir les passages de l'un à l'autre de ces trois niveaux.

Cultiver l'âtre, au milieu des ruines, mon défi phonétique à l'être (comme le Paraître le fut pour Pyrrhon, le Non-Autre pour le Cusain, le Naître - après *Sein und Schein* - pour Nietzsche, l'Outre pour Bakounine, l'Autre

pour E.Levinas ou le *Neutre* pour M.Blanchot). Les contraires logique (le *Urteil* de Hölderlin), spatial (le *néant* de Sartre) ou temporel (la *Zeit* de Heidegger) sont moins chauds et plus ternes.

Les vrais mots remplacent le regard ; les beaux mots le dessinent. *Les vrais mots ne sont pas beaux ; les beaux mots ne sont pas vrais* - Lao Tseu. Et si l'on veut les soumettre à l'épreuve de la vérité, c'est qu'on préfère la chose vue au regard (**Heidegger** : *La pensée est chose vue*).

Le mathématicien sait que les triangles n'existent pas dans la réalité, mais qu'ils sont des objets de ses représentations (Parménide, Platon ou Heidegger les auraient vus jusque dans l'être fantomatique), des créations de leur libre arbitre, qui, miraculeusement, ne sont jamais désavouées par la réalité. Mais l'homme de la rue, tel Voltaire, pense le contraire : *Il y a des carrés, mais il n'y a point d'être général, qui s'appelle ainsi*. Des objets mathématiques tapissent tout le fond de l'être.

Les rapports entre la valeur langagière 'blanc' et l'instance (élément) 'blancheur' de la classe 'couleur' sont d'une totale banalité (les substances, c'est à dire les instances et les classes, n'étant pas langagières mais conceptuelles). Il fallut toute l'équilibristique sophistiquée de Heidegger, pour l'embrouiller dans les oppositions amphigouriques ridicules : étant - être, présent - présence (*anwesend* - *anwesen*). Des foules de bavards imitèrent cette logorrhée parménidienne, creuse et disgracieuse.

On peut - et l'on doit ! - éliminer du champ philosophique toute trace de l'être substantiel et de l'être verbal, c'est à dire - l'ontologie et la vérité. La cognitique et la logique sont suffisamment adultes, pour s'en charger.

Aucun philosophe n'est capable de dire clairement ce que c'est que de *penser* ou d'*être*. Et tant de bavardage autour de la formule

parménidienne : *Même chose se donne à penser et à être*. On ne peut penser que ce qui est représenté, mais des choses non représentées peuvent être. Les bons scolastiques, contrairement à nos contemporains, voyaient qu'entre être-là et existence, d'un côté, et être et essence, de l'autre, il y avait la représentation, le modèle des substances, le seul substrat du penser et le support de l'existence (**Aristote**, réduisant l'être à la substance, reste plus lucide qu'Avicenne ou **Heidegger**). *L'existence sépare la pensée et l'être* - Kierkegaard.

Le soi connu *se fait*, même au-delà de l'existant ; le soi inconnu *est*, même dans l'inexistant. Parménide serait choqué, **Heidegger** peut-être pas.

La métaphore règne aussi bien en poésie qu'en prose et en philosophie ; elle s'attaque, respectivement, au langage, à la représentation ou à la réalité. Les plus connues des métaphores de la réalité : Dieu (pour tous les angoissés), l'Être (de Parménide à **Heidegger**), l'Idée (**Platon**), les catégories (**Aristote**), la perfection (de **Spinoza** à **Valéry**), la pensée (**Descartes**), la chose en soi (**Kant**), la volonté (**Schopenhauer**), l'intensité (**Nietzsche**).

Le dévoilement est le procédé des imposteurs-prophètes et le voilement - celui des imposteurs-poètes. **Héraclite** - *l'être aime à se voiler* - est avec ceux-ci (comme **Heidegger** : *l'être aime se rendre invisible - das Sein liebt es, sich zu verbergen*) ; *l'avoir aime à se dévoiler* - la devise des premiers, des vainqueurs.

Deux sortes d'inconnues, que le philosophe doit mettre dans l'arbre de son discours : celles que *contient* la vie et celles qu'*entretient* l'art. On reconnaît les grands par l'insertion de leurs inconnues non seulement dans des feuilles, mais aussi dans des racines, des troncs et des ombres. **Héraclite** le tente, **Nietzsche** le réussit, **Heidegger** en abuse.

Réduits à l'homme, l'être **heideggérien** est mon soi inconnu, et son étant – mon soi connu ; et c'est **Héraclite** qui nous met d'accord : ce qui fait apparaître, c'est à dire la nature ou l'être, aime à se voiler.

J'attribue de bonnes notes : excellence en philosophie – F.Schiller, **Valéry**, **Rilke**, B.Pasternak ; excellence en poésie – **Héraclite**, **Nietzsche**, **Heidegger**. Tous les premiers méritent les deux.

Chez les philosophes apoétiques, **Descartes**, **Spinoza**, **Hegel**, je ne trouve aucun sujet qui ne serait pas abordé par le poète aphilosophique **Valéry** ; chez celui-ci - des idées en belles phrases, chez ceux-là - de ternes phrases et de ternes idées ; les meilleurs des philosophes sont ceux qui reconnaissent, que la philosophie doit être *ancilla poesiae*, comme en témoignent **Héraclite**, **Nietzsche**, **Heidegger**.

Ni l'intelligence ni le savoir ni la conscience ni la rigueur ne sont pré-conditions d'un discours philosophique ; son unique élément est le langage, qui est à la fois contrainte et ressource ; tout s'y formule en termes d'un vocabulaire et non pas en concepts ; les rares à l'avoir compris : **Héraclite**, **Nietzsche**, **Heidegger**.

Dans les jeux de mots de **Heidegger**, il y a autant d'intelligence et de rigueur qu'il s'agisse de l'essence de l'Être ou de l'allégeance au maître (Adorno remarque là-dessus, que *l'être est le Führer*) - comme **Platon** à Denys le tyran, Boèce au grand Théodoric, **Kant** à son Dieu des Évangiles, **Hegel** au roi de Prusse, **Sartre** à Staline. Tous reconnaîtront l'indigence du second discours, mais le premier continue à séduire le *public*. En tout sujet, sur lequel il *se prononce*, le philosophe déploie le même don et prouve la même *hauteur*. Et **Heidegger**, en oubliant cette dimension, triche, en justifiant le *Führerprinzip* (que les nazis copièrent sur les bolcheviks – *principe de direction unique* – *единоначалие*) par une

détermination plus *profonde* et par l'obligation plus *large* (la *volonté de grandeur* débouchant sur le *pas cadencé* ! - *der Wille zur Größe* - *das Schrittgesezt*). Il y rate une occasion de se taire et se comporte en Socrate ou Pyrrhon, qui se seraient mis à écrire.

Platon, en reprenant les poèmes de Pythagore et Parménide, les dilue avec de l'ennuyeux bourrage abductif, mais en préserve le fond poétique ; la sobriété critique d'**Aristote** et **Kant** prouva, quelle profondeur conceptuelle on peut tirer de la hauteur métaphorique ; enfin, vint **Heidegger**, poète-philosophe, dont le récitatif de l'oubli de l'être n'est que le lamento de l'oubli de la métaphore.

L'interminable série de défaites de la noblesse par plagiats-perversions : **Héraclite** voue la philosophie au discours poétique, et Parménide l'encanaille dans une logique bancaire ; Pythagore cultive une lumineuse mystique du nombre, et les éléatiques récoltent une casuistique des ombres ; Lao Tseu place le *tao* dans une inaction altière, et Confucius l'embrigade dans de bas rites ; **Platon** hisse l'idée lyrique hors du sol, et **Aristote** la souille par un enracinement empirique ; le cynique prône le mépris hautain, et le stoïcien bassement l'arraisonne ; les *murs* de Jésus ne convainquent personne, mais les *portes* des églises rameutent ; la mystique d'une Dèité de Maître Eckhart sombre dans le charlatanisme de l'Unité de Nicolas de Cuse ; **Kant** trouve, pour le savoir divin, un refuge dans la transcendance, et **Hegel** le réduit à l'état de caserne dialectique ; **Nietzsche** s'ouvre à l'ivresse des sens, et **Heidegger** l'évente dans la sobriété de l'être et de l'essence.

La ligne de partage intellectuelle la plus marquée est celle qui oppose la hauteur à la profondeur, **Héraclite** à Parménide, le devenir à l'être, **Nietzsche** à **Heidegger**, l'arbre, qui fleurit, à l'arbre, qui se ramifie, l'intensité à la densité. Les meilleurs des héraclitéens maîtrisent tout ce que Parménide a à dire ; l'inverse est rarement vrai.

La seule philosophie russe valable, celle de la profondeur de Dostoïevsky ou celle de la hauteur de Chestov ou Berdiaev, est vitaliste et poétique, exactement comme celle de Nietzsche ou de Heidegger, qui retournent vers Héraclite ou Hölderlin et se débarrassent de la lourdeur, sans vie ni poésie, des Kant, Hegel, Schopenhauer.

On voit que le beau ne s'associe avec rien et l'on découvre la terreur de sa vraie solitude : l'absence d'oreille pour ton message. *Le beau n'est qu'un seuil du terrible* - Rilke - *Denn das Schöne ist nichts als des Schrecklichen Anfang*. En domestiquant cette terreur, on devient artiste. G.Leopardi inverse les rôles : *L'épouvante est le propre de l'impression produite par la beauté* - *È proprio della impressione che fa la bellezza - lo spaventare*. Heidegger inverse la chronologie : *terreur secrète devant tout commencement* - *geheime Furchtbarkeit vor der Gestalt alles Anfänglichen*, ce que notre époque semble justifier : *il n'y a plus de beauté que dans le regard, qui va à l'horrible* - Adorno - *es ist keine Schönheit mehr außer in dem Blick, der aufs Grauen geht*. Mais c'est Nietzsche qui met tout à sa place : *pas de belles surfaces sans horrible profondeur* - *es gibt keine schöne Fläche ohne schreckliche Tiefe*. C'est à Macduff (*Horror, horror, horror, tongue cannot name thee*) que répond Hamlet (*words, words, words*) ; et cette mise au même niveau ne date pas d'hier : *Hadès est le même que Dionysos* - Héraclite. Pégase est né du sang de Méduse.

La philosophie devrait apprendre à l'homme de rester désarmé face au mystère du monde, pour s'en étonner, mieux et plus. Toutes les vérités intéressantes y sont du fait des scientifiques ; aucune contribution des philosophes n'y est à noter ; aucune application notable des méthodes de recherche de la vérité, de Descartes, Kant ou Heidegger, censées nous armer, ne fut jamais signalée. Héraclite, Sénèque, St Augustin leur restent supérieurs, puisque, n'étant pas intellectuels, ils cherchent surtout à nous

séduire. *Le propos de l'intellectuel n'est pas de séduire, mais d'armer* - R.Debray – ces armuriers ne sont bons, aujourd'hui, que pour les combats de robots.

La trajectoire du *logos* - de l'unification des arbres (rassembleur solidaire) à l'entendement d'un seul (le Verbe salutaire) ; elle est, en elle-même, un arbre, vaste et complet. La trajectoire de l'*être*, de Parménide à **Heidegger**, - une platitude continue, avec des dérivées mortes, des rhizomes rampants.

Quand ils parlent de valeurs, le plus souvent, c'est du positivisme ou du négativisme, cohérents et systématiques, débouchant sur l'ennui ou le dogmatisme. Le négativisme devrait n'intervenir qu'en formulation de contraintes, et le positivisme n'apparaître que dans la manifestation du goût. Mais la même intensité, spirituelle ou artistique, devrait en constituer l'axe entier. La condition incontournable, pour l'entretien de cette construction, c'est la conscience et la maîtrise des ressorts poétiques du langage ; maîtrise, refusée à Parménide, [Hegel](#) ou [Husserl](#), accordée à [Nietzsche](#), [Valéry](#) et **Heidegger**.

La nullité *rationnelle* de la logorrhée prosaïque sur l'*être*, chez [Hegel](#), [Sartre](#), E.Levinas, s'établit facilement, en soumettant leurs discours à l'épreuve par la négation : systématiquement le contraire de leurs formules a autant de (non-)sens que l'affirmative. Avec les poètes, ce test ne marche pas : aucun sens sérieux ne se dégage de la négation de Parménide, de [Nietzsche](#) ou de **Heidegger**, et dont la valeur *irrationnelle* réside dans le langage, le ton et le talent.

La philosophie est la musique de la pensée - G.Steiner - *Philosophy is the music of thought*. Mais ce n'est pas la pensée toute prête qu'on mette en musique, c'est la fidélité à la musique de l'être (la poésie - **Heidegger**) et le sacrifice du hasard des faits qui aboutissent à de la pensée, pensée

haute, à rapprocher de : *La philosophie est la musique de la hauteur* - Socrate. Le contraire de l'esprit et de la musique est le hasard et la bassesse.

Ni Socrate ni L.Tolstoï ni Rilke ni **Heidegger** ne me disent rien de juste ou de réutilisable, au sujet de la mort ; la voix juste aurait dû être presque inaudible, et les cheveux auraient dû se dresser, sans qu'on comprenne pourquoi. Des litotes comme les plus violentes des hyperboles.

La valeur de Platon et de **Heidegger** se situe hors de la philosophie – dans l'élégance des métaphores ou dans l'amusement philologique. Les philosophes cathédralesques, dépourvus de ces qualités littéraires, sont ridicules dans leur lourd plaidoyer de l'idée platonicienne ou de l'être heideggérien, dans lesquels l'imagination poétique doit dominer largement toute gnoséologie et toute ontologie.

Les plus ambitieux visent la fusion langagière du statufié et de l'exalté : **Heidegger**, avec ses révérences à Sophocle et Hölderlin, fait chou blanc dans un langage pourtant naturel ; Cioran, avec Valéry et Nietzsche en références, tire son épingle du jeu dans un langage entièrement inventé.

La modélisation conceptuelle est un projet, dont le sujet est l'Être immémorial et l'objet - l'Un mémorisé ; vu sous cet angle, on ne parle plus d'oubli, et **Heidegger** se réconcilie avec Platon.

La confusion entre être bon et être bon pour quelque chose (confusion héritée, peut-être, de Platon et de son agathon : *L'essence de l'idée platonicienne est de rendre bon pour quelque chose* - **Heidegger** - *Das Wesen der idea ist, tauglich zu machen*), elle explique la perte de prestige du Bien en Occident ; le russe, avec ces deux termes nettement séparés (*хороший* et *добрый*), continue à y voir quelque chose de sacré.

Imaginez [Platon](#), se cramponnant à sa cire et à son stylet et brocardant l'infamie technocratique des inventeurs du papier (comme Chateaubriand et Vigny maudissant la locomotive à vapeur) - c'est pourtant ce que font nos intellectuels geignards et aigris, face à la joyeuse avancée du gai savoir des ordinateurs. L'affreux *Gestell* de **Heidegger** n'est pas en salle-machine, il s'incruste dans vos circuits mentaux sans courant de rêve ! Le triomphe du robot, chez les hommes, n'est ni extérieur ni technique, mais intérieur et psychique. Moi, charlatan de mon étoile, dois-je m'effaroucher, puisqu'on se met à explorer les astres ?

Tracer des frontières entre les clans ou écoles philosophiques est une tâche délicate. On peut commencer par le regard, que les philosophes eux-mêmes portent sur leurs exercices, et alors la première ligne de démarcation séparerait les scientifiques des artistes. Chez les premiers, il y a deux groupes : discours léger et prétention à la sagesse ([Platon](#), [Sénèque](#)), ou discours lourd et prétention à la rigueur scientifique ([Spinoza](#), [Hegel](#), [Husserl](#)). Chez les seconds, il y a aussi deux groupes : verbalisme prosaïque (**Heidegger**) ou intensité poétique ([Nietzsche](#)).

La mort me révèle le mystère de l'être, qui donc est bien représenté dans le temps (**Heidegger**), mais je ne peux l'interpréter que dans l'espace : en le ravalant dans l'étendue de ses idées ([Platon](#)), en le dévoilant dans la profondeur de sa vérité ([Aristote](#)), en m'envolant vers la hauteur de sa valeur ([Nietzsche](#)).

Ni [Platon](#) ni l'Aquinate ni **Heidegger** ni [Sartre](#) ne formulent de concepts ontologiques opératoires - que des intuitions poétiques ou théologiques. Que [Aristote](#) est si rigoureux avec *ergo* saute surtout aux yeux, quand on constate, que ni [Descartes](#) ne se donne la peine de définir ce qu'est *cogito* ni **Heidegger** - ce qu'est *sum*. La liaison entre la réflexion et l'ontologie est affaire des métaphores.

Ce qu'**Aristote** dit de la représentation (les substances) et **Platon** - de l'interprétation (les idées) ne porte que sur les étants, dont l'être (**Heidegger**) servira à valider la représentation et à orienter l'interprétation.

Il y a des philosophes, chez qui on sent surtout un intense climat (**Platon**, **Nietzsche**, **Heidegger**) ; chez les plus raseurs, on ne voit que des paysages inanimés (**Aristote**, **Descartes**, **Kant**).

Le rapport entre l'idée et le mot est celui entre *eidos* et *eikon*, entre représentation et expression, entre idole et icône, entre langage parlé et langage parlant. **Platon**, en donnant sa préférence à *eidos* au détriment d'*eikon*, nous voue aux idoles. Mais **Heidegger**, n'accordant de manifestation à son fantomatique être qu'en tant qu'un *devenir-mot* (*Wortwerden des Seins* ou *Offenbarung des Seins durch das Wort* - *révélation de l'être à travers le mot*), charge le mot d'un faix ou d'un fait impossibles ; à moins que ce fantôme ne soit qu'une ivresse qu'on provoque rien qu'en manipulant des étiquettes.

Quel beau paradoxe : le maître du *mot*, **Valéry**, est l'auteur des *idées* les plus profondes ; ceux qui se consacrent entièrement aux idées (**Platon**, **Nietzsche**, **Heidegger**) ne laissent derrière eux que de belles métaphores !

Que **Platon** confonde souvent la représentation (concepts) avec les quêtes du représenté (idées) se voit dans l'usage indifférencié, qu'il fait de *eidos* (aspect ou forme) et *idea* (regard ou fond). Les concepts existent dans le modèle, et les idées - dans le langage ; mais ni les uns ni les autres - dans la réalité. Mais est-ce que la *phusis* grecque est notre *réalité* ? Pour **Heidegger**, elle fut l'être, et l'idée - son interprétation, ce qui est plein de bon sens.

Que doit comprendre un Français, lorsqu'on lui parle de *survenue* de l'être ou d'*arrivée* de l'étant heideggériens ? Un rire ironique et franc serait compréhensible. Tandis que la bonne traduction serait : le *transfert* (*Überkommnis*) du nouménal dans la *parution* (*Ankunft*) du phénoménal - banal, connu depuis [Platon](#), formalisé par [Kant](#).

Je m'évertue à projeter la grande triade - la noblesse, l'intelligence, la beauté - sur l'idée [platonicienne](#), sur la valeur [nietzschéenne](#), sur l'être heideggérien - je ne parviens pas à la même harmonie, que me procure le mot. Dans tout ce qui est grand, la forme domine le fond.

L'égale maîtrise du ton et du fond, le cas rarissime : [Platon](#), Dostoïevsky, L.Tolstoï, **Heidegger**. Le cas le plus fastidieux, la morne maîtrise du seul fond, sans posséder le ton, - la gent professorale. Sa maîtrise profonde : [Aristote](#), [Kant](#). Les meilleurs, prenant de haut le fond, s'adonnent au ton : St Augustin, [Nietzsche](#), [Cioran](#). Et l'on finit par comprendre, que la hauteur du ton crée la profondeur du fond.

D'après [Sartre](#), on accède au monde par le regard. Mais il le place, à l'instar de [Platon](#) ou de **Heidegger**, en profondeur et non en hauteur, et il l'adresse au *groupe* et non à l'*arbre*.

Comment me débarrasser du désespoir ? - vivre dans un Ouvert et ne me passionner que pour les perspectives se perdant hors de cet Ouvert. Tout ce qui débouche sur un monde clos est source d'ennui. Cet Ouvert est plus près du Fermé de [Valéry](#) que de l'Ouvert *révélé* (*entborgen - alétheta - illatence*) de **Heidegger**. La passion est fusion, désirée, impossible et imaginaire, de mon élan et de mes limites : *Quand la forme vitale, créée par l'union naturelle de l'illimité et de la limite, vient à se détruire, cette destruction est souffrance ; et le retour à son essence constitue le plaisir - [Platon](#).*

C'est bien de succomber à l'appel de l'étonnement en voyant la chose comme si c'était la *première* fois. Il est plus rare et plus noble de la traiter comme si c'était la *dernière* fois. La primultimité (Jankelevitch) de tout ce qui est merveilleux. L'espérance, c'est l'étonnement en tant que but ; le désespoir, c'est l'étonnement en tant que contrainte. Et [Aristote](#) et Kierkegaard, en voyant le début de la philosophie dans, respectivement, l'étonnement d'étonnement et le désespoir de désespérer, ne se contredisent guère.

La volupté est la volonté de ne pas agir, les yeux ouverts, mais de rougir ou rugir, les yeux fermés. La volonté *en puissance* est un thème à creuser, puisqu'on sait que : *la volonté d'agir écrase la pensée* - **Heidegger** - *Der Wille zum Handeln überrollt das Denken* - il faut donc choisir entre volonté en tant que corde tendue ou en tant que flèche décochée, ou, comme dirait [Aristote](#), entre la volupté en *puissance* et la volonté en *acte*.

Trois clans philosophiques, en fonction du réceptacle prévu pour l'être : la réflexion (**Heidegger**), l'action ([Sartre](#)), le rêve ([Nietzsche](#)).

Dans l'opposition entre la tension de la corde et les flèches touchant leur cible, entre la maîtrise et l'accomplissement, entre *potentia* et *actus* (entre la *dynamique* et l'*énergie aristotéliennes*, entre la potentialité et l'actualité *kantiennes* ou heideggériennes), je me range résolument du côté opposé au [Stagirite](#) et aux phénoménologues, pour le recueillement de l'âme, contre l'extraversion de l'esprit. Tout ce que l'esprit perçoit dans le contact avec les choses, l'âme le conçoit dans l'isolement et dans la solitude.

Trois pseudo-concepts, trois parasites, nous viennent d'un modeste mot *aristotélien* d'*ousia* (nous renvoyant aux espèces ou aux instances, dans la réalité), traduit *substance* par Boèce, *essence* - par St Augustin et *être* - par **Heidegger**. Mais c'est le dernier qui est sans doute le plus près de

l'original, puisque les substances et les essences appartiennent surtout à la représentation, tandis que, même fantomatique, l'être a partie liée avec la réalité.

Je passe, inévitablement, par la tentation du sophisme - un jour je me dirai : je prouve tout ce que je veux. Mais deux constats finissent par m'en éloigner : primo, quand à ma conviction s'ajoute mon adhésion, et la réalité, miraculeusement, s'y plie (*aléthéia* d'[Aristote](#), *adaequatio rei et intellectus* de St Augustin et d'Averroès, *verum et factum reciprocantur* de G.B.Vico, *l'harmonie préétablie dans l'âme entre la représentation et l'objet* de Leibniz, *ce qui est rationnel est réel* de [Hegel](#) - *was ist wirklich ist vernünftig*, *la parole va à l'être, car elle en vient* de **Heidegger** - *das Wort geht zum Sein weil es vom Sein herkommt*), le significatif rejoignant le formel ou s'y refusant dans l'irrécusable perplexité de Zénon d'Élée ; secundo, quand je comprends, que le choix des choses à prouver joue le rôle des contraintes, que ne s'imposent que le bon goût et la noblesse.

La même monotonie, soit inertie soit ennui, accompagne ceux qui ne vécurent jamais un moment de grâce, d'illumination ou de conversion (comme St Paul, St Augustin, Dostoïevsky, [Nietzsche](#), L.Tolstoï, [Valéry](#), [Wittgenstein](#), **Heidegger**). Pour avoir sa voix reconnaissable, il faut avoir entendu des voix d'inconnus.

La philosophie est possible parce que l'angoisse ou la sérénité, chez la même personne, ont besoin d'embellissement, et l'intelligence leur propose des ressources comparables. C'est dans l'âme que se trouve le meilleur sismographe : *la philosophie est la culture de l'âme* - Cicéron - *cultura animi philosophia est*, que **Heidegger** voulut profaner avec son *souci de l'être*.

Pourquoi restes-tu couché ? Jeté dans un abîme ? Mais c'est le cas de te relever ! - Sénèque - *Quid jaces ? ad imum delatus ? nunc est resurgendi*

locus ! Ce qui te permettra de bien scruter le fond de ton abîme, et peut-être même à découvrir ainsi la hauteur, la forme et le vertige du ciel, puisque *l'abîme appartient à la hauteur* - **Heidegger** - *der Abgrund gehört zur Höhe*, puisque la hauteur, plus qu'une valeur à garder, est un vecteur à suivre.

Face à la fragilité des causes premières intellectuelles, trois réactions *actives* possibles : la trahison - retour au palpable, aux affaires, aux palabres ; la perversion - chant cynique, le désespoir bien pesé ; la fidélité-sacrifice - chant du cygne, l'espérance ornée de sa gratuité : *Le sacrifice a en soi sa propre essence et n'a pas besoin de but ou d'utilité* - **Heidegger** - *Das Opfer hat in sich sein eigenes Wesen und bedarf keiner Ziele und keines Nutzens*. La réaction *passive* serait de fermer les yeux, face au problème des causes, et de ne vouer son regard qu'au mystère de l'effet : *Les ténèbres de l'âme ont besoin non pas de rayons de soleil, mais du regard sur la nature* - Lucrèce - *Animi tenebras necessit non radii solis, sed naturae species*.

Marc-Aurèle, **Nietzsche**, **Valéry**, **Heidegger**, S.Weil, par leur goût philologique, me donnaient l'envie de *devenir Grec* ; mon échec est peut-être le plus grand regret linguistique de ma vie.

Le nom est l'épiderme des choses. *Le nom n'est rien. Ce que nous nommons rose sous un tout autre nom sentirait aussi bon* - Shakespeare - *What's in a name ? that which we call a rose, by any other name would smell as sweet*. L'arôme est sur les épidermes *des asphodèles et des nénuphars*. En dessous, presque tout est insipide. Le nom est promesse (*Nomen est omen* - Plaute). Aimer la rose, rose absente de tous les bouquets (Mallarmé contre P.Ronsard), chassée du jardin (*l'être-rouge de la rose est absent du jardin* - **Heidegger** - *das Rotsein der Rose steht im Garten nicht*), mais aussi de son propre nom (U.Eco).

Perdre le pied, c'est *désencâbler* les termes de l'Être, en les *virtualisant* dans une règle (néant), qui résume l'essence. *Avec quelle abyssale profondeur la richesse de l'Être s'abrite dans le néant essentiel* - **Heidegger** - *Wie abgründig verbirgt sich im wesenhaften Nichts der Reichtum des Seins* - une vision extraordinaire de l'intelligence ... artificielle - l'existence éphémère des choses le temps d'un déclenchement de règles ! *C'est par le non-être que vous êtes devenu quelqu'un* - Plotin. Un soin du langage conceptuel, qui, à la représentation en dur, substituera un jour une interprétation en sûr.

Heidegger ne voit pas, que l'appel des choses et des relations retentit avant que ne soit prononcé le premier mot : *Aucune conscience ne précède la langue* - *Der Sprache geht kein Bewußtsein voraus*. Que St Augustin est brillant, avec la plus exacte des images : *Les mots ne font que nous avertir, pour que nous cherchions les choses* - *Hactenus verba valuerunt, quibus ut plurimum tribuam, admonent tantum, ut quaeramus res !*

La vérité signifie l'adéquation entre la représentation et la réalité - Levinas - plus précis que St Augustin et Averroès (la représentation -> l'intellect), mais y garder la réalité informalisable (la vérité étant toujours formelle) est aussi creux. La vérité réside entièrement dans la représentation, interrogée par un langage. La validation (que vous appelez vérité) de nos modèles est affaire d'intuition intellectuelle, hors de tout formalisme. **Heidegger** appelle le fond de cette validation - l'être, qu'il identifie avec la validation même : *Sein und Grund sind das Selbe*.

Le Bien consiste à transgresser la lettre de la loi, pour rester fidèle à l'esprit de justice - Thomas d'Aquin - *Ideo essent portae aperiendae, contra verba legis, ut servaretur quam legislator intendit* - c'est peut-être la seule forme d'action qui ait des chances de ne pas nous faire rougir ;

toute inertie nous conduit sûrement au mal ; le Bien ne s'ouvre qu'à la liberté transgressante. Le Bien, c'est la préférence donné au fond, au détriment du fondé : *L'être avant l'étant, l'ontologie avant la métaphysique, le même avant l'autre, la liberté avant la justice* - **Heidegger** - *Der Vorrang des Seins vor dem Seienden, der Ontologie vor der Metaphysik, des Selben vor vor dem Anderen, der Freiheit vor der Gerechtigkeit.*

Eux (de St Thomas à **Heidegger**), ils veulent constater l'accord entre l'énoncé et la réalité, pour conclure à la vérité. Tandis qu'il faut d'abord constater la vérité (dans le rapport apophantique langage-modèle), avant de songer à l'accord (le sens dans le rapport mental modèle-réalité).

L'étant représente et le fond et la forme : le fond est l'étant, qui rend l'essence des choses, *la forme est l'étant, qui donne l'être aux choses* - R.Lulle (**Heidegger**, à tort, attribue cette prérogative de la forme - au langage ; son être est le fond et son étant - le fondé).

N'apprécier que des chemins inaboutis (des *Holzwege* de **Heidegger**), à travers une forêt obscure (la *selva oscura* de Dante), et m'abandonnant au pied de mon arbre, qui sera mon opus, la ruine des chemins et clartés.

Il y a des affirmations, qui ne valent rien, si elles ne sont pas appuyées sur un délicat *pourquoi* ; mais les meilleures d'entre elles sont celles que tout pourquoi, même un superbe, profane. Les plus belles choses, comme la rose d'Angélus, sont sans pourquoi. *Dans le mystère d'un jeu sans pourquoi se déploie le destin de l'être en tant qu'une hauteur et une profondeur extrêmes* - **Heidegger** - *Im Geheimnis des Spiels ohne Warum ereignet sich das Seingeschick als das Höchste und Tiefste.*

La terrible clarté du français : *Gelassenheit* et *Abgeschiedenheit* (Maître Eckhart) sont de pures *métaphores* invitant l'intuition ; *délaissement* et

détachement sont des *concepts* d'une effroyable précision, produisant des formules. De même pour *Abbau* (**Heidegger**) et *déconstruction*. *Le français : l'heure sans écho-rappel, l'allemand - plutôt le rappel que l'heure (l'appel) - M.Tsvétaeva - Französisch : Uhr ohne Nachklang, deutsch - mehr Nachklang als Uhr (Schlag).*

Méta-hodos est le chemin, par lequel nous suivons un objet - la méthode - Heidegger - Meta-hodos ist der Weg, auf dem wir einer Sache nachgehen : die Methode. Pour les Grecs, *le chemin n'est jamais un procédé (der Weg ist kein Verfahren)*. Heureux temps, où la contemplation de *chemins* valait mieux que leur construction. *Tout chemin s'achève, à moins que s'y oppose la paresse - Cervantès - No hay camino que no si acabe si no se le opone la pereza.* Rester haut est une tâche plus noble qu'aller loin. La paresse des horizons est récompensée souvent par l'élan des firmaments.

Descartes voit la source de l'homme dans la *position* du *cogito* (l'ampleur de la raison), **Heidegger** - dans la *pro-position* du *sum* (la profondeur du langage) ; elle serait plus nette - dans la *pose* de *l'ergo* (la hauteur du regard).

Ils veulent fuir le sol mouvant, pour bâtir sur le roc (**Descartes**), tandis qu'il s'agit de planter leur arbre. Si mon édifice doit être non seulement promouvant, mais aussi émouvant, je pourrais pratiquer tout type de sol, sans trahir l'architecte. *Avec Descartes, nous pouvons, comme le navigateur après un long périple sur la mer démontée, crier terre - Heidegger - Mit Descartes, können wir, wie der Schiffer nach langer Umherfahrt auf der ungestümen See, Land rufen.* Ce périple a, pour seul contenu valable, la houle et, pour seule issue, - le naufrage, qu'il s'agît de chanter et de confier ce chant à la dernière bouteille. Au chant de l'air et du feu, **Descartes** veut substituer le récit de la terre et de l'eau.

Il y a deux réalités : le fond de l'une est l'Histoire, de l'autre - la Musique
- A.Blok - *Есть две реальности : одна историческая, другая музыкальная* - dans la première - des chiffres, dans la seconde - des rythmes. Des gestes et des messages. Des faits et des mots. Le sérieux et l'ironie. La première est toujours désaccordée et clonable, la seconde toujours arbitraire et irréproductible. L'art est plus proche de l'oreille que des yeux ; et ce que ceux-ci entendent est souvent du galimatias pour celle-là. À comparer : l'historicité **cartésienne** et la musicalité pascalienne. Tu entendis la musique de Lénine exactement comme **Heidegger** - le pathos de Hitler, dans une de ces trois *ek-stases de la temporalité (drei Extasen der Zeitlichkeit)*, que **Nietzsche** qualifiait de *monumentale, antique ou critique (monumental oder antiquarisch oder kritisch)* : privée de musique organique, la réalité est dédaignée de Muses et vouée à la poussière des musées ou à la mécanique *musique dans la glace (музыка во льду - B.Pasternak)*.

L'homme est le berger de l'Être - Heidegger - Der Mensch ist der Hüter des Seins - la brebis galeuse étant écartée des pâturages, cet homme, ce vagabond devenu sentinelle du néant (Pascal) ou surveillant du devenir (K.Marx), est condamné à n'avoir sous ses yeux et dans ses rêves que le troupeau. De gardien de son frère, l'homme devint citoyen de la termitière. *Pas de berger, qu'un troupeau ! - Nietzsche - Kein Hirt und eine Herde !* Pourtant, il aurait pu être *vigile du mystère*, être poète.

Des jeux pseudo-logiques avec des concepts tirés au hasard des soutenances de thèses, en psychologie ou en physiologie, ce charabia insipide de la professorale clanique, s'attachant, au gré des modes, au rationaliste le plus absolu, au charlatan de Vienne ou au dingue de Turin, mais sans leur talent, dans cette niche logomachique alimentée par **Husserl** et **Heidegger**, **Sartre** et **A.Badiou**, où l'on refuse à Pascal, Voltaire ou **Valéry** le titre de philosophe, que s'arrogent tous ces arides pontifes de

faculté R.Barthes, M.Foucault, G.Deleuze, P.Ricoeur, J.Derrida. Siècle de *Dozenten* et d'agrégés !

Les *racines* du ciel sont moins risibles que ses cimes, mais ne me procure la sensation céleste que l'arbre, qui est la hauteur unique de ce qui est profond et de ce qui est aérien. La raison séminale. Qui encore *a autant besoin du ciel que de la terre* (A.Rivarol), même sans *se connaître misérable* (Pascal) ? **Heidegger**, n'aimant pas lever les yeux, ne voit qu'une seule source de l'arbre : *Quel élément, caché dans le fond et le sol, commande les racines porteuses et nourricières de l'arbre ? - Welches Element durchwaltet, in Grund und Boden verborgen, die tragenden und nährenden Wurzeln des Baumes ?*

Nous sommes pleins de choses, qui nous jettent au dehors - Pascal - le dehors a assez de ressorts inverses pour nous rejeter dans notre vide, où nous nous blottirions, de plus belle, contre notre chaude dérégulation (à l'opposé de la *Geworfenheit* de **Heidegger**, qui sent trop le *Ent-wurf*, *projet*, un élan vers l'extérieur).

Où es-tu, chemin de la rencontre du poème et du théorème ? - Heidegger - Zeigt sich ein Pfad, der ein Zusammengehören des Dichtens und des Denkens führt ? - ensemble, on ne peut que les lire. Une fois clivés, le poème se danse en pointillés d'images ; le théorème se condense en un point d'ancrage. Ton poème hors chorales vaut mieux que les théorèmes de morale ([Spinoza](#) et Th.Hobbes).

Tout le galimatias [spinoziste](#) autour des substances absolues et immuables est mis à nu par cet aveu, désarmant et ridiculisant : *La substance ou - ce qui est le même - ses attributs avec leurs valeurs - Substantias sive quod idem est earum attributa earumque affectiones*, puisque les attributs (comme la plupart des substances) sont de libres constructions de nos modélisations arbitraires et non pas un contenu authentique du réel (sauf

peut-être un nombre très réduit de constantes universelles). Quand on ne peut pas s'élever aux *effets de soi*, on s'étend en *causes de soi*. *Causa sui* est la réalité, qui dicte et valide nos représentations ; c'est ce que **Heidegger** nomme *être*. L'appeler Dieu est prendre une création pour un créateur.

L'acte de **Valéry** est une rigueur naissante ; la rigueur de **Spinoza** est un acte né, stérile. **Spinoza** se nourrit de mots creux et usés (là où **Heidegger**, au bas mot, en trouve de pleins et neufs) ; **Valéry** - d'images réalisables, de concepts vitaux excitant l'intelligence.

Aucun commentateur ne se hisse à la hauteur de **Nietzsche**, **Valéry**, **Heidegger** ; tous les commentateurs de **Spinoza**, de **Hegel**, de Kierkegaard leur sont supérieurs.

L'émotion et l'intelligence sont d'immenses problèmes, que nous dicte le mystère de l'âme et de l'esprit, ces derniers n'étant, peut-être, que deux émanations ou deux langages de ce qu'ils appellent *être* ; l'être ne serait envisageable qu'à travers l'âme ou l'esprit, qui en seraient des trous (**Hegel** et **Sartre**) ou des plis (**Spinoza** et **Heidegger**), et que j'appellerais, dans la même veine érotique, - des excitants ou des excités.

Rien n'est qui ne se puisse voir d'un peu plus près ou s'exprimer avec un peu plus de signes et de variables - **Valéry** - le tout est de savoir interpréter les substitutions des anciennes variables et d'imposer le respect des nouveaux signes (*le parfait impose l'inachèvement*). La réalité, d'après cette naïve et géniale définition (surclassant l'*immanence*, asiatique ou **spinoziste**, et la docte *falsifiabilité* de Popper) et contrairement aux représentations, est tout bonnement la perfection. *L'être a toujours des réserves* - **Heidegger** - *Sein ist immer vorrätig*. En

revanche, on épuise vite toutes les variables, en modélisant les centaures ou les licornes.

Spinoza : un délirant se donnant l'air savant ; **Heidegger** : un savant cherchant l'air délirant. Le premier prétend, naïvement, *prouver* des vérités éternelles ; le second, lucide, *invente* sa propre notion de vérité, valable dans une seule maison de l'être, son langage. Le sérieux d'un jargon mal maîtrisé ou les jeux d'un langage à créer.

La vérité en tant qu'adéquation (**Spinoza**) ou en tant que dévoilement de l'être (**Heidegger**), ce sont deux abus de langage, puisque l'adéquation s'établit *après* la démonstration de la vérité (au sein d'un langage et à partir des requêtes) et le dévoilement n'est qu'un passage vers la représentation, *avant* toute requête (sans requêtes et sans leurs preuves – point de vérités).

On admire le mieux le paysage, quand on est pourvu d'un immuable climat : *Soit que nous nous élevions jusque dans les cieux, soit que nous descendions jusque dans les abîmes, nous ne sortons point de nous-mêmes* - Condillac. Les autres répètent, avec **Heidegger**, qu'ils *se tiennent toujours hors d'eux-mêmes, auprès de l'Être - 'Ich bin' ist immer jenseits des Seins, neben dem Sein als ständiger Anwesenung* - qu'on soit dans le processus ou dans la frontière, qu'on soit Ouvert ou Fermé, qu'on soit regard ou énergie, on ne démord pas de son soi inconnu, ce gardien de l'être.

Tout bon philosophe se trouve une bonne source de la consolation humaine : Voltaire – dans l'ironie, **Nietzsche** – dans la musique, **Heidegger** – dans la poésie, **Valéry** – dans le mystère de la création. Rien de plus bête que le pessimisme sceptique. Ce qui est admirable, c'est que la consolation philosophique ne devienne convaincante que grâce à la qualité du langage, de cette seconde facette de toute bonne

philosophie. Avec ces deux auréoles, la tragédie humaine gagne en hauteur et en couleurs, sans perdre de son intensité.

Les résultats en algèbre ou en analyse auraient gardé exactement la même valeur, si nous n'avions pas adoptés les notations de I.Newton, Leibniz ou Gauss. De même, notre connaissance du monde ne perdrait rien, si l'on renonçait à l'emploi d'une langue quelconque. Donc, parler comme **Heidegger** ou **Wittgenstein**, que les limites de notre univers coïncident avec celles de notre langue, est une sottise.

Si Dieu, lui, est mort, le monde, livré au calcul, demeure et inclut partout dans ses calculs - l'homme - Heidegger - Wenn Gott tot ist, die gerechnete Welt bleibt noch und stellt den Menschen überall in ihre Rechnung - la liberté joua son rôle sinistre : entre le rêve et le calcul, l'homme choisit le calcul, scellant la mort du seul Dieu crédible, celui du rêve incalculable (et non pas celui des valeurs, même transvaluables, qui fut proclamé mort par **Nietzsche**). Les autres sont pires que l'homme : *Le monde se faisait, tandis que Dieu calculait* - Leibniz - *Cum Deus calculat, mundus fit*. Les signes, symboles et mythes s'évaluent désormais dans des genèses et non plus dans des exégèses.

Ils voient la racine du mal dans le mensonge, dans le trucage, dans l'irrationnel. Tandis qu'il envahit le vrai, le translucide, le raisonnable. Le mal est vraiment radical (*das radikal Böse* de **Kant**, dont *on ne voit aucune raison compréhensible - kein begreiflicher Grund ist da*), et la racine s'appelle (tout) acte (et le poing nu y est aussi pernicieux que la technique, dans laquelle **Heidegger** place son *mal radical* à lui, semblable à **Sartre** ou aux Orthodoxes, avec leur *manque d'être*, en tant qu'origine du mal, à rapprocher de *l'oubli de l'être*). Et aucun péché originel n'en couvre la moindre parcelle ; le seul palliatif étant agir, les yeux et l'âme éteints.

Dans l'arbre de vie, l'action se trouve aux racines, d'où la notion de mal *radical* (**Kant** et **Heidegger**), liée à la source du mal – à l'action. Les promesses intenable du Bien s'associent aux fleurs atemporelles et aux cimes atopiques.

Après de grands constructeurs (**Kant**, **Hegel**), après de grands déconstructeurs (**Nietzsche**, **Heidegger**), voilà de petits instructeurs (M.Foucault, G.Deleuze). Les premiers s'intéressaient aux premiers pas de Dieu imaginant l'homme, les deuxièmes - aux derniers pas de l'homme abandonné de Dieu, les troisièmes - aux pas intermédiaires du mouton imitant le robot.

Kant - brillant dans les questions et les réponses, pâle - dans le style ; **Nietzsche** - pâle dans les questions, brillant dans les réponses et le style ; **Heidegger** - brillant dans les questions et le style, pâle dans les réponses ; **Valéry** - brillant dans les réponses, pâle dans les questions et le style. L'excellence est toujours partielle ; la bonne contrainte d'artiste consiste à ne pas développer ce qui est condamné à la pâleur et à envelopper ce qui est promis à la hauteur. Que **Heidegger** dise : *Demeurons près de la question - Bleiben wir bei der Frage* - je dois demeurer du côté de l'excellence.

L'être heideggérien n'est qu'une redite de la *chose en soi* kantienne. Cernée asymptotiquement par nos sens et notre raison, elle défie les limites de la seconde et tient en haleine les premiers ; et ce sont, d'ailleurs, les sujets principaux de ces deux auteurs - la merveille de nos lois internes et la merveille de nos appels externes.

Raisonner sur les «concepts», qu'ils sont incapables de définir, - tout **Kant**, tout **Hegel**, tout **Husserl** sont là ; la même incapacité n'est en rien gênante chez ceux qui cherchent à faire *résonner* ces concepts – **Nietzsche** ou **Heidegger**.

Il faut avoir des dons de **Kant** ou **Heidegger**, pour briller par son essentialisme ; tandis que même sans talent aucun on se fait remarquer par son existentialisme. La conclusion : défier les moyens essentialistes, se méfier des buts existentialistes - en se fiant aux contraintes, ayant du mordant ironique.

En traitant d'absurdes la plupart de grands ouvrages philosophiques, il faut se rappeler que l'absurdité, étymologiquement, ne fut pas l'absence de sens mais l'absence de musique. Chez **Kant**, l'abondance de sens et le vide musical – la banalité des jugements. Chez **Hegel**, le sens arbitraire (toute transformation par négation, complémentarité, inversion de sujet et d'objets laissant le discours amphigourique au même degré de tangence), la prétention à la musique avec une oreille de sourd. Chez **Heidegger**, le sens noyé dans l'absurdité morphologique, mais une bonne imagination apportera un sens insoupçonné par l'auteur lui-même, puisque la musique y est réelle.

Dans le discours sur les connaissances, la question centrale est la distinction entre ce qui est conceptuel et ce qui est langagier ; on n'a pas besoin d'une vaste culture philosophique, et encore moins d'une culture linguistique, pour en juger ; seul un poète, doué d'une intuition philosophique et de quelque savoir technique, peut en dresser un tableau intéressant. À l'opposé, ni **Kant**, ni **Hegel**, ni **Nietzsche**, ni **Wittgenstein**, ni **Heidegger** n'eurent jamais une intuition linguistique valable, pour formuler une théorie complète des connaissances, sans parler des Anciens, chez qui, la-dessus, on ne lit que des balbutiements. Seul le grand **Valéry** fut lucide, avec ses *états mentaux* et sa vision des *substitutions*.

Toutes les valeurs sont désormais ancrées à la terre ; le monde s'est définitivement séparé du ciel ; *es werthet* de **Kant** et *es weltet* de **Heidegger** (*on évalue* ou *on ancre*) devinrent synonymes.

L'être de l'étant - l'une de ces expressions creuses, que pourtant **Heidegger** déclare équivalente au *retour éternel du même*, en voyant dans le *même* - l'immuable et l'indicible être (Schelling y aurait parlé d'*identique*, **Hegel** - d'*absolu* et mon soi inconnu ne serait pas très loin), et dans le *retour éternel* - des cycles incessants du devenir ne manifestant que de l'*étant*. Moi, je vois dans le *même* - l'intensité, qui n'a grand-chose ni de l'être marmoréen, ni du fugitif devenir ; elle se veut éternellement la même. L'être de l'étant - son seul bon sens se traduirait par le banal : derrière ce phénomène, quelle est la loi ? Mais ils continueront à vous terroriser, en enchaînant - c'est la *néantisation du néant* (*Nichtung des Nichts*) ou l'*audace* (*das Wagnis*) ou l'être-là (*das Dasein*)...

Pour Goethe, **Husserl**, **Heidegger**, derrière les phénomènes il n'y a rien à chercher. Mais où s'imprime le phénomène ? Sur la rétine ? Dans la conscience ? Au sein d'une représentation ? Dans une réaction réelle ? Toutes ces versions sont envisageables, et leur examen vous fera vite oublier ce misérable phénomène, pour rester avec une loi scientifique, une maîtrise technique, une musique mystique. Le regard surclasse le souci.

Le langage n'est jamais neutre ; ma raison ne peut pas se libérer des caprices langagiers, comme elle ne peut pas s'abstraire de mon tempérament et de mon goût. C'est pourquoi l'importance que Goethe ou **Heidegger** attachent aux *remarques pures* (qui n'existent pour ainsi dire jamais) est une louange de la pesanteur au détriment de la grâce.

Ils ne savent pas ce qu'ils font reproche-t-on même à ceux qui savent, que ce qu'ils font n'est pas ce qu'ils disent. Aujourd'hui, chacun sait ce qu'il fait - le pardon devint plus problématique. Le physicien n'a plus besoin de Bergson ou **Heidegger**, pour savoir ce qu'est le temps ; le logicien se rit de la logique *hégélienne*, comme le mathématicien - du

néant de Sartre ou de A.Badiou. Le philosophe se retrouve quelque part entre l'instituteur et le journaliste.

Depuis Spinoza, le mode géométrique fut essayé soit pour s'amuser avec son intelligence (Wittgenstein), soit pour amuser les autres avec sa bêtise, par exemple : *J'entends par littérature, non un corps ou une suite d'œuvres, mais le graphe des traces* - R.Barthes - elle n'est non plus ni groupe commutatif ni anneau associatif ni idéal distributif. Au lieu d'énoncer des inepties en analyse discrète, tu aurais dû exercer tes douteuses lumières en synthèses concrètes. Cette définition me rappelle une autre intrusion ébahissante, non pas dans l'algèbre, cette fois, mais dans la théorie des ensembles, d'un ontologue déchaîné : *L'ensemble vide est le nom propre de l'être en tant qu'être* - le nom commun de cet être en tant que néant (un jargon que partagent Hegel et Sartre) étant - l'ânerie, dont se moquent les logiciens et les mathématiciens.

Toutes les grandes idées sont tyranniques ; peut-on imaginer un chantre philosophique de la démocratie ? Mais Hegel, tout naturellement, s'entiche de Napoléon, Nietzsche - de César Borgia, Sartre - de Staline, Heidegger - de Hitler.

Tant que le mot ne frayait pas avec les cuisines, *peu d'hommes ont été admirés par leurs domestiques* - La Rochefoucauld. Depuis que le mystique est au service des domestiques, la musique et la saveur de ses paroles les enchantent autant que les casseroles. *Personne n'est héros de son valet* - Hegel - *niemand kann in den Augen seines Kammerdieners ein Held sein* - non point que le héros ne soit pas héros, mais que le valet est bien valet. Madame de La Fayette fut plus réceptive à vos qualités, comme N.Barney - à celles de Valéry, Arendt - à celles de Heidegger ou de Beauvoir - à celles de Sartre.

L'Être est le résumé latent ou le refuge de toutes les réponses. Mais *sa maison serait le langage* - **Heidegger** - *die Sprache ist das Haus des Seins*, langage, qui n'est que l'art des questions !? Et l'on ne peut interroger que des modèles, c'est à dire des représentations de l'être-là (il est instructif et comique de comparer avec **Hegel** : *La langue est l'être-là du soi* - *Die Sprache ist das Dasein des Selbsts* - des chiasmes à n'en plus finir...). Leur misérable être est un sédentaire, à demeure dans un asile pour verbes abusés ; vivent les ruines du devenir, de ce vagabond sans toit ni loi, touchant, dans ses souterrains, au Verbe pur et crucifié !

Pour un philosophe pratique, qu'est-ce que la logique ? - une représentation, un langage de requêtes, bâti là-dessus, et un interprète, qui établit la véracité de requêtes, en unifiant l'arbre-requêteur. L'être, si galvaudé par les Anciens, ainsi que par **Hegel** et **Heidegger**, n'y a pas de place, ni sous forme d'Idées immuables, ni de dialectique sujet-objet, ni de souci métaphysique. L'être est le contenu immanent du réel modélisé, servant de justification de représentations et de donation de sens (transcendant, par une gratuite bénédiction - *Segnen sinnt* !) aux vérités (toujours évaluées dans le contexte représentation-discours).

Une fois dans leur vrai métier, le philosophe ou le poète, nous arrachent du réel ou de ses copies, pour nous charmer ou émouvoir par un chant utopique, idéal ou prophétique. Ils culminent en s'échangeant leurs fonds et formes respectifs : *Le philosophe poétisant, le poète philosophant sont des prophètes* - **F.Schlegel** - *Der dichtende Philosoph, der philosophierende Dichter ist ein Prophet*. Et puisque la forme, chez un bon penseur, précède le fond, **Heidegger** a raison : *Avant que la chose soit conceptualisée, elle doit toujours être d'abord poétisée* - *Bevor gedacht wird, muß immer zuerst gedichtet werden*.

Une bien comique opposition spéculaire entre l'insouciance du devenir (*sorgloses 'ich werde'*) hégélien et le souci de l'être heideggérien.

L'innocence du devenir [nietzschéen](#), ayant atteint l'intensité de l'être, serait leur unification.

Mes contraintes - les points d'indifférence ; mon but - le centre de gravité intouchable ; entre les deux - tantôt mon Ouvert ([Hölderlin](#), [Rilke](#) et **Heidegger**) tantôt mon Fermé ([Valéry](#)) - mes moyens d'artiste : la hauteur et les rythmes de mes circonférences.

L'angoisse des échéances de l'avoir les empêche de suivre la joyeuse *déchéance de l'être* (**Heidegger**, *Verfallenheit des Daseins*). Qui, même, peut être mise en musique (*L'être est dans le chant* - [Rilke](#) - *Gesang ist Dasein*). Mais leur esprit n'attise que la soif de la puissance ; chez les poètes, *c'est dans le chant que souffle leur esprit* - [Hölderlin](#) - *im Liede wehet ihr Geist*.

Le poète et le penseur disent parfois la même chose, lorsque l'abîme entre poésie et pensée reste béant ; ce qui arrive, quand la poésie est haute et la pensée profonde - **Heidegger** - *Das dichtend Gesagte und das denkend Gesagte sind zuweilen das Selbe, wenn die Kluft zwischen Dichten und Denken rein klafft, während das Erste hoch und das Zweite tief sind* - et pour préserver le béni néant volumique, on y adjoindra une étendue nulle, par compression du devenir au profit de l'être, dans un Retour Éternel de l'Un broyant le temps discriminatoire. *Sur des sommets séparés à jamais, s'interpellent le poète et le penseur* - [Hölderlin](#) - *Der Dichter und der Denker winken einander zu, auf getrenntesten Bergen*.

Le langage résulterait d'un débordement ([Hölderlin](#) avec **Heidegger**) ou d'un vide (Mallarmé avec [A.Badiou](#)) - pas de contradiction entre les deux : les émotions naissant dans l'élément liquide et les pensées - dans l'aérien.

L'Ouvert, en allemand (*das Offene*), signifiait jadis (par exemple, pour [Hölderlin](#)) - une libre nature, une hauteur montagnarde ; avec [Rilke](#), le

mot prit un sens mystique de l'appel des sources ; **Heidegger** lui donna une tournure topologique, avec le désir des frontières infinies ; enfin, P.Celan : *L'Ouvert est un domaine sans frontières, où l'homme se libère de lui-même - Das Offene ist der grenzenlose Bereich menschlicher Selbstbefreiung* - confond ce qui est sans frontières (l'infini) avec ce qui n'inclut pas ses propres frontières (l'ouvert mathématique ou lyrique que retiennent les commentateurs français). Chez **Heidegger**, la confusion avec le verbe *ouvrir* fait de l'Ouvert une espèce d'*aléthéia* - des mises en lumière de ce qui aurait été dissimulé.

Oui, la mathématique est le meilleur candidat pour servir d'ontologie ; des synthèses philosophiques devraient davantage s'inspirer de l'analyse mathématique, qui, entre autres, fournit le concept d'infini (et même bâtit une hiérarchie de cardinalités infinies), tout à fait opératoire et élégant, face aux puériles et bancales notions de l'être ou de l'Un, pour *affirmer la priorité de l'idée de l'infini par rapport à l'idée de l'être et par rapport à l'ontologie* - E.Levinas.

Hölderlin et **Heidegger** ont tort d'opposer le pathos sacré de la quête grecque à la sobriété junonienne du don de représentation - ce sont deux dons incomparables, l'un artistique et l'autre intellectuel, l'un langagier et l'autre conceptuel. **Nietzsche** trouve une opposition plus juste entre deux types d'art, entre deux genres de pathos : Apollon et Dionysos.

L'idée communiste m'est d'autant plus sympathique que, depuis l'effondrement de l'URSS, elle fut, sur-le-champ, abandonnée par tous, tandis que l'idée national-socialiste continua à intriguer des rêveurs comme **Heidegger**, qui apercevait une folle parenté entre américanisme et bolchevisme. Le communisme, contrairement aux autres, n'est pas une voie, mais un regard. Toutefois, la voie est aussi facilement robotisée par les pieds que le regard - moutonnisé par la cervelle. *L'Amérique, l'étable*

de la liberté, habitée par des goujats de l'égalité – H.Heine - *Amerika, der Freiheitsstall, bewohnt von Gleichheitsflegeln.*

Dans le meilleur des cas, le soi connu se verbalisera dans des épîtres ; le soi inconnu a besoin de révélations, pour être entendu. Le travail ou la création : *Le talent travaille, le génie crée* - R.Schumann - *Das Talent arbeitet, das Genie schafft.* Le travail t'attelle, la création te révèle : *La création est une révélation de mon moi, devant Dieu et le monde* – N.Berdiaev - *Творчество - это откровение "я" Богу и миру.* La poésie, serait-elle l'outil de dévoilement philosophique ? *La philosophie n'a pas le moindre organe pour entendre une révélation* - **Heidegger** - *Auf Offenbarung zu hören, fehlt der Philosophie jedes Organ.*

Tout homme créatif est amené à exécuter la tâche de représentation, mais l'approche peut être de trois sortes : pragmatique - fournir des moyens, stratégique - déblayer le chemin vers un but, spirituelle - constituer un réseau de contraintes, deviner dans le sensible le langage de l'intelligible, voir l'étant à travers l'être : *Cette re-présentation de l'étant en vue de son être s'appelle penser* - **Heidegger** - *Dieses Vor-Stellen des Seiendes hinsichtlich seines Seins ist Denken.* L'être se réduisant à la volonté (Schelling), le monde [schopenhauerien](#) n'est qu'un interminable penser, ce qui n'est pas glorieux.

Les charlatans du tournant linguistique (y compris [Wittgenstein](#)) et les bavards phénoménologiques (y compris **Heidegger**) méprisent la représentation, la réduisant à la vulgaire *technique*. Ils ne comprennent pas, que tout *souci de l'être* et tout langage sont impensables hors d'une représentation, et que le péquenaud ou le savant y font autant appel, seules la profondeur et la rigueur les distinguent. L'ontologie n'est qu'une partie modeste de la représentation, et le langage n'est qu'une grammaire créée par-dessus une représentation. La vraie porteuse du sens et le vrai

garant de l'interprétation est la représentation. Schopenhauer fut plus intelligent.

Ne parle pas d'hypothèses, encore moins de théories, mais de mode de représentation - G.Lichtenberg - *Nicht zu sagen Hypothese, noch weniger Theorie, sondern Vorstellungsart*. Tout raisonnement n'est peut-être que des enchaînements de représentations (*La pensée est une représentation* - Heidegger - *Der Gedanke ist eine Vorstellung*). Ou, au contraire, toute représentation n'est que résultat des réinterprétations volontaristes (comme le pense Nietzsche, et que Schopenhauer oublie d'ajouter à *volonté et représentation*) ; la volonté arbitraire et la représentation fatale se courent derrière : *Le destin fut impérieux avec moi, mais plus impérieuse encore fut ma volonté* - Nietzsche - *Das Schicksal war herrisch zu mir, aber herrischer war mein Wille*. Un trait subtil, représenter les mondes hypothétiques, où germent la volonté de renaissance et la représentation de commencements.

Certains méprisent la chose, car ils ne l'ont pas ; d'autres, seulement s'ils l'ont. Les derniers sont plus malheureux et nobles - Schopenhauer - *Einige Menschen können jedes Gut verachten, sobald sie es nicht haben, andere nur, wenn sie es haben. Letztere sind unglücklicher und edler*. Malheur des envieux, malheur des repus - même vétilleux combat. On ne doit mépriser l'avoir, que s'il prétend avoir partie liée avec l'être. Ne pas le mettre en valeur, cacher son prix : *Ne pas avoir, tout en étant à portée de l'avoir* - Heidegger - *Nichthaben im Habenkönnen* - voilà de la jonglerie verbale au service de la noblesse modale.

Le commencement, même privé de buts, est un vecteur : *Le chemin naît parce qu'on le fait* - Kafka - *Wege entstehen dadurch, daß man sie geht*. Et même avec des buts sobres atteints, je garderai surtout l'ivresse du parcours : *Ce qui reste d'une pensée, c'est le chemin* - Heidegger - *Was in einem Gedanke übrigbleibt ist der Weg*. Marcher précède le chemin,

même [Sartre](#) le savait : *L'existence précède l'essence*. Je remplace l'être par le devenir, et je dis : *Dans l'ordre de l'existence, la façon de cheminer est le chemin lui-même ; c'est le cheminement qui nous fait être* - Kierkegaard.

La paix d'âme est un objectif minable, indigne d'un vrai ironique, qui est anti-irénique. *La paix d'âme est une vilénie d'âme* - L.Tolstoï - *спокойствие - душевная подлость*. Elle stérilise non seulement l'âme, mais aussi l'esprit : *... telle une vague nostalgie ... la philosophie est le contraire de toute tranquillité* - **Heidegger** - *... als Heimweh nach ... Philosophie ist das Gegenteil aller Beruhigung*. Le sage antique, en affirmant le contraire, rejoint le sot moderne. *L'esprit est inquiétude ; l'inquiétude est la vraie attitude face à la vie* - Kierkegaard.

Mon âme aspire à une musique sacrée, mais seuls mon esprit ou ma chair composent des harmonies, mélodies et rythmes, qui, souvent, s'avèrent profanes, – telle est l'origine de la véritable angoisse. Et que c'est mesquin et décharné que de la voir dans la liberté (Kierkegaard), dans le néant (**Heidegger**) ou dans les deux ([Sartre](#)) !

L'essentiel n'est ni dans la *promesse* du sensible ([Nietzsche](#)), ni dans le *souci* de l'effable (**Heidegger**), ni dans le *geste* du faisable ([Sartre](#)) - ce sont trois types d'homme fort, trois types d'audace anticipante, qui finiront tous dans le troupeau - l'essentiel est dans la *vénération* résignée de l'indicible.

La volonté de puissance, surtout celle que [Nietzsche](#) appelle volonté d'un *ordre* (*Wille ist Befehl*), ressemble beaucoup à mes *contraintes* : l'action extérieure en est exclue, seule est visée l'intensité intérieure, intensité qui est fusion de la volonté et de la puissance, du sentiment et de la raison. Et le soi *inconnu* serait la hauteur même. *Volonté de puissance : accéder à*

la hauteur au-dessus de son soi - Heidegger - Wille zur Macht heißt : die Ermächtigung in der Überhöhung seiner selbst.

Trois hypostases, à hiérarchie variable, nous résumant : celui qui crée, celui qui connaît et celui qui aime. Leur fusion (l'ambition des sots) n'a aucun sens, bien que même Nietzsche succombe à l'illusion : *Toute création est l'envoi de messages : tout y est un - ce qui connaît, ce qui crée, ce qui aime - Alles Schaffen ist Mitteilen. Der Erkennende, der Schaffende, der Liebende sind Eins.* L'illusion vient de la fausse association du philosophe avec la connaissance et du saint - avec l'amour (*Le philosophe, l'artiste, le saint - c'est tout un - Heidegger - Der Philosoph, der Künstler, der Heilige - Eins*), tandis qu'ils n'en sont que chantres, sans être ni savants ni amoureux ; réunis, ils forment un poète. Les connaissances – contraintes négatives, l'amour – positives. La création – chemin.

Tous ceux, que l'étincelle divine n'éclaire pas, se prennent pour astres ou astrologues : *L'artiste est la source de l'œuvre. L'œuvre est la source de l'artiste - Heidegger - Der Künstler ist die Quelle des Werkes. Das Werk ist die Quelle des Künstlers.* On n'est artiste que si l'on accepte l'inaccessibilité de ses sources et de ses estuaires et place son *magnum opus* dans les reflets de son étoile. Les besogneux se disent : *Ce n'est pas moi que je cherche, mais mon œuvre - Nietzsche - Ich will nicht mich, ich will mein Werk.*

Les balivernes *nietzschéennes* sur le surhomme et sur la volonté de puissance proviennent de sa méprise : il prit la recherche de la vérité - effectivement, une manie des sots ! - pour la morale (qui suppose le respect du faible et le sacrifice par le fort). Heidegger, en n'y voyant que la machine, fut plus lucide : *La vérité de l'être revendique le sacrifice de l'homme - Die Wahrheit des Seins nimmt das Opfer des Menschen in Anspruch* - de deux concepts cadavériques résulte ou, plutôt, surgit le

geste vital, le sacrifice, ce concept vital appelant, en général, au renoncement du geste ou même au suicide en musique : *La mort est la hauteur insurpassable de la vérité de l'être dans le chant du monde* - **Heidegger** - *Der Tod ist das höchste Gebirg der Wahrheit des Seyns im Gedicht der Welt.*

Avec un bon auteur : autant de lectures que de lecteurs. C'est **Nietzsche**, lui encore, qui s'y fait remarquer ; le *surhomme* et l'*éternel retour* en sont les plus beaux exemples ; même **Heidegger** y fait appel, grossièrement, à l'histoire, à l'évolution des hommes ou à la méta-géométrie (retour à soi-même, la mêmeté comme l'être idéal, contrôlant le tout-étant), au lieu d'y voir l'intensité entretenue comme la seule justification de notre intérêt pour les choses.

Nietzsche et **Heidegger** sèment des inconnues à profusion, unifiables avec l'art ou avec la vie, – un vrai régal pour tout herméneute. Mais quel sens peut avoir un commentaire sur tous ces M.Foucault, G.Deleuze, J.Derrida, P.Ricœur, où il n'y a que des constantes ?! - écrits sur écrits sur écrits.

Autour, tout n'est mû que par le sens, tempéré par la sensation et abandonné du sentiment. Et dire que **Nietzsche** voyait dans l'absence de sens *le danger des dangers* et nous tendait un marteau pour abattre le nihilisme, celui même qui n'est pas du tout l'absence de sens, mais l'appel à le recréer à partir du point zéro de l'imagination et de la sensibilité, au lieu de vivre d'une répétition quelconque, fût-elle appelée éternel retour. Que tes *interrogations soient plus près des commencements !* - *Anfänglicher Fragen !* (**Heidegger**).

Le cas unique d'une merveilleuse rencontre entre la poésie et la philosophie (avec une vie *réelle* absente) - le cas **Nietzsche**. À titre

anecdotique - ses deux éblouissantes biographies : la poétique - de S.Zweig, et la philosophique - de **Heidegger**.

L'une des justifications de la notion bancale d'être serait qu'elle nous amène à ce qui n'existe pas. En plus, elle serait un compromis pathétique entre la profondeur et la hauteur, l'être s'accomplissant dans : *l'acquiescement le plus haut et le plus ouvert à sa propre ruine* - **Heidegger** (*das höchste Jasagen segnet seinen Untergang*)- les meilleures des ruines s'érigeant en hauteur, **Nietzsche** y découvrant la compagnie de **Cioran**.

Pour être inépuisables, les meilleurs cerveaux sont toujours initiaux : dans l'amplitude de la langue - **Heidegger**, dans la hauteur du ton - **Nietzsche**, dans la profondeur du regard - **Valéry**. Les médiocres sont toujours dans le développement, remplissage ou collage.

Le thème de *retour* est joué par **Nietzsche** et par **Heidegger** : le premier veut échapper à l'espace dans l'égale intensité du *devenir* vital, le second veut échapper au temps dans le déplacement du regard, de l'étant intelligible vers l'être suprasensible. La hauteur de regard semble être leur dénominateur commun ; en privilégiant la hauteur, on prône la musique, et en se concentrant sur le regard, on se condamne à la profondeur. L'être, par rapport au devenir, est ce que le moi inconnu est au moi connu, le regard - à la pensée.

Toute chose peut être vue sous un angle soit temporel : progrès ou décadence, soit intemporel : hauteur ou intensité ; la mort ou la vie, la puissance de la volonté ou la volonté de puissance, la force irréversible ou le réversible éternel retour, *éternel* soulignant l'insignifiance du temps et non pas une répétition quelconque. L'éternité surgit, quand le temps perd toute son importance, et s'impose l'intensité - *l'éternel retour du même, c'est l'inépuisable intensité de la vie en tant que joie-douleur* - **Heidegger**

- *die ewige Wiederkunft des Gleichen - die unerschöpfliche Fülle des freudig-schmerzlichen Lebens*, c'est un équivalent de la hauteur, un sommet du regard (*Gipfel der Betrachtung* – Nietzsche).

Pour Nietzsche, l'Être est une interprétation (métaphysique, donc méprisable), pour Heidegger – une représentation (ontologique, donc vénérable), pour moi - une réalité (prosaïque, mais incontournable, pour valider nos représentations et donner un sens à nos interprétations).

Pour un philosophe, l'être, le devenir, le faire sont des synonymes ; mais à toute la platitude de l'être heideggérien on peut substituer la hauteur du devenir *nietzschéen* ou la profondeur du faire *valéryen*.

Ce qui persiste dans le devenir (*das Bleibende im Werden* - Heidegger) est ce qui n'existe pas ; on peut donc le nommer, à bon droit, Dieu ou Être. *Imprimer au Devenir le caractère de l'Être* - Nietzsche - *Dem Werden den Charakter des Seins aufzuprägen*. Mais l'Être n'est que le Devenir de l'esprit en exil, et le Temps est peut-être l'Être du Dieu déchu. L'Être - la puissance de la volonté ; le Devenir - la volonté de puissance. Allant à leur rencontre, l'un vers l'autre, ils se muent, respectivement, en l'étant et le devenu, ces synonymes. Le devenir, ayant atteint le caractère de l'être, s'appelle création ; l'intensité expressive en fait une œuvre d'art. Quand on comprend, que l'intensité maîtrisée est le point final des pérégrinations du savoir et de l'intelligence, on vit l'éternel retour du même (on renonce au changement, à la négation, on est dans l'acquiescement cosmique).

L'ouvert physique et l'ouvert topologique - aucune ressemblance ; et l'on observe, chez les poètes et les philosophes, que les plus perspicaces, comme toujours, sont, inconsciemment, plus près du concept mathématique que de l'image mécanique. Pour les pauvres d'imagination, l'Oouvert est tout bêtement ... pénétrable (même pour Heidegger : *L'Oouvert laisse se pénétrer* - *Das Offene läßt ein*) ; pour les subtils, il est

la *condition tragique* (Nietzsche et Rilke) de l'intensité de nos irréductibles élans. L'Ouvert est ce qui est dans la limite inaccessible, ce qui ne peut ou ne doit pas se connaître : *Ce que Nietzsche est et fit, demeure ouvert* - K.Jaspers - *Was Nietzsche ist und tat, bleibt offen*.

Toute représentation prend, au début, une forme mathématique ; mais ensuite, on peut s'abstraire de l'original, approfondir l'aspect purement mathématique, pour se rendre compte que, miraculeusement, le modèle se met à représenter l'original avec davantage de rigueur. *La mathématique est l'alphabet, en lequel Dieu a écrit l'Univers* - Galilée - *La matematica è l'alfabeto su cui Dio ha scritto l'Universo*. C'est à se demander si Orphée, Pythagore, A.Badiou ou A.Connes n'auraient pas raison à voir en mathématique une vraie ontologie, car, sorti des *nécessaires* genres physiques, chimiques et biologiques, tout *possible* se réduit à la mathématique.

Pour les Grecs et pour **Heidegger**, une affirmation devient vraie, lorsqu'elle se débarrasse de *voiles*, qui la cachaient, d'où le *dévoilement* (*aléthéia* - *Unverborgenheit*) ; l'un des contraires populaires de *caché* (*renfermé*), c'est l'*ouvert*, d'où la perplexité d'un mathématicien, qui découvre l'Ouvert heideggérien, se détournant des limites et convergeant facilement aussi bien vers l'apophatique vérité que vers l'arrogant *Être* (partant de *offen* - *ouvert* et tombant sur *Offenbarung* - *révélation* ou *dévoilement*). Cet Ouvert promet une sortie des ténèbres vers la lumière, tandis que celui de Rilke, au contraire, nous conduit d'une lumière facile au bord de la nuit et du rêve. Le mot *dé-claration* aurait pu signifier un mouvement, opposé à *aléthéia* : priver une chose de sa clarté.

La mathématique est la représentation de la réalité ontologique, parce qu'elle part des concepts d'ordre et de mesure - pour refléter l'espace, et des concepts de transformation et de suite infinie - pour prendre en compte le temps. Deux choses, toutefois, posent problème : les trois dimensions spatiales (tandis que pour la mathématique il peut y en avoir

autant qu'on veut) et l'irréversibilité du temps (tandis que pour la mathématique l'accès aux pré-images est tout naturel) - les questions à poser au Créateur !

L'esprit, l'instinct, le sentiment font de nous un Ouvert, aspiré ou fasciné *infiniment* par nos frontières asymptotiques ; la raison et l'expérience mettent à notre disposition nos frontières, par un effort *fini*. Nous sommes ouverts dans notre dimension verticale, et clos - dans l'horizontale ; donc, l'Ouvert de Rilke, s'étendant entre Terre et Ciel, est plus pur que celui de **Heidegger**, qui introduit dans son quadriparti (*Geviert*) une dimension inutile, Mortel-Immortel, si proche d'une plate clôture. Le Dieu transcendantal est absent de notre dimension verticale ; Il ne fait que clore nos horizons.

La Russie, c'est un rébus enveloppé de mystères au sein d'une énigme - Churchill - Russia - a riddle wrapped in a mystery inside an enigma. Comment ne pas le comprendre, quand on sait, que l'Anglais ne présente d'énigmes à personne et ne porte en lui aucun problème - O.Spengler - Ein Engländer gibt niemandem Rätsel auf und hat keine Probleme in sich, tandis que le mystère inépuisable de la russité ne peut se fonder que sur un rappel intellectuel, originaire, de l'abîme de l'Être - Heidegger - Das unerschlossene Geheimnis des Russentums kann nur durch ein ursprüngliches, denkerisches Ersagen des Abgrunds des Seyns gegründet werden.

Les plus belles pensées ne seraient que des regards (*Er-eignis - Er-äugnis - Nietzsche*) et non pas des événements (qui, étrangement, nous dévoient vers le de-venir ou vers l'être - co-бытие - le co-être - ou vers leur fusion dans le soi, qui serait un événement d'appropriation : *Er-eignis der Er-eignung - Heidegger* - un joli jeu de mots, en allemand, et un impossible charabia en français). *Le regard, c'est une flèche visuelle décochée vers l'infini - Ortega y Gasset - Mirar es disparar la flecha visual al infinito -*

c'est l'absence des choses qui fait de l'infini une vraie cible. Dieu même, au moins le Dieu des Grecs, hésite entre le regard (*theoro - je vois*) et l'action (*theo - je cours*).

On bâille ferme, lorsque le philosophe ne parle que de philosophie, ou le philologue - que de philologie ; c'est l'intérêt ou la volonté que le philosophe tourne vers la forme langagière ou le philologue - vers le fond conceptuel, qui sont plus prometteurs. Ce qui est curieux, c'est que l'incompétence ne gêne en rien les philologues (**Nietzsche**, **Heidegger**) et ridiculise - les philosophes (**Wittgenstein**, M.Foucault).

L'exemple le plus convaincant de la domination du mot sur l'idée est apporté par **Nietzsche** : quand on maîtrise le mot, c'est à dire la métaphore, le ton, la mélodie, l'harmonie, le timbre, on peut se permettre de tirer au sort n'importe quelle *idée* (et même l'appeler, le plus gravement du monde, *la pensée la plus grande*) et de l'habiller avec ce que la haute couture verbale daigne d'offrir. N'empêche que certains visionnaires (tel **Heidegger**) pourront dissenter sur la beauté du corps, devinée derrière les plis du langage.

Les penseurs (**Wittgenstein** II, **Heidegger** II) nous enquiquinent avec des revirements radicaux et profonds de leurs dernières pensées ; les rêveurs (**Nietzsche**, **Cioran**) nous enthousiasment avec leur haute fidélité aux premiers émois. Algorithmes des ruptures, rythmes des signatures.

Dieu ni ne se *retire* (**Heidegger**), ni ne se *meurt* (**Nietzsche**) ni ne *s'éclipse* (M.Buber), puisqu'Il se cache soit dans l'inétendu soit dans l'intemporel. Dieu mérite de n'exister que dans le vide sacré de l'innommé. *Je ne connais Dieu qu'à travers le non-advvenu* - M.Tsvétaeva - *Бога познаю только через не свершившееся.*

La nostalgie est la douleur, que nous cause la proximité du lointain - **Heidegger** - *Die Sehnsucht ist der Schmerz, den uns die Nähe der Ferne*

verursacht - cette nostalgie-langueur est proche de l'intensité *nietzschéenne*, née d'une fusion entre la douleur et la beauté, d'une noblesse créatrice, noblesse du regard, créateur de distances, l'oubli souverain d'une proximité impossible et dégradante, mais l'attouchement par le lointain.

C'est au milieu des *forçats de Sibérie, taillés dans le bois précieux (sibirische Zuchthäusler, aus dem wertvollsten Holze geschnitzt - Nietzsche)*, que je vis pousser l'arbre, que, arraché à la terre, je porte au ciel, pour échapper à la forêt de Cybérie, par des *voies sans issue (die Holzwege de Heidegger)*. *Région des Ténèbres*, c'est ainsi que Messire Marco Polo, d'origine slave (son nom, toutefois, est plus près des champs - *поле* - que des forêts), désignait cet espace ; maestro U.Giordano, avec ses opéras *Sibérie* et *Andrea Chénier*, me fit deviner que le forçat, devenu bourreau, sera le pire des tourmenteurs.

Le devenir serait souffrance, et l'être - délivrance par la volonté (*Nietzsche* et *Heidegger*) ; mais je vois dans la volonté surtout une algorithmique indolore et dans l'être - un rythme douloureux.

Tout ce qui s'exprime et s'évalue à *vrai* dans un langage concerne la représentation et seulement par un ricochet – la réalité. La vérité du réel est indicible, au sens propre du mot ; tout ce qui se verbalise ne touche pas au réel, en est un écart. *La vérité n'est jamais autre chose qu'une apparence qui parvient à dominer, donc une erreur - Heidegger - Wahrheit ist immer nur zur Herrschaft gekommene Scheinbarkeit, d.h. Irrtum* - la vérité dominante s'appelle doxa. Mais l'erreur, contrairement à ce que **tu** penses, avec *Nietzsche*, n'existe que dans les représentations et non pas dans le monde.

Pour la vraie pensée, la raison est une contrainte, quoique insignifiante (*Heidegger* aurait même dit - ennemie !). *La raison aussi est un*

outrage : aux femmes, aux sentiments, à l'instinct. Elle fait un parti, qui l'emporte en offenses sur tous les autres – A.Suarès. Ce n'est pas le calcul lui-même qui offense, mais la manie de le faire traduire en actes. Autour d'une maîtresse ou d'une émotion, quelle belle auréole on peut faire à partir de la raison s'arrêtant aux images ! Quand l'image pâlit, toute pensée se rétrécit ; au repos de la pensée, les images animent le rêve.

Le passage monotone du n-ème au n + 1-ème pas, l'échéance de l'authenticité (Sartre) ; la chute, après l'appel, sans espoir, de la source du point zéro, la déchéance de l'inauthenticité (**Heidegger** - *Verfallen des Uneigentlichen*) - deux échappatoires à la hauteur du point final.

Dans l'action, c'est la part de mon regard qui en détermine la liberté et la noblesse. Les phénoménologues ne veulent pas accorder au regard son rôle déterminant ; d'après eux, toute la nature de ma visée est dictée par et comprise dans la chose visée ; heureusement, l'un de leurs adeptes finirait par adopter l'attitude contraire, beaucoup plus vivante : *Farouchement résolu, mais je ne sais pas à quoi* - K.Jaspers de **Heidegger** - *Unheimlich entschlossen, weiß aber nicht wozu.*

La proximité du souci de l'être (**Heidegger** fuyant son *Gestell* mécanique) va de pair avec la proximité de l'insouciance existentielle. Mais les tenants de l'existence voient dans *la grégarisation du souci de l'être - le triomphe de la machine* - K.Jaspers - *die Massendordnung für Daseinsfürsorge - die Herrschaft des Apparats*. On n'échappe à la machine que par le regard absent.

Je peux pardonner à A.Blok et Maïakovsky, à E.Jünger et **Heidegger**, qu'ils aient entendu une musique, en haut d'une tour d'ivoire révolutionnaire. Qu'ils n'aient pas entendu le hurlement dans des souterrains est impardonnable.

Quels couples pathétiques engendra l'antisémitisme ! Deux grandes Juives, H.Arendt et S.Weil, admirées par deux grands hommes, proches des nazis, **Heidegger** et G.Thibon ; un grand Juif, P.Celan, aimé passionnément par une Aryenne, fille des nazis, I.Bachmann. Et le suicide comme la plus probable des perspectives des survivants d'Holocauste.

Pour qu'on puisse manier rigoureusement une logique, le système doit être fermé. C'est pourquoi le nazisme et le bolchevisme possédaient la vérité et la grandeur internes (*innere Wahrheit und Größe* - **Heidegger**, la *musique* de A.Blok, la *vérité-force* de Maïakovsky et M.Tsvétaeva), tandis que la démocratie, ce système ouvert, en est dépourvue, étant renvoyée à la transparence, la justice et l'efficacité externes.

C'est la profondeur d'indétermination de notre disposition fondamentale (la *Grundstimmung* de **Heidegger**) qui en montre la hauteur : l'*angoisse* immotivée (**Heidegger**), la *nausée*, légèrement trouble (**Sartre**), la *peur* transparente (la foule) – et l'émerveillement mystérieux, absorbant toutes les convulsions et toutes les ombres.

L'Europe ne connaît plus ni un crépuscule (O.Spengler) ni un naufrage (**Heidegger**). Son besoin d'astres, exprimé en mégawatts, est comblé ; la platitude jusqu'à tous les horizons satisfait l'ancien appel du large (*Europe* voulait dire – *vaste regard*). Se passer d'astres, c'est le dés-astre.

Heidegger, Ortega y Gasset et nos intellectuels parisiens dénoncent, bêtement, le règne de la technique, tandis qu'il n'est qu'une *application* du règne du lucre, si bien ancré dans les consciences populaires, que, si demain le poète gagnait mieux sa vie que l'ingénieur, la populace se mettrait à s'émouvoir des aubades et à encenser leurs chantres.

L'homme devient une bête de labour, abandonnée à la «réalité secondaire» de ses fabrications - **Heidegger** - *Der Mensch wird zum*

Gestell seiner technischen Schöpfungen, die eine «sekundäre Realität» schaffen. On a vu aussi des anges de fainéantise se livrant à une fabrication sans vertige, soporifique. *La technique, jadis, ne s'en prenait qu'à la nature ; c'est à la culture désormais d'en subir l'assaut* - Soljénitsyne - *Раньше техника занималась природой, а теперь она взялась за культуру.* Tout talent est vu, aujourd'hui, à travers un prisme technologique.

La liberté, c'est la témérité et la maîtrise du point zéro : en chaîne causale ou justificative, en cobaye de l'opérateur algébrique nous tendant l'image de l'infini, en culte des sources et des achèvements, de ce qui pourrait *se substituer à l'action et déboucher près de la source* - Adorno - *an Stelle von Tun treten und in einen Ursprung münden.* Asymptotiquement, *la source première appartient au dernier avenir* - **Heidegger** - *Herkunft bleibt stets Zukunft.*

Penser la pensée, telle est la démarche commune de deux belles têtes, **Valéry** et **Heidegger** ; le premier voit la valeur de la pensée dans son *venir-au-monde* soudain et fatal et, ingrat, se détourne d'elle, une fois qu'elle est fixe ; le second voit dans la pensée (*Denken*) une gratitude (*Danken*), qu'il doit à l'*être-dans-le-monde*. Pour enchaîner, phonétiquement, je dirais, que la pensée ne doit pas panser les plaies, où bat le pouls de la vie.

La solution de l'*être* est dans un projet, son problème - dans un objet, son mystère - dans un sujet : du plus facile au plus ardu. Mais on ne trouve le meilleur que s'étant perdu : *se vouer au mystère, c'est se mettre sur le chemin de l'errance* - **Heidegger** - *die Entschlossenheit zum Geheimnis ist unterwegs in die Irre*, ou ayant renoncé aux objets : *ce mysticisme sans objet, qui est en moi* - **Valéry** - il voulait dire est le moi.

Valéry part d'un concept improvisé, effleurant à peine les choses, pour aboutir à un mot poétique. **Heidegger** part d'un mot improvisé, ignorant les choses, pour aboutir à un concept prosaïque. Privez le langage de suffixes, vous coupez toute source d'inspiration de **Heidegger**. Oubliez toute la culture, la cible de **Valéry** garde toute son excitabilité.

Mes ruines des mots sont un compromis entre deux regards diamétralement opposés sur la langue : celui de **Heidegger**, qui y voit une maison hantée par le mystère de l'être, et celui de **Valéry**, qui en fait un fantôme fugitif, disparaissant dans le devenir du sens. Évidemment, **Valéry** est plus intelligent et pertinent, mais il n'avait aucun soi à loger, le souci, que je partage avec **Heidegger**.

Le sens n'est jamais dans la chose ni dans le mot ; il naît d'une confrontation triadique entre l'auteur d'une question, son interprète et un maître du réel. Tout dialogue est l'attribution de sens, et sans dialogue point de sens, même dans des choses, qui prétendent en avoir. L'erreur est de donner un sens préalable aux choses (la liberté d'une donation de sens, au lieu du libre arbitre d'une conception) ou aux mots : *Les philosophes cherchent aux mots un sens et supposent au langage une sorte de substance «existentielle»* - **Valéry**. À preuve, voyez, par exemple, la croisade de **Heidegger**, pour déconstruire la métaphysique et faire ressusciter une authentique ontologie, et qui se réduit, en tant que justification et contenu, à la morne grammaire du verbe indo-européen *être*.

Que les substances soient minéralogiques, métaphysiques ou sociales, leur modélisation fera appel aux mêmes concepts et s'appuiera sur la même logique ; la cognitique, plus que la mathématique, assure les mêmes mécanismes ontologiques. **Descartes** le comprenait mieux qu'**Aristote**.

Un test infaillible (le *shit-detector* de Hemingway), pour constater qu'on est en face d'une logorrhée aigüe : passer à la négation, syntaxique ou sémantique, des sentences - si le degré de crédibilité de la négation est le même que celui de l'affirmation, la peste est certaine. Appliqué, avec succès, à beaucoup d'écrits de phénoménologues ou d'autres écolâtres ; un résultat résolument négatif avec **Heidegger** ou **Valéry**.

De toutes les audaces, celle qui, surtout, exprime l'Ouvert est l'audace prise de vertige dans sa nature même, et qui fait que tu ne tends que vers ce qui ne peut t'appartenir - Heidegger - Von allem Gewagten kann am ehesten dasjenige dem Offenen gehören, was seinem eigenen Wesen nach benommen ist, so dass es, in solcher Benommenheit, nie etwas anstrebt, was ihm entgegenstehen könnte. **Tu** eus une illumination à la **Valéry**, en voyant dans l'Ouvert - synonyme de l'Être : les représentations ne font que tendre vers les frontières de l'Être, sans pouvoir les atteindre ; toute représentation est une clôture, qu'on n'ouvre que par le sens - une autre fonction de l'Être. L'ouverture crée l'extase : être un Fermé, c'est connaître, toucher et posséder les limites de ses meilleurs désirs, qui restent finis, c'est à dire sans vertiges.

Le lieu des plus belles pensées n'est pas dans l'*universel* (Alain), mais bien dans l'*inexistantiel*. Qui constate l'*existence*, dans l'histoire, d'un Dieu *universel* en donne une bien vilaine image ; mais comment ne pas justifier l'intérêt pour un **Heidegger**, puisqu'il est tout flamme pour un être inexistant, ce qui nous conduit vers l'*universel*.

Le sage se voue aux mystères, qui animent son existence ; il enterre les solutions, prend de haut les problèmes, éloigne les choses. **Cioran** va dans une mauvaise direction : *Les penseurs de première main méditent sur des choses ; les autres, sur des problèmes.* À moins que, à juste titre, il lise mystère dans la chose même (envisagée en tant qu'un être heideggérien).

On reconnaît la présence d'une pensée par son mouvement vers des commencements (*das Hindenken zum Anfang* - **Heidegger**) ; son contraire s'appelle inertie - partir des commencements. L'élan auroral, le poids vespéral. La philosophie est l'art de garder l'élan, une fois un commencement touché, elle serait même *la discipline des commencements* - Husserl - *die Disziplin des Anfanges*.

Rien d'étonnant dans la vision de la poésie comme d'une charrue (O.Mandelstam) : la *poiésis* voulant dire labour, labourage de sillons (*versus* - vers). La vie étant la terre (le premier *humus*) retournée par l'homme (le *humus* second). On retrouve de beaux parallèles avec l'être et la pensée : *La pensée trace des sillons dans le champ de l'être* - **Heidegger** - *Das Denken zieht Furchen in den Acker des Seins*. Toutefois, l'être et la pensée ne sont que déchéances de la vie et de la poésie.

Être enraciné dans l'absence de lieu - S.Weil – ce qui va de soi pour un déraciné de la présence de temps. À l'opposé, on sait où mène la présence du sol, la *Bodenständigkeit*, ce misérable dépositaire de l'insaisissable être (*die Beschränkung des Seins auf Anwesenheit* – **Heidegger**).

La fonction principale du langage dans la philosophie n'est ni l'herméneutique (**Heidegger**) ni l'analytique (**Wittgenstein**), mais la poétique - la qualité du chemin mental, qui mène de la référence à l'objet, de l'étiquette à la structure, de l'immédiat à la métaphore, de l'intemporel au mouvement, du factuel à l'émotionnel, du neutre à l'intense.

De l'orthographe : le savoir approfondi s'honore d'un point final ; la connaissance rehaussée prend un point d'exclamation ; *l'élargissement du savoir débouche sur un point d'interrogation* - H.Hesse - *die Vermehrung des Wissens endet mit Fragezeichen*. On sait ce qui plie ce point d'interrogation, plutôt plat, en point d'exclamation, plutôt élané : *C'est en hauteur que le savoir doit déployer son défi, auquel se dévoile toute la*

puissance de l'être-caché de l'étant - Heidegger - Das Wissen muß seinen höchsten Trotz entfalten, für den erst die ganze Macht der Verborgenheit des Seienden aufsteht.

Choisir soi-même ses pierres d'achoppement, c'est l'art de ne pas faire un dernier pas, l'art de s'arrêter sur le plus beau des avant-derniers et laisser le point d'orgue à l'interprète divin. On ne finit pas ce qui est beau, on l'abandonne. Tout *devenir* réussi rejoindra immanquablement l'être, mais le poète ne s'y attardera pas. *En poésie on n'habite que le lieu qu'on quitte* - R.Char. Le poète vibre du chercher, mais l'exhibe par le trouver : *La poésie est la trouvaille verbale de l'être - Heidegger - Das Dichten ist ein sagendes Finden des Seins.*

Je ne prête l'oreille aux *sermons* ou *dissertations* que si je sens, à leur origine, un *désert* et non pas des bibliothèques ou cimetières. On peuple de silence le désert du soi, désert d'initiés. Ce bon silence (*das rechte Schweigen* de **Heidegger**, si proche de celui de [Wittgenstein](#)), que seul un maître sait traduire en mots : *La philosophie est la reconversion du silence et de la parole l'un dans l'autre* - Merleau-Ponty. Une autre tâche de la philosophie devrait consister à écouter le bruit profond et tragique de la vie, pour le traduire en musique, haute, héroïque et consolante. Et peu importe, si cette musique était reconvertie en bruit difforme, par les oreilles modernes robotiques.

Le sophiste, doté d'un talent poétique, a de bonnes chances de devenir philosophe ; sans ce talent, tout raisonneur dégringole dans le sophisme. **Heidegger** ou [Sartre](#).

L'homme acquiert, par le monde, un regard primordial, qui ne perçoit pas par lui-même, mais sert de prototype pour tout étant - Heidegger - Das Dasein gibt sich, mit der Welt, einen ursprünglichen Anblick, der nicht eigens erfaßt und als Vor-bild für alles Seiende fungiert. Le vrai choix

philosophique, ici, est entre *par le monde* et *par ta divine essence* (la confusion entre les deux donnerait le *soi*). J'ai peur que le monde ne réduise le regard à la doxa ; le regard est la liberté face au monde ; la perception étant affaire des sens et de la raison serviles. Le contraire du regard s'appelle néant, ce séjour des esclaves, dans lequel ce lourd sophiste de [Sartre](#) voit un enfant de la liberté !

C'est en fuyant la sensation d'assiégé - *environné de néant* ([Sartre](#)) ou *cerné par l'être* - **Heidegger** - *besessen vom Sein* - que je me trouve au milieu de mes ruines, obsidionales de l'intérieur.

Heidegger est le plus grand mystificateur du XX-ème siècle ; c'est en philologue qu'il s'amuse avec ses jeux étymologiques, morphologiques ou phonétiques, que ses admirateurs ou adversaires prennent au sérieux, pour échafauder des vocabulaires absurdes et creux. Par exemple, *dévoilement* ou *oubli*, provenant de *aléthéia* grec, où la vérité serait une sortie de l'oubli, ou *Gegend*, *Gegenüber*, *Gegenstand* - *contrée*, *vis-à-vis*, *objet*, sur lesquels discutaillent tant de scrutateurs français. C'est à profusion qu'il sema ses charades et boutades ; à comparer avec les tirades anti-philologiques de [Sartre](#).

En philosophie, toute solidarité entre le vrai et le libre débouche sur un ennui ou sur une platitude ; ce qui me fait soupçonner, que leur fichu *être*, proclamé vrai par **Heidegger** et libre par [Sartre](#), soit une Arlésienne sans le moindre appât crédible. Dans le profond, et encore davantage dans le haut, comptent la contrainte (une non-liberté assumée) et la création (un mensonge dans l'ancien et une vérité dans le nouveau langage).

Les premiers soucis d'un homme évolué furent autrefois : une planche de salut (la philosophie) et une bouteille de détresse (la poésie). Mais depuis que l'esquif social devint insubmersible, le dernier homme ne s'intéresse

qu'aux tarifs et au confort des cabines-cellules. L'auto-pilote éteignit l'étoile. La chaudière rendit caduc le souffle.

La chose et le mot (avec le concept, qui se glisse entre les deux) sont deux facettes de l'étant ; et l'oubli de l'être (celui qui est source de tout), dont s'indigne **Heidegger** (ou, avant lui, M.Bakhtine : *La philosophie première, celle qui porte non pas sur les phénomènes de culture, mais sur l'être, tomba dans l'oubli - Первая философия - учение не о культурном творчестве, но о бытии - забыта*), cet oubli consiste à n'être respectivement que pragmatique ou poète, être obsédé par le poids des choses ou par la musique des mots, être guidé par l'intérêt ou par le vertige.

Le sacré rôde autour de notre âme, la soulève en hauteur et la fait chuter en la chargeant de noms et de dates. Pourtant, *le penseur dit l'être ; le poète nomme le sacré - Heidegger - der Denker sagt das Sein ; der Dichter nennt das Heilige* - puisque le nommage poétique passe par la métaphore et non pas par le nom. La poésie (re)nomme, la philosophie (dé)sacralise n'importe quel nom. La philosophie éloigne, la poésie rapproche : *la vérité de la poésie réside en maintien de la proximité - H.G.Gadamer - die Wahrheit der Dichtung bringt solches Halten der Nähe zustande.*

Une seule de ces sentences est pondue par un **écolâtre** de philosophie : *la logique est le monde de l'être-là, l'être-là est la logique du monde, le monde est l'être-là de la logique* - si tu arrives à défendre toutes les trois, comme l'**auteur**, ou, comme moi, - à t'en moquer, tu te débarrasses de toute timidité, face à la terreur des logorrhéiques. Si tu trouves cet exercice amusant, voici, en prime, un autre : *L'essence de l'être-là se loge dans l'existence - Das Wesen des Daseins liegt in seiner Existenz*, en y substituant, de plus, à *se loge* : *se tient debout, à quatre pattes ou assis*

(en catégorie supérieure d'ahuris, on substituera, ensuite, l'être à l'existence, pour continuer à s'ek-stasier).

Dans aucun autre domaine la justesse du *traduttore traditore* ne se manifeste aussi dramatiquement qu'en philosophie. N'importe quel gamin allemand comprendrait le terme **heideggérien** *Unselbstständigkeit* – *non-autonomie, besoin d'appui* ; l'un des pires bavards français, **Sartre**, le traduit par *non-substantialité originelle dans les trois dimensions de la temporalité*. Remarquons, en passant, que le pauvre axe temporel (unidimensionnel !) y reçoit deux dimensions supplémentaires imméritées.

En ma seule compagnie

La maxime est faite pour bercer le rythme de mes rêves et non pas pour tracer l'algorithme de mes actes. Personne n'est ni poète ni philosophe - par ses actes ; on ne l'est que par son chant.

Le *souci heideggérien* semble être un bon compromis entre l'action et le rêve - l'intensité d'une corde tendue, face aux cibles de l'action et aux flèches du rêve, l'être se résumant mieux dans la puissance que dans le sens ou dans les sens.

Ne s'intéresser qu'aux *vecteurs*, orientés par la *noblesse*, et aux *valeurs*, réductibles à la *dignité*, un point de vue de la verticalité, la hauteur, l'axiologie réconciliée avec l'ontologie.

Je remarque assez tôt, que la noblesse de mon regard me visite presque automatiquement, dès que j'exclus du cercle des choses capitales - l'action et le succès. Mais je finirai par comprendre, que c'est aussi la prémisse obligatoire de la pensée tout court, de la pensée nécessairement noble : *L'effort poético-spirituel, pour la maîtrise du verbe de l'être, se déroule au-delà de combats et d'armistices, hors toute réussite ou déroute, sans prêter attention à la gloire ou au bruit - Heidegger - Der dichterisch-denkerische Kampf um das Wort des Seins spielt jenseits von Krieg und Frieden, außerhalb von Erfolg und Niederlage, nie berührt von Ruhm und Lärm.*

Tout philosophe devrait s'interdire l'usage *ontologique* du verbe *être* (que le *Stagirite* ne daigna même pas mettre à côté des trois monstres : *avoir*,

agir, pâtir, et que R.Lulle négligea dans ses neuvaines ; l'ontologie occidentale existe *à cause de la forme du langage indo-européen - Valéry*). Inexistant en chinois et en japonais, fantomatique en russe, amputé de sa fonction copulative en arabe (*wjd*), ambivalent en espagnol et italien (l'essentiel *ser-essere* et l'accidentel *estar-stare*), envahissant en grec et allemand, il est un moyen immédiat de dépistage de la logorrhée.

Quand je vois l'homme d'action, l'homme de compétence ou l'homme de performance (fabrication, représentation, interprétation) - patauger, impuissant, en compagnie du mot, je suis presque prêt à acquiescer à l'exagération de **Heidegger** : *Seul l'être en puissance du mot confère l'être aux choses - Das verfügbare Wort erst verleiht dem Ding das Sein.*

La dernière étape du raffinement conceptuel d'une représentation, pour la rapprocher au plus près de la réalité, s'appelle objet ou relation mathématiques. Et puisque la philosophie est une projection de nos réflexions sur la réalité, son ontologie doit se réduire à la mathématique. *La mathématique est pour la philosophie est ce que la musique est pour la poésie - F.Schlegel - Die Mathematik verhält sich zur Philosophie, wie die Musik zur Poesie.*

La mathématique part d'un but, dont la solution découle de l'harmonie et de l'élégance des définitions nouvelles, de ces contraintes initiatiques ; le commencement de la poésie et de la philosophie se trouve dans des contraintes, c'est à dire dans un sentiment ou dans un goût, pour lesquels un bon regard trouvera toujours des buts harmonieux et élégants. La maxime est un genre, qui cherche un compromis : elle n'est que définitions, mais ne véhicule que le sentiment et le goût.

Tant de niaiseries autour de la métaphore de *chemin*, préexistant ou construit en marchant, tandis que ce qui compte, c'est si ton étoile l'illumine et si tes pas forment une danse personnelle ou s'inscrivent dans une marche collective. Les plus lucides des partisans des chemins de

l'être, de la vérité, de la connaissance finissent par reconnaître, qu'au pays de la poésie, ces chemins ne mènent nulle part (**Heidegger**).

Le verbe *être* dans l'intelligence artificielle (ou épistémologie appliquée). Il peut être syntaxique - par dérivation ou instanciation, sémantique - par attribution ou liaison, pragmatique - par réaction verbale associée aux liens. L'être ontologique s'ensuit d'un *attachement* syntaxique réussi. Tout cela est parfaitement opératoire, à comparer avec le délire verbal sur ce sujet chez les *penseurs*, qui en torturent les modes, temps et aspects.

Le nihilisme est le non par l'action - Heidegger - Der Nihilismus ist das Nein der Tat. Qui s'accommode avec le oui par le sentiment et par le verbe. Et l'action réévaluative la plus performante est du genre des contraintes, aboutissant à l'immobilité sélective, face à ce qui n'admet pas de belles substitutions ou métaphores. Le nihilisme est dans le culte du premier pas, dans l'acte de fécondation personnelle des grands non et oui. Son contraire est le conformisme des buts et des parcours.

Trois niveaux de nihilisme : l'ontologique - nier l'être des choses réelles, croire, que tout créateur doit partir de ses propres modèles de la réalité, exclure tout lien entre le réel et le représenté ; **Nietzsche** condamne le premier et le troisième, mais il est, lui-même, nihiliste, dans le deuxième sens.

Tout but de combat n'est jamais qu'un moyen ; l'intensité se passe de buts - Heidegger - Alle Kampfziele sind immer nur Kampfmittel ; die Macht bedarf keiner Ziele - car l'intensité s'entretient grâce à la hauteur de la barre que fixent mes contraintes. Me détacher des buts, polir les moyens, égaliser les chemins, relever les contraintes - c'est ainsi que j'aboutis au culte des commencements.

Valéry se moque de la non-définition des abstractions initiales chez les philosophes, qui pratiquent *l'art d'arranger les mots indéfinissables en combinaisons agréables*. Pourtant, la philosophie est de la poésie, où une grande part du charme réside justement dans le vague des premiers et derniers pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les «définitions» des plus acharnés adeptes de la rigueur - Spinoza, Hegel, Wittgenstein - pour s'assurer, qu'ils ne quittent jamais la région réservée aux élucubrations poétiques (rien d'étonnant qu'ils s'interrogent en professeurs marmoréens et répondent en poètes balbutiants). Pour discourir en paix, ils ne s'aventurent guère avec les définitions. La philosophie de la rigueur existe bien, mais elle fut exhaustivement épuisée par Aristote et Kant.

L'évolution de l'image de la philosophie : une bergère insouciant se transformant subrepticement en *berger* rongé par le *souci* (Heidegger). La volupté cédant à la volonté, le soupir - au devenir, le naître - à l'être, la caresse - à la bassesse.

Le fondement d'un nouveau regard philosophique ne peut être ni logique (Spinoza et sa *mathématique*), ni dialectique (Hegel et sa *synthèse*), ni métrique (Nietzsche et sa *transvaluation*), ni psychanalytique (S.Freud et sa *perversion*), mais presque exclusivement métaphorique (J.Derrida voit en philosophie *une théorie de la métaphore* !). C'est pourquoi toute *création*, en philosophie, n'est que d'ordre poétique. Et le sujet en relève au même degré que l'objet : *L'homme est une métaphore de lui-même* - O.Paz - *El hombre es una metáfora de sí mismo*.

Heidegger, qui voit en poésie *un éveil du regard le plus vaste* - *ein Erwachen des weitesten Blickes*, inverse les rôles et se trompe de dimension : c'est un haut regard qui éveille notre fibre poétique ; tout ce qui n'est que vaste prend fin dans la platitude.

Ce n'est pas un hasard que les premiers arts furent la poésie et le théâtre : la poésie satisfait le premier besoin de l'âme – la musique dans le regard, dans le mot, dans le geste ; et le théâtre satisfait le premier besoin de l'esprit – créer des scènes abstraites, sur lesquelles se dérouleraient des tragédies ou des comédies, traduisant le dessein du Dramaturge, mettant en jeu le talent des acteurs, l'exubérance du décor, les contraintes spatiales, les ressources verbales et les dénouements finals. Et l'intelligence philosophique débuta par le genre le plus poétique – par l'aphorisme.

Les métaphores primordiales, serrées jusqu'à devenir maximales, doivent former une constellation, que j'appellerai mon étoile. *Penser, c'est être sous la contrainte d'une idée unique, qui, telle une étoile, reste immobile - Heidegger - Denken ist die Einschränkung auf einen Gedanken, der wie ein Stern stehen bleibt.* De sa froide lumière je dois jeter sur la vie - mes ombres chaudes.

Ce qui est le meilleur n'a pas besoin d'action, étant à soi-même sa propre fin – [Aristote](#). C'est la définition même de la maxime : être là non pas pour être mesuré, mais servant d'unité de mesure. Le meilleur échappe aux définitions, ces véritables actions de l'esprit, et [Kant](#) vouait la haute philosophie *ad melius esse* et non pas *ad esse*, comme la mathématique, cette profonde ontologie du monde. L'élégance d'une monstration aphoristique ou d'une démonstration mathématique rendent le mesurage superflu ou bien pâle.

Demeurer-dans-le-monde (**Heidegger** - *in-der-Welt-Sein*) est l'attitude la plus anti-vitale ; rien n'éloigne du monde comme l'art ; rien ne nous y ramène plus sûrement qu'une œuvre d'art (Goethe). Mais la *poiésis*, réduite au *travail* sans inspiration, fait qu'on ne prône, aujourd'hui, que l'être-à-l'œuvre (*am-Werk-Sein*).

La pensée attend de la philosophie – de la musique mystique et non pas la clarté logique. Toute cla-r(-ss-)ification inaugurale est dans un mouvement de *rupture*, tandis que toute bonne logique ne s'applique qu'au monde *monotone*. Ce n'est pas le *but* de la philosophie, mais le *contenu* de la connaissance qu'on tente de définir ici. La logique a, dans la philosophie, la même place de domestique que la grammaire dans la poésie. Pourtant, cette misérable *clarification logique* devint le seul objet de la philosophie analytique, qui n'est pas plus passionnante que la comptabilité analytique.

La musique est le plus noble des arts, puisqu'elle déchaîne l'émotion la plus irrésistible non pas dans la sensation de proximité, de familiarité ou de connivence, mais dans celle d'étrangeté, d'éloignement et d'incompréhension. *Se vouer au lointain par la proximité* - **Heidegger** - *In-die-Nähe-kommen zum Fernen* - est noble, mais utopique. Et ce n'est qu'au-dessus de l'art, dans l'amour peut-être, qu'on rêve de vivre *ce néant délicieux : la proximité du lointain et le lointain de la proximité* - Goethe - *ein reizendes Nichts : die Nähe der Ferne und die Ferne der Nähe*.

L'amour et l'intelligence, deux scintillements intérieurs indicibles, et il y a un net parallélisme entre les tentatives de les dire à autrui : la foi et le poème - pour l'amour, et pour l'intelligence - la philosophie et l'intelligence artificielle.

Il faut reconnaître que l'artiste est aussi pitoyable dans ses tentatives de définir ce qu'est l'art, que le logicien - ce qu'est l'idée. Les philosophes sont légèrement plus pénétrants, quoique dans une mauvaise direction ; ils croient que l'esthétique apporte à l'œuvre d'art autant de lumière, que la logique - à la pensée (**Heidegger**) ; ils s'imaginent que cet apport est décisif, tandis qu'il est moins que furtif.

Aucune passerelle rationnelle en vue entre la vérité formelle (la logique), la vérité expérimentale (les sens) et la vérité ontologique (le sens) ; mais les bavards continuent leurs mornes solennités sur l'unité du vrai.

L'œuvre d'art suscite le bienheureux frisson de l'évanescence voluptueuse
- **Heidegger** - *Das Kunstwerk ruft das selige Grauen des Hinschmelzens im Genuß hervor* - quand elle se concentre auprès de ses commencements et prend soin de son sépulcre. Mais c'est le parcours ou le bilan d'une vie - *curriculum vitae* ou comptes rendus - que nous exhibent les artisans de la platitude, que devinrent les héritiers des artistes.

Je ne connais pas un seul mathème, qui aurait été compris par un philosophe ; pourtant ils sont nombreux à le revendiquer ; en revanche, tous les schèmes philosophiques valables se réduisent aux poèmes. Le nombre, l'infini, la continuité, l'élément neutre ou nul, l'ouvert, l'équivalence, la mesure – aucun philosophe ne comprit jamais le sens de ces mathèmes.

Ils sont tellement habitués à voir dans un discours soit une démonstration soit une invitation à agir, qu'ils l'opposent au silence, qui serait le seul support du Bien : *La conscience parle sur le mode angoissant du silence* - **Heidegger** - *Das Gewissen spricht im unheimlichen Modus des Schweigens* - à moins qu'on y vise la honte ou la pitié, qui sont parmi nos sentiments les plus irrésistibles et silencieux.

Le poète, qui est chantre du déracinement, part d'un sentiment profond, pour en ériger l'image en hauteur ; le philosophe, qui doit être poète de l'enracinement, fait deux pas, en sens inverse, mais complémentaires : de l'image au concept, et du concept à la réalité. Ce parcours est à l'opposé des scientifiques ou des techniciens.

Le berceau de l'éthique, c'est à dire de la honte, ainsi que le bureau d'une plume, sachant rougeoier, ou le lit de mes conceptions ou de mes agonies, c'est le banc des accusés, que je suis le seul à ériger et à voir. Absent au lieu de mes crimes, je fus condamné par contumace. *Le sentiment de culpabilité se doit au sentiment inné d'être déjà coupable - Heidegger - Eine Verschuldung wird erst möglich 'auf Grund' eines ursprünglichen Schuldigseins.*

Cloué au banc des accusés, je ne perçois pourtant aucun juge ; ni le réquisitoire de Dostoïevsky ni la plaidoirie de Nietzsche - *qui a le droit de juger ?* - ne me concernent ni ne m'intéressent. L'éthique se ressent, et l'ontologie se réfléchit ; le coupable en moi a la primauté sur le capable.

Les affects et les affaires : contrairement aux premiers, on ne règle pas ces dernières en chantant ou en dansant, mais en parlant et en marchant. Et quand on nous invite : *laissez parler votre cœur ou danser votre âme*, on peut être certain, que la voix sous-jacente est totalitaire. Ou chrétienne : *Au fond, le christianisme est bolchevisme - Heidegger - Das Christentum ist in der Tat bolschewistisch.*

Toute partie du réel peut être confiée soit à nos yeux soit à notre regard, soit à un examen rationnel soit à une (re)création artificielle. Dans le premier cas, les mots et/ou les concepts développent suffisamment les choses dociles, c'est le cas de la science et de la vie au quotidien. Dans le second cas, les mots et/ou les concepts ne font qu'envelopper les choses insaisissables en s'en émancipant (*émancipation* aurait dû signifier – renoncer à la mainmise sur les choses ou les actes par les *maines*, au profit de la tête), c'est le cas de la philosophie et de la poésie.

Le nihilisme est un phénomène d'effacement du poids de toutes les choses - Heidegger - Der Nihilismus ist das Ereignis des Schwindens aller Gewichte aus allen Dingen. Les autres sont tellement habitués à utiliser

toujours la même balance et, surtout, la même unité de mesure, que l'appel nihiliste d'inventer nos propres outils de mesurage, en partant de l'impondérable des points zéro, les effarouche. Ce n'est pas à la réévaluation de toutes les valeurs des autres que je dois appeler, mais à la bonne orientation de mes propres vecteurs, c'est à dire de mon regard.

Dès qu'on prend pour *pensées* l'idée [platonicienne](#), le cogito [cartésien](#), le conatus [spinoziste](#), l'éternel retour [nietzschéen](#), on est charlatan. En reconnaissant leur vrai statut, celui des métaphores, nous devenons libres à les interpréter comme bon nous semble. Les pensées, c'est chez les poètes qu'il faut les chercher – [Rilke](#), [Valéry](#), B.Pasternak, R.Char.

Un homme me devient intéressant, quand je n'ai pas besoin de chercher la lumière, dont il est l'ombre. La primauté de l'ombre ; l'absence de lumière criarde. *La lumière publique obscurcit tout* - **Heidegger** - *Das Licht der Öffentlichkeit verdunkelt alles.*

L'élégance est omniprésente en mathématique ; la mathématique est, en tout point, un reflet de la Création ; donc, la réalité, partout, peut être rendue admirable, il suffit d'inventer de bonnes représentations, de bons axiomes, de bons interprètes. L'harmonie entre un contenu profond et une forme haute est le signe commun de la mathématique et de la poésie (y compris de la bonne philosophie).

Il y a, chez l'homme, un désir naturel - repousser ou mieux dessiner les frontières de ce qu'il peut savoir, et un désir artificiel - survoler ou vénérer ce qu'il ne peut pas savoir ; lorsque les deux cohabitent, on est face à un philosophe : *Dans quelle mesure l'essentiel reste inconnaissable, le penseur ne le sait que grâce à son savoir* - **Heidegger** - *Kraft seines Wissens erst weiß der Denker, inwiefern er Wesentliches nicht wissen kann.*

Les ambitions intenable, qui expliquent l'éclipse prochaine programmée de la philosophie académique : être une science, explorer la vérité, élaborer les concepts fondamentaux de la vie, développer les pensées fondatrices en vastes systèmes cohérents. Le scientifique en rira, et le poète n'en gardera que les noms d'[Héraclite](#) et de [Nietzsche](#). Toute philosophie, sortant du cadre poétique, est nulle.

Être un Ouvert, c'est savoir qu'on ne sait pas ce qu'on veut le plus ; l'identité du vouloir et du savoir abstraits, dans l'Ouvert de l'Être, proclamée par **Heidegger**, nous rend Fermés dans l'Étant.

Le poète se penche sur l'intelligible, pour en *créer* du sensible ; le philosophe aurait dû s'occuper du sensible, pour *produire* de l'intelligible. Mais le philosophe académique se complaît dans l'insensible, pour en *fabriquer* de l'illisible.

À **Heidegger**, pour savoir ce qu'est l'être, il faut savoir ce que le soi inconnu est (*nur wenn ich weiß, wer ich bin, kann ich wissen, was sein heißt*) ; la résignation à l'ignorance de soi sacralise nos désirs, la seconde ignorance sacralise doublement notre intelligence.

Il y a deux sujets en moi : le soi inconnu - le spontané, l'esclave de l'interprétation inconsciente, et le soi connu - le réfléchi, le maître de la représentation. L'herméneute constant, proche de l'être, et l'ontologue évolutif et variable, se fixant dans l'étant.

Une reconstruction d'un vide (la déconstruction d'une plénitude ?) semble être un préalable de toute création : l'implicité des buts, la non-exhibition des moyens, le secret des contraintes, la non-inertie des mouvements, l'absence des routes. *Le but ne doit être proclamé que là, où se pratique une évidente imitation - Heidegger - Wo der bloße Betrieb des Nachahmens sich vordrängt, dort muß ein Zweck verkündet werden.*

L'inextricable confusion des acceptions du mot *vide* : le vide physique des Chinois (ne pas s'encombrer), le vide psychique des bouddhistes (ne pas s'attacher), le vide (pseudo-)mathématique des *ontologues* (la passerelle entre l'être et l'étant). Toutes ces mesquineries ne valent rien à côté d'un vide sacré, censé ne recevoir qu'une voix divine (la musique, au-dessus du Verbe et de la Relation). C'est dans le vide que se croisent trois voies mystiques de Plotin – la purgative, l'illuminative, l'unitive.

L'étonnement, c'est un vide sacré et impénétrable, précédant tout grand commencement. Entre les pas intermédiaires s'insinuent la règle ou la routine, continues, maîtrisées et transparentes. Et **Heidegger** : *L'étonnement s'empare, d'un bout à l'autre, de chaque pas de la philosophie - Das Erstaunen durchherrscht jeden Schritt der Philosophie -* n'arrive pas à justifier cette discontinuité introuvable.

L'intelligence analytique d'unification se complète par l'intelligence synthétique d'imagination : se trouver avec des choses, des idées ou des états d'âme, qui ne s'étaient encore jamais croisés, et créer un arbre, dont ils seraient des branches : *Dans la poésie philosophique, le savoir scientifique et le savoir artistique deviennent ramages d'un même arbre -* H.Broch - *In philosophischer Dichtung werden wissenschaftliche und künstlerische Erkenntnisse zu Zweigen eines einzigen Stammes.*

Vivre, s'insinuer *dans* le monde, être regard ; ou vivre, se laisser remplir *par* le monde, être arbre ; on en trouve l'équilibre dans un regard à hauteur d'arbre. *L'homme se présente face à l'arbre, et l'arbre se le représente - Heidegger - Wir stellen uns einem Baum gegenüber, und der Baum stellt sich uns vor.* Pour penser la pensée ou représenter la représentation, l'arbre est incontournable.

L'aristocratie consiste à trouver de l'égalité noblesse à tous les attributs de l'arbre. Le déséquilibre le ruine. Par exemple : *La noblesse aurait subsisté si elle s'était plus occupée des branches que des racines* - Napoléon. Il ne faudrait tout de même pas qu'elle glisse vers le labourage et néglige l'élagage. Nous sommes tous des arbres, et l'arbre aristocratique se distingue des autres non pas à cause d'une généalogie fixe (des thèmes), mais d'une ontologie variable : elle sait introduire des inconnues (des rhèmes) partout - de la profondeur des racines à la hauteur des cimes, de l'ampleur des branches à la densité des ombres. L'aristocratie : la vénération et la fierté du soi inconnu, source de tout enthousiasme comme de tout désespoir.

Il est normal, qu'en ne scrutant que l'étendue de l'horizon, je me sente nain et que j'aie besoin des épaules de géants ; il faut être ange, pour viser la hauteur des firmaments solitaires. C'est à dire, il faut être poète, que **Heidegger** veut réduire à l'étendue : *La poésie est une unité de mesure, qui seul donne à l'homme la mesure de l'étendue de son être* - *Das Dichten ist Maß-Nahme durch die der Mensch erst das Maß für die Weite seines Wesens empfängt* - la poésie est l'invention d'unités de verticalité et non pas de platitude.

La seule philosophie qui me charme est la philosophie de la nuit ; la clarté du langage ou de l'espérance, même une clarté pure et profonde, s'évapore vite, sous le feu des questions, et je veux un milieu, résistant même aux mystères silencieux. Le langage ou l'espérance obscurs s'appellent poésie et consolation. *Dois-tu chercher ton guide et ton consolateur parmi les ombres de la nuit ?* - G.Bachelard.

L'homme n'est pas encore robot : son optique s'appuie sur son regard plus que sur ses cristallins et pupilles ; et alors, si l'étant relève de notre optique (**Heidegger** - *das Seiende gehört zu unserer Optik*), c'est qu'il n'est pas très différent de l'être, qui ne se donne qu'au regard.

En musique, en peinture, en poésie, en philosophie règne, aujourd'hui, une conjuration de jargonateurs professionnels, en fonction des goûts des directeurs, des lignes budgétaires, des héritages de vocabulaires. Un charlatanisme du fini, aux assises en béton, - vendre, signer, prouver - intelligent et mort ! Que le charlatanisme antique de l'infini, enfantin, naïf et fragile, fut plus humain ! - éclairer les hommes, les purifier de vices, les délivrer d'erreurs, les ramener à la vertu - bête et vivant ! *C'était du charlatanisme, mais du plus haut* - Napoléon.

Jadis, le type de pathos de chaque époque pouvait être défini en fonction de sa tâche privilégiée : chercher une idole, ériger des temples à l'idole sacrée, abattre les idoles. Le premier créait, le deuxième priait, le troisième ricanait. J'ai peur, que ce cycle, aujourd'hui, soit brisé et sonne ainsi la fin de l'Histoire. Et l'artiste, dont le métier fut fabrication d'idoles, n'a plus d'emploi justifié, il produit des idoles et non pas des idées (*eidolon* et non pas *eidos*, *idée* - **Heidegger**).

L'intellectuel doit réunir un goût d'esthète, une conscience de moraliste, une rigueur de scientifique. Il est philosophe, s'il met le Bien au-dessus du beau et du vrai. Il est poète, s'il peut tout sacrifier au beau. Il est rat de bibliothèques, si son vrai s'érige en juge unique du bon et du beau. Il est bête, si, dans un discours concret, il n'établit pas la hiérarchie applicable de ses trois hypostases.

Il faut porter en soi une puissance des commencements, dans le regard et dans les valeurs ; ni la révolte ni la négation n'y jouent un rôle important ; un acquiescement nihiliste y est un bon vecteur : *Le fond du nihilisme se trouve dans la nature affirmative d'une libération* - **Heidegger** - *Das eigentliche Wesen des Nihilismus liegt in der bejahenden Art einer Befreiung.*

La philosophie la plus noble n'est ni métaphysique, ni transcendantale, ni ontologique, ni phénoménologique, mais - axiologique. Le seul à l'avoir mis en pratique (sans jamais l'avoir bien formulé) fut **Nietzsche** : sa *réévaluation de toutes les valeurs* signifie, en *pratique*, que, pour un axe donné (sélectionné par notre goût de noblesse), ce ne sont pas nos valeurs privilégiées qui comptent, mais l'intensité *égale* (éternel retour du *même*), dont notre talent et notre intelligence sont capables de munir les deux extrémités de cet axe. Le nihilisme, le Bien et le mal, la volonté de puissance fournissent les exemples les plus frappants de cette noblesse insurpassable.

Le monde perd l'obscurité bouleversante, que créaient Dieu, la solitude, la servitude ; les hommes baignent dans la liberté et la créativité robotiques ; le monde d'aujourd'hui est trop transparent, il est livré à une plate lumière, que **Heidegger**, curieusement, traite de *obscureissement du monde : la fuite des dieux, la grégarisation de l'homme, la suspicion haineuse envers tout ce qui est créateur et libre - die Verdüsterung der Welt : die Flucht der Götter, die Vermassung des Menschen, der hassende Verdacht gegen alles Schöpferische und Freie* - tandis que la suspicion se transforma, depuis longtemps, en confiance, dictée par le marché, en tout ce qui est créateur et libre.

La pensée ajoute de l'inconnu à une représentation ; la poésie découvre de l'inattendu à une interprétation. Et la philosophie, qui est leur fusion, devrait en faire un système, qu'un informaticien austère appellerait système de gestion de bases de connaissances ; la pensée y pencherait sur la consolation, et la poésie s'y affirmerait en tant que triomphe du langage libre.

Les choses qui comptent dans ma vie se répartissent dans trois domaines : les solutions, les problèmes, les mystères. Le choix de ma demeure principale me classe : je serai, respectivement, mouton, robot

ou nihiliste. Et **Heidegger** : *Le nihilisme : tenir pour rien tous les étants - Der Nihilismus : das Seiende im Ganzen ist nichts* - n'a raison qu'à un tiers : dans les solutions et problèmes, le nihiliste est aussi conformiste que les autres, mais dans les mystères, il refuse toute autorité.

Sophistes, cyniques et sceptiques sont de mauvais nihilistes : indifférents, calculateurs ou apophasiques, là où le nihiliste est enthousiaste, créatif et confiant, - dans la fabrication libre de ses propres points d'attache ontologiques. Mais les pires des profanateurs du nihilisme sont ceux qui couvrent de ce beau nom une égalisation loufoque entre l'être et le néant.

Dans l'impérialisme planétaire de l'homme organisé par la machine, le subjectivisme atteint sa hauteur sublime, pour se laisser glisser vers la platitude de l'uniformité organisée - Heidegger - Im planetarischen Imperialismus des technisch organisierten Menschen erreicht der Subjektivismus des Menschen seine höchste Spitze, von der er sich in die Ebene der organisierten Gleichförmigkeit niederlassen wird. Un peu de sain collectivisme lui aurait appris, qu'il n'est guère seul, en haut, sur son altier plateau, mais bien bas, au milieu d'un entier troupeau.

La philosophie est un petit chapitre dans le livre de la poésie. Seuls les charlatans en logique, psychologie ou linguistique le nient. *Plus le penseur poétise, plus il est penseur* - R.Musil - *Ein Denker ist um so denkender desto er dichtender ist.*

L'enracinement donne des couleurs, mais c'est bien un déracinement qui en assure l'intensité ; pas de grandeur sans l'exil, mais pas de vie sans patrie. *Tout ce qui est grand ne surgit que d'un enracinement de l'homme dans une tradition - Heidegger - Alles Große ist nur daraus entstanden, daß der Mensch in einer Überlieferung verwurzelt war.*

L'interprète, c'est le médecin qui considère les phénomènes comme des symptômes et parle par aphorismes. L'évaluateur, c'est l'artiste qui considère les «perspectives» et parle par poèmes. Le philosophe est artiste et médecin - en un mot, législateur – G.Deleuze. Ce Lycurgue crée des lois, en chantant l'incurable, en n'opérant que les plaies pittoresques, en vivant de l'étouffement naturel et en peignant la respiration artificielle.

Pour les bras et les cerveaux, l'alliance avec le robot ne peut être que bénéfique. *Dans toutes les sphères de l'existence, l'homme se trouve de plus en plus cerné par le robot* - **Heidegger** - *In allen Bereichen des Daseins wird der Mensch immer enger umstellt von den Automaten*. Mais c'est dans nos poitrines que les redditions sont les plus nombreuses. Certaines citadelles, telle l'âme, cessèrent toute résistance et se vendirent au vainqueur. Désormais, le robot, en maître des lieux s'installa dans les hommes, pour menacer l'homme.

Les étapes de la dégénérescence de la race humaine : apprendre à vivre sans héros, sans maîtres à penser, sans poètes ; la dernière des disparitions est celle des philosophes ; il ne nous resteront que des sociologues, des psychanalystes, des idéologues, pour instruire ou guérir des robots.

La philosophie avait une chance de survivre à la robotisation des hommes, en restant, comme jadis, du côté du *soft*, avec des fonctions plutôt qu'avec des organes. Mais elle tenta de placer sa compétence du côté de la rigueur du *hard* ; la prétention d'être organe la dévalorisa, faute de performances. Ainsi, le *soft* perdit sa dernière *interface* lyrique, désormais seule la raison calculante l'exécute.

Même les plus obtus des philosophes *professionnels* (*la tourbe philosophesque* - Rousseau) se doutent bien, que leurs concepts sont dus au hasard, à l'impéritie et à l'inertie, que leurs *preuves* ne sont que fatras de sentences d'apparence logique (*Les résultats de la «métaphysique» sont et doivent être nuls, plaisir à part* - Valéry), et que le poète, par son

jeu de métaphores, atteint le même but avec autant de rigueur et avec plus d'élégance.

C'est **Heidegger** qui sentit mieux que quiconque la nature triadique de notre regard sur le monde : le mystère poétique de l'être, le problème philosophique de l'étant, la solution temporelle et technique de l'être-là. Évidemment, à la place de ce mot trop galvaudé d'*être* il faudrait mettre un autre, de la famille de *réel* ou *parfait*.

Dans le langage, il n'y a ni idées ni images, il n'y a que des mots ; il faut aller au-delà des mots, pour trouver de bons ancrages ; et dans cette région se trouvent l'âme et l'esprit ; seul le talent est capable de construire les ponts au-dessus de ce gouffre. Quand l'esprit seul agit, je suis dans la science ; quand l'âme seule m'exprime, je suis dans l'art ; la cohabitation heureuse de l'âme et de l'esprit engendre les plus beaux genres - la poésie et la philosophie.

La négation des idées, de cette partie infinitésimale d'un écrit profond, profond par des ombres atteintes, est du chipotage mesquin : on n'y abat que des formules d'un langage, qui n'est pas le tien ; mais la négation des concepts initiaux, formant des sources d'une lumière philosophique projetée sur la poésie des ombres, est féconde - voyez ce virtuose de **Heidegger**, qui manipule ces quatre axes : *être/devenir*, *être/apparence*, *être/penser*, *être/être possible* pleins de promesses !

Rien de valable ne fut bâti sur la négation, la contradiction, la lutte, l'inconscience. Les ontologues du non-être ou du néant, ou bien **Hegel**, K.Marx et S.Freud, lorsqu'ils abordent ces avortons de sujets, sont des charlatans. En Allemagne, K.Marx accroche sa fumisterie de la lutte des classes à la morne dialectique **hégélienne** ; Koyré et A.Kojève, ces métèques en quête d'originalité, érigent à **Hegel** un piédestal en France ; la décadence et la vulgarité plongent les blasés dans des cloaques

psychanalytiques. Sans un oui, divin et aporétique, pas de non, convaincant et humain.

Une philosophie parfaite est la rencontre d'un esprit mathématique et d'un langage poétique, rencontre, qui n'est pensable qu'en Allemagne (**Heidegger** eut raison de ne pouvoir imaginer un *commencement* philosophique qu'en Grèce et Allemagne).

La valeur ontologique de la mathématique n'a rien à voir avec ses démonstrations ou preuves, c'est à dire des ramages, elle est dans ses racines, des principes : avec l'algèbre - les propriétés des opérations, avec l'analyse - le processus comme voie d'accès à l'infini, avec la géométrie - la mesure, la distance ; ces trois volets couvrent complètement la réalité : ses invariants, ses mouvements, ses proximités.

D'après **Heidegger**, il y aurait plusieurs façons d'être : en paysage (*Vorhandensein*), en climat (*Dasein* ou *Mitsein*), en outils (*Zuhandensein*), en phénomène (*In-die-Welt-geworfen-sein*), en mouton (*Miteinandersein*), en robot (*Am-Werk-Sein*), en possibilité (*Sein-zum-Tode*). Juste de quoi s'occuper dans son jardin, à court de préfixes greffeurs, mais les épigones éberlués en ont créé toute une forêt conceptuelle animée par un nouveau Verbe. Un jeu morphologique élevé au grade d'édifice phénoménologique.

Deux genres de maîtrise d'une langue : en tant qu'une couche au-dessus d'une représentation (fonction instrumentale – l'intelligence, le savoir) et en tant qu'une harmonie entre le son et le sens (fonction créatrice – la musique, la poésie). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Nabokov : *Toute grande littérature a pour demeure la langue et non pas les idées - Всякая великая литература - это феномен языка, а не идей* ». Le philosophe doit maîtriser ces deux fonctions, c'est pourquoi Nabokov fut poète et nullement philosophe.

Couler ou jaillir : nos contemporains ne s'intéressent qu'à l'écoulement de l'étant (des choses, des idées, des faits) à travers l'espace, tandis que les meilleures têtes préparent le jaillissement de l'être de la fontaine du temps : *Nous nous enquérons de l'interpénétration de l'être et du temps et de ce qui en jaillit* - **Heidegger** - *Wir fragen nach der inneren Zusammengehörigkeit des Seins und der Zeit und nach dem, was daraus entspringt.*

La philosophie est une poésie avec intelligence, comme *la religion est une poésie avec espoir* (Cocteau).

Le sot croit, que son dit fait partie de son non-dit, plus profond et vaste. L'intelligent fait tout, pour que le non-dit, où mieux l'indicible, fasse partie du dit, concis et haut. *Le message d'un penseur est le non-dit au milieu du dit* - **Heidegger** - *Die Lehre eines Denkers ist das in seinem Sagen Ungesagte.*

L'intelligence la plus profonde consiste à savoir naviguer au milieu des modèles, sans me laisser dominer par des courants langagiers ; ce sont ces courants, dans lesquels se noient la plupart des jargonateurs ontologiques. Mais l'intelligence la plus haute est dans l'art des voiles sachant se servir du souffle de la langue, maîtriser le cap orphique de moi-même et lire les cartes de mes modèles stellaires.

Aucune part du réel ne se livre homomorphiquement à la représentation. Dire que l'être est ce qui échappe à la représentation (**Heidegger**) est une tautologie. L'être est ce qui inspire et valide la représentation et en fin de compte ne serait que le réel lui-même perçu ou conçu par son interprète.

Dans la haute chaîne poétique, il y a un versant lyrique, l'adret, - où l'on cherche l'edelweiss - et un versant philosophique, l'ubac, - où l'on songe

aux refuges. Ils ne sont pas deux sommets opposés se renvoyant le même message (*qui habitent, proches, sur les monts les plus séparés - Heidegger - die nahe wohnen auf getrenntesten Bergen*).

Le fond et le fondé (*das Sein und das Seiende, der Grund und das Gegründete - Heidegger*) : le fondé (les modèles) n'a pas une, mais deux sources - la nécessité du fond (la réalité) et le libre arbitre du fondateur (l'homme) ; le fond, en plus, servira à l'homme comme référence du sens (*das Begründende*), pour confirmer ou infirmer la modélisation.

Les domaines, touchant à nos racines les plus profondes, éthiques, esthétiques, métaphysiques, ne se prêtent à aucune investigation scientifique ; leur essence est mystérieuse, et seul un regard poétique peut en extraire une musique allusive. Les habitués des statistiques et des théorèmes ont beau se moquer du poète, incohérent ou balbutiant, eux-mêmes émettent, dans ces domaines, des avis autrement moins signifiants et plus niais.

La qualité des contributions mathématiques ne dépend en rien de ce qu'on soit intuitionniste, constructiviste ou formaliste ; de même, en philosophie, il est dérisoire de privilégier une école en «réfutant» les thèses d'une autre (*l'obsession réfutative n'encombre jamais le chemin d'un penseur - Heidegger - die Geschäftigkeit des Widerlegewollens gelangt nie auf den Weg eines Denkers*) ; dans les deux cas, compte surtout le talent, l'élégance et, dans le second cas, - la noblesse, qui peut visiter toute école.

La profondeur : la maîtrise du fond des phénomènes. La mathématique, qui s'occupe, exclusivement, des formes, ne peut pas en avoir ; elle se niche dans l'une des hauteurs ontologiques.

Dans la saisie des choses, est philosophe celui qui glisse sur la géométrie et donne la priorité à l'algèbre et à l'analyse : l'instrumentalité et les fonctions, avant ce qui *est là* ou ce qui est *donné*. **Heidegger** ne voit autour de lui que des géomètres, et il appelle cette calamité - l'*oubli de l'être*.

De **Spinoza** à **Husserl**, ces insipides et lourdes tentatives de faire de la philosophie une science rigoureuse, de lui apporter de l'*étendue* en la faisant parler le langage des mathèmes ; tandis que seul celui des poèmes promet de munir de *hauteur* son semblant de *profondeur*. Poétiser et philosopher sont des synonymes - être au-dessus du temporel, croire en simultanéité avec la vie et non pas au : *D'abord vivre, et philosopher - après* - Th.Hobbes - *Primum vivere deinde philosophare*.

Les philosophes visitent l'édifice de la science en touristes ahuris et pensent en retirer de savantes synthèses, sous forme de graffiti, qu'ils laissent sur les murs, graffiti affublés de titre de pensées. *Des sciences à la pensée, il n'y a pas de pont, mais seulement le saut* - **Heidegger** - *Es gibt von den Wissenschaften her zum Denken keine Brücke, sondern nur den Sprung* - il n'y a pas plus de pensées en philosophie qu'en jardinerie, mais le souci du saut est, en effet, un souci philosophique - le saut entre le désarroi de l'esprit et la joie de l'âme.

Le philosophe pense, qu'en creusant les choses, il atteint une identité verbalisable de plus en plus respectable. Mais leur fond est aussi sans poésie que leur surface. La poésie, c'est la manière de s'éloigner des choses et de peindre la hauteur avec des couleurs empruntées aux choses. Les choses, c'est à dire la science, peuvent être exclues de la philosophie : *Tout ce que peut espérer le philosophe, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires* - G.Bachelard - apporter une *forme poétique maîtrisée* au *fond scientifique intuitif*, celui-ci ne servant que de garde-fous, pour ne pas préférer de trop grosses sottises.

L'image du monde se forme en nous à travers les mailles de l'esprit et les cordes de l'âme, ce qui donne à cette image la profondeur conceptuelle et/ou la hauteur musicale. Le regard et la tonalité (le *in-der-Welt-sein* et la *Stimmung* de **Heidegger**). Le bruit du monde se transformant en symboles ou en musique. La philosophie pure et la pure musique sont deux cas extrêmes, avec l'extinction de l'une de ces sources.

Curieusement, c'est dans *Sein und Zeit* qu'on sent le néant de l'être, et c'est dans *Être et Néant* que l'être est coupé en trois parties incohérentes par le temps ; nos bons pères auraient dû échanger leurs titres. Les deux ne servent qu'à rendre intelligibles, sans être lisibles, des inepties savantes, telles que : *être ce qu'on n'est pas* ou *ne pas être ce qu'on est* ; il suffit d'y glisser une négation oublieuse de l'être ou un passé avec un avenir, se réverbérant dans le présent, *berger de l'être*.

L'exigence non-faiblissante dans l'ampleur des solutions, dans la profondeur des problèmes, dans la hauteur des mystères – telle pourrait être la tâche philosophique. *Rendre l'être plus difficile à saisir, telle est la vraie vocation de la philosophie* - **Heidegger** - *Erschwerung des Seins ist der echte Leistungssinn der Philosophie*.

Le regard est l'écoute docile de mon soi inconnu par mon soi connu, il est la faculté des yeux de dépasser ou de se passer de la raison, pour admirer ou créer. Il est une manifestation de la hauteur ; viser la profondeur raisonnable n'est pas sa vocation : *Le regard sur la raison tombe dans la profondeur* - **Heidegger** - *Der Blick auf die Vernunft fällt in die Tiefe* - pour rebondir vers la platitude.

Aucun philosophe ne s'éleva jamais au-dessus de l'intuition discursive. La rigueur, c'est l'art de spécifier des objets, de créer des axiomes non-contradictaires sur les relations entre les objets, de maîtriser les rapports entre le langage et la logique formelle, de formuler des requêtes ou des

hypothèses, d'enchaîner des déductions. Cet art resta inaccessible à tous les philosophes, qui ne sont, par définition, que des sophistes. Leur seule issue honorable aurait dû être l'alliance avec la poésie, mais pour cette reconversion l'intelligence ne suffit pas, il faut du talent.

Philosopher ne signifie pas autre chose qu'être aux commencements - Heidegger - Philosophieren heißt nichts anderes als Anfänger zu sein. C'est être fasciné par le premier pas, *débuter* en miracle et *dé-buter*, détacher du but, l'enchaînement auto-suffisant des pas suivants. Se *rebuter* devant tout dernier pas imposteur. Confiée aux professionnels, la philosophie devient indiscernable du chamanisme verbal.

La musique, c'est le langage des finales, de l'abouti et de l'irréversible ; on écrit bien des sérénades ou des nocturnes, mais même des matines finirent par représenter la nuit ; la musique prend donc le contre-pied de la philosophie et de la poésie, qui sont des hymnes des commencements et des aubes.

Deux sortes d'intuition : en création de modèles, en attribution de leur sens - affaire d'experts, affaire de décideurs ou de philosophes. *Intuitus est l'étape suprême de l'analyse, de la cogitatio adaequata - Heidegger - Der intuitus ist die höchste Stufe der Analysis, der cogitatio adaequata.*

Le philosophe prend acte des réponses des scientifiques et des poètes, mais reformule leurs questions, trop étroites, avec les premiers, et trop vagues, avec les seconds ; la profondeur des objets interrogés et la hauteur du regard interrogeant indiquent si la question est philosophique ; et l'ouverture des réponses esquissées en déterminera le degré d'intelligence.

Viser, entendre, choisir, accéder sont des modes d'être d'un étant, de cet étant que nous, qui questionnons, sommes nous-mêmes - Heidegger -

Hinsehen auf, Begreifen von, Wählen, Zugang zu sind Seinsmodi eines Seienden, des Seienden, das wir, die Fragenden, je selbst sind. Dans le questionneur et dans le questionné, il faudrait signaler, en plus, deux machines distinctes : dans le premier - l'intuition du modèle et la maîtrise langagière, dans le second - la maîtrise du modèle et l'automatisme de l'interprète-substituteur. L'homme est une combinaison de ces trois machines. Il n'est pas possible que la requête même soit l'être ; elle est toujours sociale et n'est qu'une modulation langagière d'un penser discontinu de l'ego, qui est, tout de même, plus près du *cogito* pré-langagier que du *sum* pré-réflexif.

Quand on tire le bilan des visions du monde, on constate, que le *cogito* est égal à l'épochè, la réduction à la subjectivité est égale à la réduction de la subjectivité, l'ontologie est égale à l'herméneutique – à la lumière de ces équivalences, comment peut-on ne pas devenir narcissique ?

L'Être vivrait en monotonie des regards et requêtes et dans les métamorphoses événementielles. *L'Être devint événement - Heidegger - Das Sein ist Ereignis geworden.* Exister se substitua à être ; de *ens et bonum convertuntur* on arrive à *existentia et peccatum convertuntur*. L'*injoncture* plus décisive que la *conjoncture* (*Geschichlichkeit, Gestell*).

Parmi la gent philosophale, l'une des oppositions les plus flagrantes est celle entre la *source* et le *fondement* (le *Grund* de **Heidegger**), le choix des commencements - partir d'une hauteur (et la source se trouve toujours plus haut que tous nos *courants*) ou bien bâtir sur une profondeur (qui ne traduit souvent que la gravitation tout mécanique). On meurt de soif de vouloir, près d'une haute fontaine, ou l'on nourrit ses bas appétits de savoir.

Tous, aujourd'hui, sont disciples d'Antée, toute leur force étant d'origine bien terrienne (*la force du sol et du sang en tant que puissance -*

Heidegger - *erd- und bluthaften Kräfte als Macht*) ; une raison de plus, pour te déraciner du sous-sol, gardien des nourritures terrestres, et t'installer dans des ruines aériennes, gardant le souvenir d'architectures célestes.

Les matérialistes modernes sont bêtes, et les idéalistes – ennuyeux ; pour se moquer du bon Dieu ou pour rehausser des métaphores, il faut du talent d'esthète ou du tempérament de poète, tandis que nos contemporains ne portent qu'un savoir fossilisé et un style protocolaire.

Certains de mes édifices méritent leur titre de ruines non pas à cause de l'architecture, mais de la voirie : tout chemin partant d'eux menant vers le seul lieu digne de nos rendez-vous avec l'arbre, vers nulle part, impasse pour les uns et chantier pour les autres, les meilleurs (*Holzwege* de **Heidegger** ?).

Aristocrate vulgaire ou prolétaire vulgaire : ne valoir que par son ascendance généalogique ou sa descendance biologique (*proles* - progéniture). On doit être, en soi, un arbre ontologique entier, prêt à s'unifier, mais réticent aux forêts.

Trois sujets, trois sources inépuisables d'ennui et de niaiserie - la vérité, la liberté, l'être. Mais si je peux opposer à la vérité et à la liberté leurs contraires plus aguichants, le rêve et la contrainte, les innombrables antonymes de l'être - le devenir, l'avoir, le paraître, le néant, la contingence - irradiant la même grisaille. Et le superlatif n'y est pas plus brillant que le négatif ou le comparatif : *L'Être est ce qu'il y a de plus vide, de plus général, de plus net, de plus usité, de plus sûr, de plus oublié, de plus exprimé* - **Heidegger** - *Das Sein ist das Leerste, das Allgemeinste, das Verständlichste, das Gerbräuchste, das Verlässlichste, das Vergessenste, das Gesagteste.*

Tout homme intelligent est porté vers la négation, tout en cherchant l'objet de rejet le plus vaste. C'est ainsi que, en partant de *tout*, on aboutit à la spéculation sur le *rien*, le *zéro*, le *nul*, le *néant*, l'*absence*. Une basse mécanique ! Il est plus vivant de procéder par unification, manipuler des arbres avec variables et domaines de valeurs imprévisibles et incalculables, visant une profonde hénologie ou une vaste ontologie. Une optique hautaine ! Voir dans quelqu'un un bel arbre est l'un des plus beaux compliments !

Au lieu de patauger dans l'*essence de la profondeur* (*das Wesen des Grundes* - **Heidegger**), dont la plate existence me barbe, je plane dans l'inexistence de la hauteur, son universalité me suffit.

Dans un vrai livre de philosophie, on doit faire appel à une haute musique de poète, à un vaste style d'écrivain, à un profond regard de penseur. **Nietzsche** fut le seul à atteindre à cette harmonie. Mais dès que les hommes imaginèrent, que seule la dernière dimension justifiât le titre de sage, ils proclamèrent, paradoxalement, la préséance du langage, et leur profondeur universitaire, sans nulle forme musicale, se mua aussitôt en platitude.

Le cheminement qui recule, seul, nous mène de l'avant - **Heidegger** - *Der Weg zurück führt uns sogar erst vorwärts*. L'obsession par l'*avant*, est si commune, qu'on saluerait machinalement cette démarche d'écrevisse ; mais l'attitude de marmotte m'est plus chère : couchée, pour ne pas avancer vers l'*arrière*, seule direction, où il y ait encore des promesses.

On reconnaît un *mot* par la difficulté de sa traduction ; il se trouve à mi-chemin entre une pensée et une poésie : la traduction d'une pensée est une récréation, celle d'une poésie - une récréation. *Dis-moi ce qu'est pour toi la traduction, je te dirai qui tu es* - **Heidegger** - *Sage mir, was du vom Übersetzen hältst, und ich sage dir wer du bist*.

Heidegger entretient notre intérêt pour l'être grâce aux enveloppements morphologiques ou poétiques autour de ce *mot*, tandis que l'ennui des Antiques ou des Modernes provient du développement de l'*idée*. Les raseurs ramènent l'être au devoir-être, au pouvoir-être, au vouloir-être, au savoir-être, tandis que, plus que l'éthique du devoir, plus que la volonté du vouloir, plus que la puissance du pouvoir, plus que la profondeur du savoir, c'est le talent, c'est à dire le haut valoir seul, qui justifie nos illuminations ou nos élucubrations.

L'origine de l'éthique ne peut se trouver que dans la *hauteur* d'un ciel vide ; les misérables cherchent à la *fonder* dans de vaseuses cogitations ontologiques.

Fonder sa vie sur la reproduction de moments uniques ou sur la production de choses pratiques ? - non, sur la traduction de messages cryptiques ! La félicité et l'action comme messages à traduire, d'une langue toujours étrangère. Ne pas être aussi mauvais traducteur que ces Latins, qui traduisirent par *réalité* l'*energeia* grecque. Les gouffres les plus infranchissables, entre l'Orient et l'Occident européens, sont creusés par ces traductions : *Le déracinement de la pensée occidentale commence avec cette traduction - Heidegger - Die Bodenlosigkeit des abendländischen Denkens beginnt mit diesem Übersetzen*. La prose latine défigura la poésie grecque.

La passion primesautière disparaissant des entreprises des hommes, l'étymologie de *pro-jet* (*Ent-wurf*, на-бросок) devient de plus en plus incompréhensible. Mais la *Entworfenheit* (ouverture au monde ou, mieux, disponibilité) **heideggérienne** paraît être un bon terme, pour désigner la première fonction du langage - traduire l'élan de la conscience en une structure ou en un chemin d'accès des choses.

La mathématique n'est pas le langage principal de la nature, elle n'en est que l'ontologie, c'est à dire le casting des rôles. Mais son dramaturge avait également pensé au langage des décors et à celui du jeu des interprètes, au fond de la scène et à la hauteur du paradis. Le langage, c'est la forme ; quant au fond, c'est toujours la même clé - *Deus ex machina*.

Les mots, les choses et les dons se retrouvent, étrangement, dans l'étymologie de *con-dition* (donné avec), de *Be-dingung* (doté de choses : *Die Dinge bedingen die Sterblichen* - **Heidegger**) et de *у-словие* (près des mots).

Toute parole est un arbre ; mais non unifiée avec d'autres arbres, elle reste souche ; et restant sans écho, elle ne deviendra jamais un verbe, qui est un arbre ouvert, verdoyant d'inconnues tournées vers l'unification. Même le sacré devient ouvert, lorsque ton arbre s'ouvre à la vie : *Le sacré reste Fermé, si l'Ouvert de l'être n'est pas proche de l'homme* - **Heidegger** - *Das Heilige bleibt verschlossen, wenn nicht das Offene des Seins dem Menschen nahe ist.*

Guillemets de bienvenue, déconstruction verbale, monstres de morphologie - l'activisme de **Heidegger**. Je lui préfère cet immobilisme - monstres de grammaire de la création, conception métaphorique, points de suspension en guise d'adieu... La déconstruction est toujours la même manie de (re-)bâtir un système, en ne comprenant pas que seuls les commencements métaphoriques et émotifs sont dignes d'être portés par notre souffle, vers une fin, qui n'est pas à nous.

Valéry n'a aucune ambition pour la rigueur d'un système, et pourtant ses phrases sont rigoureuses, et derrière elles on peut reconstituer facilement un système complet, profond et subtil, qui l'inspire. Tout, chez **Nietzsche**, n'est que rhapsodique, mais on y entend une symphonie, grandiose et harmonieuse. **Spinoza**, **Kant**, **Hegel** brandissent leur prétention à la

rigueur scientifique, mais chacune de leurs phrases est un fatras disgracieux, anti-conceptuel, anti-logique, anti-poétique, où tout n'est que verbiage, hasard, irresponsabilité, arbitraire, que même le sens commun réfute sans peine, retourne ou s'en moque.

Heidegger chercha le fond commun de tous les emplois du verbe *être*, de l'ontologique au copulatif, et prétendit l'avoir trouvé en l'existence. Or ce fond est complètement vide. Qu'on en juge, en faisant des intersections soi-même : 0. Socrate *est* avant toute représentation, 1. le méta-concept (classe ou relation) *est*, 2. l'homme *est*, 3. Socrate *est* une méta-instance, 4. Socrate *est*, 5. l'homme *est* un mammifère, 6. Socrate *est* un homme, 7. la calvitie *est* à Socrate, 8. Xanthippe *est* à Socrate, 9. la toge *est* à Socrate, 10. l'idée *est* à Socrate, 11. le chien *est* un ami de l'homme, 12. Socrate *est* mon ami, 13. l'homme *est* mortel, 14. Socrate *est* mortel, 15. l'homme *est* bête, 16. Socrate *est* intelligent, 17. la taille de Socrate *est* de 4 coudées, 18. la proie de l'aigle *est* un ami de l'homme etc. Tous les verbes ont autant de droits à supposer une existence d'objets que cet avorton d'*être*. Référencer la relation genre/espèce, classe/instance, l'attribution, la possession, l'appartenance, l'évaluation d'attributs, l'unification d'objets - c'est un abus de suremploi.

Quand, pour une substance, les valeurs de certains de ses attributs sont ou deviennent fixes et invariables, on inclura ces attributs dans son essence, sinon ils restent accidents. Mais l'origine de cette fixité peut être ontologique ou accidentelle. [Aristote](#) ne semble pas avoir remarqué ce caractère mouvant des accidents.

Une très curieuse coïncidence entre mes deux tâches philosophiques centrales – la consolation de l'homme et la réflexion sur le langage – et deux sortes de l'être heideggérien – le souci de l'être-pour-la-mort (*Sein-*

zum-Tode) et le dévoilement de l'être hébergé par le langage (*Haus des Seins*).

Le langage est un intermédiaire sans valeur propre. La pensée, poursuivie jusqu'au plus près de l'âme, nous conduit sur les bords privés de mots - Valéry - ceci est parfaitement juste, lorsqu'il s'agit de n'exhiber que l'intelligence (en s'appuyant sur le modèle, où le langage ne peut être que requête) ou de ne viser que des démonstrations (sans chiffres à l'appui, dans l'insupportable verbalisme des philosophes, où se noie la réalité ontologique) - une fois interprété, le Langage y doit disparaître, pour laisser la place aux substitutions du modèle ou au sens dans la réalité. Néanmoins, la littérature ne commencerait-elle pas, lorsque le modèle et la réalité sous-jacents laissent le langage les recréer ? Le philosophe doit choisir entre poète et cogniticien, s'il ne veut pas être assimilé à l'idiote du village. La pensée, privée de mots, ne garderait que la pitié et la tendresse.

Toute production intellectuelle, qu'il s'agisse de poésie ou de philosophie, s'appuie sur deux types de ressources - le verbal et le mental ; la poésie la moins envoûtante se réduit au pur mental, comme la philosophie la plus plate - au pur verbal ; mais une bonne poésie est pensable dans le pur verbal, comme une bonne philosophie - dans le pur mental.

Le sobre partisan de l'objectivité dénonce l'ivresse du subjectif ; mais il ne voit pas que, tous les deux, ils aboutissent aux mêmes modèles, et que la seule chose, qui les distingue, c'est le langage catégorique du premier et le langage métaphorique du second. L'oubli ironique de l'Être intouchable n'a aucune influence sur l'édifice de l'Étant ; c'est le langage qui en fait caserne ou ruines, étable ou souterrain, langage, qui serait (l'architecture de) la demeure de l'Être (**Heidegger**).

Des trois types de vérités, ontologique, représentative, jugementale, seule la dernière devrait être retenue. La vérité des choses aurait dû être

confiée aux sens ; la vérité de la pensée des choses - au bon sens ; mais le sens ne peut partir que de la vérité des jugements langagiers.

La demeure de l'être de l'homme est sa musique, qu'il puise, surtout, dans son âme, mais aussi dans la langue ; mais la langue a deux facettes, la descriptive et l'expressive, et seule la dernière est de la musique - deux objections au faux projet heideggérien d'enfermer l'être dans la langue.

Après l'interprétation d'un discours intellectuel, tout mot doit disparaître, pour laisser la place à un arbre conceptuel ; l'inverse se produit avec un discours poétique, où doit disparaître toute interprétation, pour ne laisser que la musique des mots : *Le dernier pas de toute interprétation consiste à disparaître devant la pure présence du poème - Heidegger - Der letzte Schritt jeder Auslegung besteht darin, vor dem reinen Dastehen des Gedichtes zu verschwinden.*

Ni le mot-signe ni le mot-image ne peut s'incarner en chose, à moins qu'un Esprit pénétrant en conçoive un Verbe, qui ne nous renverrait qu'à la Chose divine, au Créateur, dont le nom prononçable est Poésie, écriture intemporelle, et que les hommes abaissent jusqu'à la prose historique, aux saintes écritures (et même, d'après **Heidegger**, jusqu'au bavardage : *Logos - Prosa - Gerede*).

Pour pallier au suremploi du verbe être, les Allemands ressortirent le vieux *wesen*, avec le sens - *préserver le fond*, opposé à *manifester la forme*, que traduit *sein*, ce qui donne le cocasse : *L'être se renferme dans le fond, l'étant s'ouvre dans la forme - Heidegger - Das Sein west, das Seiende ist.*

Avec des mots je bâtis une demeure, qu'habitera mon âme, qui se découvrira esprit enchanté (l'esprit étant une âme concentrée) ; on

retrouve cette bonne chronologie dans ce titre **heideggérien** : *Bâtir, habiter, penser - Bauen, wohnen, denken.*

Quand le rêve l'emporte sur le mot, on préfère la montagne à l'arbre, la hauteur à la vie. Lorsqu'ils s'équilibrent, on trouve de l'arbre à chaque cime : au mont des Oliviers ou à l'Ararat - l'olivier, à l'Olympe ou au Parnasse - le laurier, au Sinaï - le buisson-ardent, au Golgotha - la croix. Quand le mot, seul, triomphe, il fait éclore le rêve - dans le vide : le mont de Sisyphe, l'élévation du mot-pierre à une hauteur, le désintéret du mot-brique et encore plus du mot-édifice. *La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté* - Hugo. Il faut alterner en nous la veille et le rêve, le philosophe et le poète (Platon).

L'idée chaussée en mots répugne à être déchaussée. Le non-dit est une cachotterie du marchand et le trésor du sage : *La part créative d'une pensée se manifeste par la présence discrète du non-dit derrière le dit* - **Heidegger** - *Das Zurückbleiben hinter dem Gedachten kennzeichnet das Schöpferische eines Denkens* - le sensible, suggéré par le style, primant l'intelligible, exhibé dans le mot - le regard derrière les yeux.

Si le vrai de l'homme ne loge que dans le langage, la vérité de Dieu est la possibilité même du langage, elle en est la méta-grammaire, anti-réflexive. Le langage de Dieu échappe à toute grammaire. C'est ce que voulait dire F.Tiouttchev : *La pensée articulée est mensonge - Мысль изречённая есть ложь*. L'esclave inconscient croit qu'est libre celui qui peut ne pas mentir. La vérité logique (celle qui s'établit dans le contexte d'une représentation) est un mensonge ontologique (puisque l'ontologie du réel n'a pas de langage, et aucune représentation n'est homomorphe à la réalité).

Le langage (moins la sonorité et la gesticulation) nous plonge totalement dans un modèle, sans aucun débordement sur la réalité ; dire que *le*

langage est émergence claire-obscur de l'être - **Heidegger** - *die Sprache ist eine lichtend-verbergende Ankunft des Seins* est reconnaître le néant de l'être. À moins que la réalité soit réceptacle de l'étant, l'être ne faisant que résumer le fond avéré du modèle...

Non seulement mes sensations sont communes au genre humain tout entier, mais elles n'entrent jamais en contradiction avec la réalité des choses ; le bon sens ne fait que ratifier les données des sens ; la connaissance représentée est donc en contact direct, même inconscient, avec le réel. La gnoséologie contient peut-être l'ontologie, mais l'observation ouverte, évidemment, est plus vaste que la connaissance fermée. Les modèles ont beau se ressembler, les langages divergents créent des copies-requêtes non-unifiables.

Dans les merveilleuses structures linguistiques - aucune trace du réel (sauf quelques onomatopées ou reflets de l'axe temporel) ; le conceptuel, à son tour, ne doit presque rien au linguistique ; pourtant, c'est dans ces deux pièges que tombe **Heidegger**, en suivant un parallèle insensé entre, d'un côté, la sédimentation des *infinitifs* et des *nominatifs* débarrassés de déclinaisons et de conjugaisons et, de l'autre, le surgissement de l'*être* de l'*étant*. De plus, les flexions ne sont pas une règle pour toutes les langues, et la catégorie de verbe n'est pas absolument indispensable.

Le sens, tel que l'entendent les philosophes, est le sens d'un discours ; il résulte d'un éternel retour, dont la dernière boucle, boucle ontique, implique le langage, l'interprétation logique, les sens et le bon sens ; elle s'appuie sur la boucle ontologique, la confrontation entre l'être et l'étant, et sur la boucle théorétique, la représentation de l'étant par des concepts. Le sens sert à confirmer ou à infirmer notre travail théorétique.

Quelle heureuse rencontre de sens, dans *Lichtung* - *la clairière* ! - la lumière-clarté se trouvant au milieu, ou mieux - à la lisière de l'*être*

heideggérien, et qui symbolise si bien un Ouvert, bien que sa maison ou sa forêt y gagneraient, en se métamorphosant en ruines ou en arbre !

L'homme ne parle vraiment une langue que dans la mesure, où il lui correspond, qu'il entende ce qu'elle lui souffle - Heidegger - Der Mensch spricht erst und nur, insofern er der Sprache entspricht, indem er auf ihren Zuspruch hört - la phrase la plus fatale et juste, pour condamner l'aventure de ce livre. Ma scène est une ruine ; le souffleur, sous mes pieds, a beau remuer ses lèvres, - mon rôle ne se lit que dans un regard hors-texte.

La parole, c'est la représentation et la présentation du réel et de l'irréel - Heidegger - Sprechen ist ein Vorstellen und Darstellen des Wirklichen und Unwirklichen - tous les philosophes attribuent ce rôle au langage, tandis que celui-ci ne fait que référencer les objets, réels ou irréels, qui sont déjà présents sous une forme mentale et non langagière. Parler, c'est évoquer, indiquer, signaler, viser, attirer, orienter, focaliser, et non – représenter.

Les représentations conceptuelles ne sont jamais homomorphes ; une infinité de structures et d'opérations de la réalité échappera toujours à nos modèles humains. Mais puisque les seuls modèles parfaits sont des modèles mathématiques, le réel, c'est à dire la perfection même, serait une réalisation de la mathématique, celle-ci étant ainsi l'ontologie même. Au commencement et de la représentation et de l'objet est le Nombre, la seule raison de leur concordance.

La hauteur est ce qui unifie les choses disparates (la profondeur divise et distancie, en *mesures* relatives) ; la hauteur dicte des *valeurs* absolues, en quoi elle est métaphysique : *La métaphysique voit l'être comme unité fondatrice de la hauteur - Heidegger - Die Metaphysik denkt das Sein in der begründenden Einheit des Höchsten.*

Il y a des ombres, qui ne demandent que de l'éclaircissement ; la philosophie n'y sert à rien, la science y suffit ; on s'enferme dans une bibliothèque. Et il y a des ombres, dont le seul intérêt est le mystère de leur source et l'émoi de leurs danses ; aucun savoir n'y apporte rien ; c'est une haute tâche poétique ; exécutée avec profondeur et intelligence, elle devient philosophie ; on reste dans sa Caverne.

Ne pas fureter dans les ombres de ce monde pour chercher l'explication de la lumière qui les projette. Mais bien entretenir l'entrée de ta caverne. Et surtout ne pas compter vivre de la lumière extérieure, et, encore moins, ne pas chercher à lui substituer ta propre lumière, puisque *l'onirique et le rêve sont la disparition de la lumière* - **Heidegger** - *der Rausch und der Traum sind das Verschwinden des Lichtes*.

On reconnaît un philosophe par la profondeur de ses questions, aux réponses illisibles ; le poète se fait remarquer par la hauteur de ses réponses, aux questions invisibles ; quand un seul homme porte en soi ces deux profils, son discours devient un arbre, visible et lisible, vivant ; isolés, ils n'exhibent, le plus souvent, qu'une minéralité des gouffres ou des montagnes.

Tout énoncé vit trois stades : la question (mots, références), la réponse (valeurs de vérité, substitutions), le sens (confrontations avec la réalité). Si la vraie signification réside dans le premier, le discours est poétique, si elle est dans le deuxième - le discours est scientifique, et si c'est le troisième - applicatif. Et ce qui les traverse, leur invariant, est proprement l'idée, qui n'est donc ni exclusivement dans le mot (les idéationnistes), ni dans le contenu (les phénoménologues), ni dans le sens (les pragmatiques).

Quatre types de rayonnement : utilitaire, moral, mystique, poétique. Quatre questions abductives : *quoi* - création, *comment* - sensibilité, *pourquoi* - source, *où* - liberté. Seuls l'ironie ou le regard répondent au *au*

nom de quoi. Dans l'ironie on devine l'âme, dans le regard - l'esprit. Une ironie trop désinvolte devient stérile, un regard trop exigü confond la profondeur avec la hauteur. Peut-être que l'union de l'ironie et du regard s'appelle liberté : *Le au nom de quoi forme l'Un avec la Liberté - Heidegger - In eins mit Freiheit ist Umwillen.*

Pour explorer le *quoi*, qu'on fasse appel à la technique la plus plate ou à l'ontologie la plus profonde, les résultats seront du même niveau. Les choses sont beaucoup plus subtiles avec le *pourquoi* et le *comment*, où la métaphysique artistique apporte des images autrement plus passionnantes que la science et l'art. Mais c'est avec la question du *qui*, que nous voyons le mieux, en quoi, comment et pourquoi le créateur est au-dessus de l'imitateur.

Être entier par le regard (synchrétisme de hauteur) et fragmentaire par les choses regardées (éclectisme d'étendues sélectives). Le regard est vecteur apriorique de valeurs, et les choses n'en sont que porteuses apostérieures. L'intensité du regard est au-dessus de la pénétration métaphysique. *En pensant en termes des valeurs, la métaphysique s'interdit de ne livrer l'être qu'au regard - Heidegger - Durch das Wertdenken fesselt sich die Metaphysik in die Unmöglichkeit, das Sein nur in den Blick zu bekommen* - sous un bon regard l'être ne fait pas que marcher, il se met à danser.

L'artiste sans intelligence, le scientifique sans horizon philosophique, le philosophe sans firmament poétique sont pitoyables. Mais le talent poétique n'a besoin d'aucun complément, pour être admiré.

Je parcours mon soi illimité, à la recherche de son essence, je m'arrête aux suites de : *je pense, j'agis, j'innove, je suis ému, je maîtrise* - pour converger, finalement, vers leur limite commune - *je crée*. Mais pour qu'elle présente un intérêt, il faut qu'elle ne m'appartienne pas, il faut donc que j'aie un talent, que je sois un Ouvert. Le monde même reste un

Ouvert, grâce à la création (**Heidegger** - *Das Werk hält das Offene der Welt offen*).

Ce paradoxe : la libre création, par sa forme, relève du devenir, tandis que la description servile s'inscrit dans l'être ; mais le contenu de la création est un hymne à l'être, tandis que celui de la description reproduit le bruit du devenir. Cette porosité entre l'être et le devenir ressemble étrangement à celle entre les nombres ordinaux et cardinaux (ou entre l'infini ordinal, valeur-limite spatiale, et l'infini cardinal, processus temporel) et pousse à admettre une haute mystique ontologique du nombre.

Le chant est la première nécessité du poète et du philosophe ; et si les plus beaux des chants accompagnent l'indicible ou l'introuvable, ce n'est nullement une fin en soi, mais un constat curieux, qui ne devrait que rendre leurs recherches plus profondes et leur musique - plus haute. *Ce qui peut se dire reçoit sa détermination de ce qui ne peut pas se dire* - **Heidegger** - *Das sagbare Wort empfängt seine Bestimmung aus dem Unsagbaren*.

Toute vraie philosophie a pour commencement et fin - la poésie, c'est à dire l'extraction de musique de toute clameur de la vie. L'une se sert davantage des instruments à vent, et l'autre leur préfère les cordes. *Là où s'arrête la philosophie, doit commencer la poésie. La poésie sans la philosophie est vouée à la platitude, la philosophie sans poésie - à la barbarie* - **F.Schlegel** - *Wo die Philosophie aufhört, muß die Poesie anfangen. Poesie ohne Philosophie wird oberflächlich, Philosophie ohne Poesie wird barbarisch*. La poésie est haute ou elle n'est pas ; la philosophie, qui ne cherche que la profondeur, se retrouve dans la platitude.

Aucune de mes frontières, en étendue et en profondeur, ne m'appartient, j'y suis un *Ouvert* ; c'est en hauteur que je n'ai rien à atte(i)ndre, qui ne

soit à moi ; **Heidegger**, dans son *oubli* de la hauteur, confond horizons et firmaments : *L'horizon n'est nullement rapporté au regard, mais signifie la clôture - Aber Horizont ist gar nicht auf Blicken bezogen, sondern besagt den Umschluß* ; quand l'horizon se réduit au temps, qui rend compréhensible l'être, on néglige le firmament, qui est l'espace, demeure ou ruines, du devenir.

La discontinuité de tout regard sur le monde, qu'il soit philosophique, scientifique ou poétique, est inévitable, et ceci - en deux sens : à la verticale à cause du changement, toujours possible et toujours discret, de langage et à l'horizontale, puisque toute chaîne causale se brise si facilement, que ce soit en début, à la fin ou au milieu.

Plutôt que d'accuser Neptune à ton n-ème naufrage, découvre, que même tes traversées heureuses, vues d'une bonne hauteur, furent des naufrages. Ainsi, la bouteille, au lieu de m'aider à arroser mes conquêtes, servirait de réceptacle à mes dernières requêtes, adressées à Neptune. Souvent, au premier naufrage, la faute va à mon étoile, qui m'abandonne, au second - à moi-même, qui abandonne mon étoile. *Suivre une étoile, tout est là - Heidegger - Auf einen Stern zugehen, nur dieses.*

On peut toujours s'approfondir, s'outrepasser, s'étendre ; mais la hauteur, elle, c'est une impossibilité de progrès et une chance de ne pas régresser en restant immobile. *Décadence de la verve et de la poésie, à mesure que l'esprit philosophique a fait des progrès : on cesse de cultiver ce qu'on méprise* - Diderot. La philosophie de la hauteur : désintérêt pour le comparatif dans l'appel banal d'une vie *plus* heureuse, *plus* sensée, *plus* libre. L'homme est en ceci différent de l'animal, qu'il est sensible au superlatif ; le comparatif étant à la portée des moutons et des robots.

L'homme est pourvu de si merveilleux capteurs du réel, que son monde intérieur reflète fidèlement, et en tout point, malgré l'effet de la Caverne, - le monde extérieur. Partir du sujet (le vitalisme) ou bien de l'objet (la

phénoménologie) promet les mêmes tableaux, les mêmes profondeurs, la même architecture. Ce n'est qu'en hauteur que cet équilibre se rompt et qu'on gagne, en s'accrochant à l'homme. L'exemple flagrant en est l'interprétation de l'éternel retour du *Même*. Dans ce *même*, **Heidegger** voit l'immuable Être extérieur, et moi, j'y vois l'intensité tout intérieure, l'excellence, l'extase du superlatif et non pas la paix ou la certitude du positif, et encore moins la platitude du comparatif (l'attitude de la majorité, dictée par le goût du changement).

Le mot poétique se détache des choses et tend à devenir pure relation (non pas une couleur, mais une *transition d'une gamme* - Mallarmé) ; la poésie est algèbre des frissons, dont la philosophie est analyse.

Le monde ontologique inspire la représentation (la finalité statique), le monde phénoménologique justifie l'interprétation (les moyens dynamiques), le monde axiologique forme les contraintes : les objets ou relations à privilégier ou à exclure, la hauteur minimale des regards ou des mots.

Rien n'est sacré d'avance, on le devient. Le sacré, c'est un bruit de la vie, devenu musique par une intervention poétique. Ce sacré élitiste devient universel, lorsque le poète est doublé d'un penseur, pour non seulement nommer le sacré (**Heidegger**), mais y déceler de l'essence de la vie.

La philosophie est un art de transformation en arbre vivant de tout ce qui, sans elle, serait voué à servir de matériaux de construction, de clôtures, de nourritures terrestres, de papier à écrire ; elle est le jardinier, responsable non pas de la rhapsodie des fondements, des saisons ou des tentations, mais de la symphonie de la vie. Les ombres et les fleurs sont des caresses de l'arbre, que dispense la poésie. Et il ne faut en exagérer ni la profondeur ni les calories, en voyant dans la vie *un arbre dont les racines, c'est la philosophie, et dont le plus beau fruit est la poésie* -

F.Schlegel - *einen Baum, dessen Wurzel die Philosophie, dessen schönste Frucht die Poesie ist.*

Dans l'arbre, ce qui est vital est obscur, ce qui est monumental est pur, ce qui est floral n'est pas mûr. Plus l'homme ressemble à un arbre, moins on a envie de voir derrière lui la forêt. *S'ouvrir à l'ampleur du ciel et s'enraciner dans les ténèbres de la terre - Heidegger - Der Weite des Himmels sich öffnen und in das Dunkel der Erde wurzeln.*

Aux trois éléments - eau, terre, air - sont associés trois courants vitaux : la fontaine, les racines d'un arbre, le souffle - le souterrain, le terre-à-terre, le hautain - la philosophie, le savoir, la poésie ; ils brillent, culminent et se poétisent grâce à la pureté et à l'intensité, ces courants du feu, du génie. La métamorphose de Phénix nous rendra la fontaine, l'arbre et le souffle.

Le commencement est la chose la plus inquiétante. Ce qui vient après est une simple propagation - Heidegger - Der Anfang ist das Unheimlichste ; was nachkommt ist blosse Verbreiterung. Et c'est en étouffant cette salutaire inquiétude du premier pas, que l'homme est pris dans la *branche infernale* (ni cercle, ni cycle, ni spirale, mais bien un accroissement linéaire !) de la propagation. Si, au moins, il voyait au bout une fleur ou une cime... Mais il y voit *être, non-être ou néant* - des souches sans sève.

Le sage n'a besoin de mythes que pour illustrer le logos initiatique ; le vilain n'a besoin de logos que pour légitimer le mythe profanateur. Le logos est une rencontre féconde entre l'esprit et le verbe : *La proximité, faisant se toucher la poésie et la pensée, s'appelle mythe - Heidegger - Die Nähe, die Dichten und Denken in die Nachbarschaft bringt, nennen wir die Sage.*

Tant de pseudo-poètes, cherchant auprès de l'algèbre un viatique à leur poétique inexistante, tant de lamentables pseudo-romanciers, à la plume grisâtre, mobilisant l'*ontologie* ou la *phénoménologie*, pour étaler leur prétendue intelligence.

Deux sortes de pensées : rester au milieu des choses prochaines et essayer d'en créer du lointain, ou bien les oublier et chercher à créer de la proximité d'avec le lointain. *La rencontre est proximité du lointain, liaison sans fil - Heidegger - Die Begegnung ist die Nähe des Fernen die ohne Naht verbindet.*

La pensée vivante est la pensée des commencements, cette poésie naissante ; la pensée soi-disant religieuse (oxymoron !), qui se tourne vers les fins ultimes (par exemple, *Endzweck* de **Heidegger**), est de la poésie sans élan.

La logique donne une méthode de recherche à la philosophie, exactement comme la mathématique à la physique - B.Russell - Logic gives the method of research in philosophy, just as mathematics gives the method in physics. La mathématique est la seule représentation de la réalité à confirmation immédiate ; elle en est l'ontologie, son fond divin et sa forme humaine. La philosophie en est la forme poétique : traduire le bruit en musique. La logique y est pour peu, comme la grammaire - en poésie. Devant l'entrée de l'édifice philosophique, on devrait écrire : *interdit aux non-musiciens.*

Dieu est affaire du lointain ou du prochain ; il ne risque ni de jaillir de la profondeur, ni de descendre de la hauteur ; l'homme ne devrait pas tenter de se mettre sur le même diapason que Dieu, et **Heidegger** a tort de déclarer l'homme - *l'être du lointain (das Sein der Fernen)* ; l'homme atteint son meilleur - dans la hauteur, cette belle contrainte, tout en s'appuyant sur la profondeur, qui en donne des moyens.

La parenté entre la haute poésie et la philosophie profonde est si proche, que l'intimité entre elles, poussée trop loin, relèverait de l'inceste et engendrerait des monstres.

La puissance, la connaissance, l'amour sont des attributs anthropologiques ; Dieu n'est envisageable qu'en tant que Créateur, sans le moindre attribut (comme l'être), contrairement au néant, qui est déjà dans la représentation, avec sa notion d'existence, inapplicable ni à Dieu ni à l'être ontologiques, à ne pas confondre avec leurs homologues représentationnels. On connaît donc le néant mieux que Dieu et l'être.

Être un Ouvert, c'est, au-delà d'un désir fini, savoir deviner un désir infini, c'est à dire un désir dont la source devient horizon ou firmament, et dont je me sens infiniment proche, tout en me rendant compte, que je ne la toucherai jamais, même par ma raison ou ma foi. C'est la nature des contraintes, humaines ou divines, qui reconnaîtra la nature du désir. C'est l'insensibilité au second type de contraintes qui fait dire à **Heidegger** : *L'Ouvert est le Tout de tout ce qui ne connaît pas de contraintes - Das Offene ist das Ganze alles dessen, was eingeschränkt ist.* D'autre part, être sans contraintes (et, donc, Ouvert, pour **Heidegger**) ne signifie nullement être infini.

Le soi absolu ([Kant](#), [J.G.Fichte](#), [Hegel](#)) serait une pure liberté, source d'une vaste et profonde philosophie transcendantale ; mon soi inconnu est, avant tout, source de contraintes, pour que mon esprit parte de mon âme, dans un courant poétique, dont le premier souci est de garder la hauteur de source. La rigueur des valeurs face à la vigueur des vecteurs.

Perdre la sensation du lointain ou du proche infinis, c'est ainsi qu'on peut définir la mort de Dieu et/ou du soi inconnu, chez l'homme impie et robotisé. *Si tu te débarrasses de grands lointains, tout te sera également éloigné et également proche, dans un monde sans distances - Heidegger*

- *Durch das Beseitigen der grossen Entfernungen steht alles gleich fern und gleich nahe, ohne Abstand.*

Quel genre littéraire pratiquerait le bon Dieu, s'il Lui fallait paroliser le Verbe ? Je ne Le vois ni en romancier d'Éden, de Sinaï ou de Patmos, ni en psaumier, ni en libertin des Cantiques, ni même en critique de l'Ecclésiaste. Je Le verrais en Job, geignant avec un peu plus d'ironie, au milieu de ses déjections ratées. La honte se glissant par erreur dans la panoplie divine ; l'ontologie se transformant en honto-logie.

Rien ne dépasse l'arbre en évocations métaphoriques : je plonge dans ses racines pour peindre ses cimes, je me nourris de sa sève pour en chanter les fleurs, j'en attise la soif de lumière, à l'ombre de ses ramages. *Dans l'arbre règnent terre et ciel, divins et mortels* - **Heidegger** - *Im Baum wallen Erde und Himmel, die Göttlichen und die Sterblichen* - bien que, chez les hommes, les choses se simplifient : le trépas divin s'annonce par tous et partout, la mortalité humaine ne tracasse pas plus que l'usure des transistors, la voix du ciel devient inaudible - il ne reste aux hommes que l'unité de l'Un, de la pauvre terre, c'est à dire de la platitude.

Deux types de répartition d'ombres et de lumières, qui me sont également étrangères : la lourde noirceur à la [Schopenhauer](#), avec ses lamentations sur l'absurdité et l'absence de sens, et la lumière grisâtre à la [Hegel](#), avec sa soporifique et logorrhéique ontologie (ces deux compères sont, pourtant, portés aux nues par, respectivement, [Wittgenstein](#) et K.Marx). L'harmonie désirable est une projection d'ombres vers la hauteur, une fois que je suis pénétré par la lumière, qui se cache dans les profondeurs ; l'arc en ciel étant constitué d'enthousiasme, de honte et de noblesse, et les éclairs de l'esprit naissant dans les ténèbres.

Notre cerveau n'est à l'aise que dans des univers clos ; l'Ouvert est affaire de l'âme. Une main fermée sur sa prise, ou une main tendue vers l'imprenable. Garder sous sa main ou à portée de sa main -

Vorhandenheit ou *Zuhandenheit* (**Heidegger**) – une proximité stabilisatrice spatio-temporelle ou une proximité artificielle de l'élan.

On est un Ouvert, lorsque son intérieur coïncide avec son soi - encore de l'ontologie mathématique.

Le monde de nos attirances est triple : le monde des lointains (où règnent l'arbitraire, l'extrémisme, l'irresponsabilité), le monde des proches (où nous guident la solidarité, l'entente, la maîtrise) et enfin le monde de la fraternité (où la démesure se substitue à la mesure). C'est de ce dernier monde que parle **Heidegger** : *La proximité ne s'établit pas selon la mesure des distances - Die Nähe ist nicht durch Ausmessen von Abständen festgelegt*. Le monde où les distances ne s'évaluent que numériquement est un monde sans distances de cœur, sans frontières d'âme.

Le *virage vers le voisinage de l'être* (**Heidegger**) signifierait-il l'abandon du voisinage fini de l'étant pour le voisinage infini de l'être ? Se mettre au-delà d'une valeur, et non pas en-deçà d'un intervalle ? On s'approche de l'étant ; on tend vers l'être, sans s'en approcher.

C'est le lieu et la nature de ce qui est rigoureux et de ce qui est flou, dans les concepts et dans le discours, qui prédétermine la stature d'un philosophe : le flou poétique des concepts et le flou poétique du discours (les pré-socratiques, **Nietzsche**), la rigueur prosaïque des concepts et la rigueur prosaïque du discours (**Aristote**, **Kant**), le flou poétique des concepts et la rigueur prosaïque du discours (**Hegel**, **Schopenhauer**), la rigueur poétique des concepts et le flou poétique du discours (**Valéry**). C'est la dernière combinaison qui est la plus heureuse.

Avant d'évaluer un discours, il faut en fixer le but : intellectuel ou artistique, conceptuel ou langagier. Après son interprétation adaptée, il ne doit te rester que des métaphores et des renvois aux représentations. S'il n'y a plus de métaphores, c'est que le discours n'est ni poétique ni

philosophique, il serait de la science ou du bavardage. Si aucune subtile représentation n'en ressort, c'est que le discours est irresponsable, il ne serait ni philosophique ni intellectuel, il serait de la poésie ou du bavardage.

La grande proximité est surtout visible d'une grande hauteur, que la chute de l'homme réduit à une petite profondeur, ne scrutant que le lointain. *L'être est ce qui est le plus proche ; mais la proximité reste, pour l'homme, au plus grand lointain - Heidegger - Das Sein ist der Nächste. Doch die Nähe bleibt dem Menschen am fernsten.*

La proximité mystérieuse - intimité avec la distance, cette différence ontologique entre l'être hérité du méta-niveau conceptuel et l'étant propagé horizontalement sur le niveau existentiel. La proximité horizontale est riche et banale. La proximité verticale est vide et vertigineuse.

Le soi lointain, prégnant et intouchable, sans forme ni contours ni productions, le seul soi méritant notre autolâtrie, c'est le soi inconnu. C'est la capacité de former un axe continu entre ces deux soi qui distingue le philosophe. *Le soi connu : le soi le plus proche, le plus visible et apparent - Heidegger - Das 'Ich' : das nächste, vordergründliche und scheinbare Selbst.*

La distance, dont il est question ici, est semblable à leur *différence ontologique* : l'être du soi inconnu perce dans l'étant du soi connu, mais il est toujours infiniment *distant*, il se tient à l'écart, et cet écart est irréductible.

Heidegger se serait régalé, s'il écrivait en russe, où l'insignifiance du verbe *être* est récompensée de métamorphoses stupéfiantes, par intrusion de préfixes : *pour* - oublier (*за-быть*), *oui* - se procurer (*да-о-быть*), *de* -

partir (*от-быть*), *dans* - se maintenir (*пре-быть*), *trans* - séjourner (*про-быть*), *à* - arriver (*при-быть*), *près* - diminuer (*у-быть*). L'ontologie représentative ou l'analogie interprétative ridiculisées par la gabegie langagière.

Deux grands mérites doivent être reconnus à [Descartes](#) : n'avoir que le mépris pour le substantif *être* (qui fut pour lui synonyme de *perfection* et identique à *réalité*) et ne pas avoir mêlé sa culture mathématique au débat philosophique. L'ontologie est du pur verbalisme comme l'est l'appel à une pseudo-mathématique des ignares tels que Nicolas de Cuse, [Spinoza](#), [A.Badiou](#).

Étymologiquement, dans les langues indo-européennes, *être* signifierait *vivre* ou *demeurer* (voir, en russe : *быть* - *быт* et *пребывать* - *vie* quotidienne et *demeurer*, ainsi qu'en allemand - *sein* - *dasein* - qui couvre les deux), étymologie partagée, pour le plus grand scandale des philosophes, avec *avoir*, provenant de *habiter* - *habitude* ; rien d'étonnant que leur antagoniste le plus immédiat soit *devenir* - *ressusciter* et *disparaître*. Comment s'appelle l'*oubli de l'être* (*Seinsvergessenheit*) heideggérien, en russe ? - *забыть* - au-delà de l'être !

Après avoir subi deux épreuves de la spiritualité juive - le christianisme et le bolchevisme - le peuple russe est en proie au doute, au désespoir et au cynisme, qui ne furent jamais à l'origine d'un renouveau spirituel ; sa mission est accomplie - avoir servi de cobaye. *Si quelque part se tapit encore une latente spiritualité, c'est dans le peuple russe* - **Heidegger** - *Wenn irgendwo noch ein unentfaltener Spiritualismus schlummert, dann im russischen Volk.*

Les mêmes profondeurs visitent tous les hommes, mais c'est le talent, c'est à dire la hauteur, qui détermine si les tentatives de les rendre resteront platitudes ou se solidariseront avec des envolées. La hauteur ne

peut être qu'inventée ; la platitude est bien réelle. *C'est l'excès de la signification suggérée, c'est le fait de transformer le courant sous-terrain en un courant de surface, qui nous abaisse jusqu'à la prose* - E.Poe - *It is the excess of the suggested meaning - it is the rendering the upper instead of the under current of theme, which turns into prose.*

Au point de vue métaphysique, la Russie et l'Amérique sont la même chose : la même frénésie sinistre de la technique et l'organisation sans racines de l'homme normalisé - **Heidegger** - *Rußland und Amerika sind, metaphysisch gesehen, dasselbe ; dieselbe trostlose Raserei der Technik und der bodenlosen Organisation des Normalmenschen.* D'autres s'enracinent si profondément dans l'*Übermensch*, qu'ils ne voient pas le robot, sans frénésie ni sève, qui en jaillit, au-dessus d'une terre brûlée. Le déraciné russe et le dé-cimé américain n'ont ni sol ni ciel commun, où ils pourraient pousser ensemble.

Les pays avec le taux de philosophes et de poètes professionnels le plus élevé du monde : la Suisse, la Belgique, les USA. C'est aussi dans ces pays-là que la révolte serait la plus intransigeante, la liberté - la plus menacée, l'esprit - le plus raréfié, mais la philosophie de l'*esprit* - la plus respectée. *Aux USA, la sentimentalité et le sexe s'épanouissent au dépens de l'amour* - A.Badiou. Toutes les passions s'y réduisent aux giclées de neurotransmetteurs.

Dans cette Amérique, jusqu'au cou dans le réalisme intégral, où as-tu vu la moindre trace d'un nihilisme, auquel **tu** réduisais toute métaphysique ? *La métaphysique, en tant que telle, est l'authentique nihilisme* - *Die Metaphysik als Metaphysik ist der eigentliche Nihilismus.*

J'aime la résistance de la langue russe à l'ontologie verbaliste gréco-latino-germanique ; au lieu de creuser l'être de la chose, elle la fait d'abord se tenir *debout* ou *couchée* et ensuite la réduit au banal *mettre* (*стоять/ставить - лежать/класть*).

L'un des plus sûrs moyens de devenir grégaire est de chercher à être différent des autres à tout prix. C'est notre musique intérieure qui, aux yeux et oreilles intemporels, nous rend uniques ; écoute donc leur chœur beuglant, à l'unisson : *je veux être distinct des autres !* Distinguer les distinctions (*das Unterscheiden des Unterschieds* - **Heidegger**) - tel est le premier pas de celui qui porte en soi ses propres mélodies et possède une véritable personnalité.

Fidélité à l'idée déjà nette, tel est le premier besoin d'un esprit philosophique, à la recherche du mot ; celui-ci sera ascétique, neutre, aptère, si telle est l'idée. L'âme poétique a besoin d'autel et non pas d'ex-voto ; des mots immolés, chantants ou psalmodiants, surgit la musique, et dans la haute musique viennent, miraculeusement, s'incarner de profondes idées. Seule la netteté finale peut être grande ; tout début net est nul.

Il faut choisir entre l'arbre, qui chauffe ton regard, et le bois de chauffage, qui t'obligerait de t'enfoncer dans une forêt, même sur des chemins, qui ne mènent nulle part. Entre la solitude de l'œuvre et la solitude du chemin, je penche pour la première - *l'œuvre et non pas le chemin* (*Werke, nicht Wege !*) - pour parodier **Heidegger** - ne serait-ce que pour ne pas quitter mes ruines, cernées par des impasses.

L'état m'intrigue plus que le processus, sinon j'aurais pris le terme heideggérien de *ruinance* (*die Ruinanz*), pour apporter du faux dynamisme de rue à mes ruines désertiques.

Dans l'essentiel, toute recherche de fondements, d'ancrages ontologiques ou affectifs, aboutit au noble néant des ruines, sans dates ni noms, intemporelles et innommables, où l'on frissonne, admire et rêve. Dans l'inessentiel, on a le choix entre l'étable et la salle-machines, où l'on rumine.

On reconnaît un grand esprit par la facilité de rapporter ses discours à une poignée d'idées, voire à une seule. **Heidegger** n'a pas tort : *Le penseur né est prédestiné à se limiter à une seule idée - Die gezeichneten Denker sind bestimmt, einen einzigen Gedanken zu denken*. Ou bien les idées se rangent en troupeau, ce danger des fleurs, de l'edelweiss du mot isolé ou du lys d'un pur bouquet. Ou bien elles se transcendent pour donner vie à une seule idée générique. *Sur un même arbre ne poussent jamais deux sortes de fleurs* - proverbe chinois.

Je me promène parmi les hommes, comme s'ils étaient des arbres - **Descartes** - une terrible découverte, faite, malheureusement, trop tard. Tant d'unifications possibles, qu'il s'agisse de racines (la fraternité), de fleurs (la poésie), d'ombres (la philosophie), de cimes (la liberté).

Le *vouloir* témoigne surtout de la physiologie de l'espèce et, donc, se réduit essentiellement au *quoi* ; le *pouvoir* traduit le souci du genre et, donc, fait entrevoir le *qui*. Ceux qui veulent pouvoir sont plus nombreux et banals, que ceux qui peuvent vouloir ; la visée de puissance cède à la puissance de viser, la multiplication de cibles - à la tension de la corde. *On ne découvre le fond de nos pulsions que dans les passions animées par la seule puissance pure* - **Heidegger** - *Triebe finden erst ihr Wesen als die von der reinen Macht erfüllten Leidenschaften*.

Le poète, sensuel et impulsif, peut, sur le registre du cœur, attribuer nos désirs et nos passions - au *corps* et à la *réalité* (ces traîtres-mots), mais le philosophe, sur le registre de l'esprit, ne peut pas ignorer, qu'ils se logent dans l'âme, se servant du corps comme d'un instrument, et que leur magie réside dans leur inexistence dans le réel, inexistence, cette raison de nos meilleures attaches.

Chronologiquement, la poésie et la peinture furent les premiers arts en Occident ; et aujourd'hui, elles sont les premières à crever, et la musique, vraisemblablement, va les y rejoindre ; ce qui est dû à l'épuisement des

arsenaux au même degré qu'à la décadence des goûts et à la raréfaction des talents. La littérature et la philosophie s'en tirent mieux, grâce au journalisme ignare et au pédantisme savant, qui agissent en leurs noms. L'état de la poésie (versification), de la peinture, de la musique modernes est cadavérique ; et le prochain catafalque attend le théâtre (avec l'Anglais), l'architecture (avec le Français), la philosophie (avec l'Allemand). En littérature et dans le spectacle ne survit que la tonalité divertissante et avilissante, pour épater les repus. La raison en est la même : l'extinction de la poésie, en tant qu'état d'âme, en absence des âmes. Ils cherchent à choquer les esprits, tandis que l'art est le désir et le don de caresser les âmes.

Pour ceux qui parasitent les mesures des autres, *le nihilisme est l'effacement de toute pesanteur* - **Heidegger** - *der Nihilismus ist das Schwinden aller Gewichte*. Pour ceux qui ont leur propre balance, cet effacement s'accompagne de la descente d'une grâce.

Le nihilisme n'est la négation ni de points d'attache (ontologie) ni de valeurs (axiologie), mais la liberté et le talent de leur (ré)invention.

Le penseur devient plus rare et le poète - plus seul - **Heidegger** - *Je seltener Denkende, je einsamer Dichtende*. Ils se sont plutôt multipliés, surtout grâce aux mariages arrangés avec des héritières du lucre et de l'actualité. On les cherchait, jadis, dans les mansardes et les tours d'ivoire, qu'ils quittèrent, pour s'installer dans des bureaux, où ils accumulent des vérités qui courent les rues. Les têtes terrestres succédèrent aux âmes célestes.

Les mots parasites à manier avec méfiance : *existence, vide, vérité, liberté*. Rien de commun entre existence conceptuelle et existence réelle, entre vide mathématique et vide ontologique, entre vérité logique et vérité philosophique, entre liberté de concevoir et liberté d'agir.

La logique fait partie de la langue naturelle comme la philosophie fait partie de la poésie. Et la rigueur logique apporte à la philosophie la même chose que la grammaire à la poésie, c'est-à-dire rien. Il n'y a pas moins de logique chez [Cioran](#) que chez [Wittgenstein](#). Les perles syllogistiques ou grammaticales ne séduisent que des mollusques des profondeurs sans vie.

La solitude consiste dans l'arrivée d'une autre vérité - **Heidegger** - *Die Einsamkeit - die Ankunft einer anderen Wahrheit*. Mon exil commence par l'intrusion d'une vérité naissante, qui me coupe de la chaleureuse communauté des certitudes prénatales.

L'universalité et l'éternité se manifestent le mieux dans la poésie - qui l'a dit ? - un rimailleur en manque de lecteurs ? - non, le plus fort cerveau de tous les temps, paraît-il (*le maître de ceux qui savent* - Dante - *il maestro di color che sanno*, ce que d'autres contestent : *le pire des sophistes, exécration jouet des mots* - F.Bacon - *pessimus sophista, verborum vile ludibrium*), - [Aristote](#) ! Mais dès que le poète penche pour la preuve, au détriment de la musique, il devient aussi borné et impermanent que l'historien.

Aujourd'hui, [Aristote](#) nous expose surtout des évidences, [Platon](#) - surtout des banalités, mais Homère est une éternelle découverte et un étonnement sans fin. La philosophie sans poésie va tout droit aux archives.

Les mélancoliques furent autrefois les plus brillants des écrivains, ils nous emportaient vers des lieux sans nom ni date : *Tous les hommes d'exception, les philosophes et les poètes, sont bénéficiaires et victimes de la mélancolie* - [Aristote](#). Aujourd'hui, la mélancolie dépasse rarement l'horizon des petites déceptions des petits amours-propres au milieu des petits événements, où se morfond le gai luron.

L'angoisse banale - ne pas se sentir de son époque, se voir incompris par ses contemporains, ne se projeter que vers l'avenir ; la vraie angoisse commence par l'impossibilité de se sentir chez soi, voir en tout lieu un exil : *L'angoisse rend étranger* - **Heidegger** - *In der Angst ist einem unheimlich.*

La philosophie est possible, légitime et utile, car la consolation par le prêtre se profane par son ésotérisme, les théories du linguiste n'éclairent en rien le miracle du langage, les abstractions du scientifique ne s'élèvent pas jusqu'au miracle de la matière. Le philosophe est serviteur du miraculeux naturel et poétique.

Le message consolateur du philosophe n'atteint ni ne réussit que pour une poignée d'âmes sensibles ; mais tout Narcisse se console en cherchant à consoler un visage d'inconnu. *La sérénité, face à la mort, concerne non seulement l'agonisant, mais aussi le consolateur, et au même degré* - **Heidegger** - *Die Beruhigung über den Tod gilt nicht nur dem Sterbenden, sondern ebenso sehr den Tröstenden.*

Le confesseur, le philosophe, le poète savaient jadis ce que c'était que l'homme inconnu ; désormais, les statisticiens, que sont romanciers, médecins ou inspecteurs des impôts, nous enquiquinent avec l'homme connu, qui n'est que légèrement supérieur au cochon. *En tant que romancier, je me considère supérieur au saint, au scientifique, au philosophe, au poète, qui ne perçoivent jamais la bête en entier* - D.H.Lawrence - *Being a novelist, I consider myself superior to the saint, the scientist, the philosopher, and the poet, who never get the whole hog.* Cette bête ressemble de plus en plus au robot, intronisé dans des bureaux.

Le premier souci de l'homme est d'être consolé, mais aucune consolation rationnelle ne survit à une grande souffrance. Seule une consolation esthétique ou poétique, c'est à dire s'attachant aux illusions ou aux rêves,

est envisageable, et la réussir, c'est être doublement philosophe – irradier la pitié et le verbe.

La philosophie devrait chercher à réconcilier l'esprit et l'âme ; tout en donnant raison au hurlement de l'esprit – *horror, horror, horror*, elle trouverait un contre-point irrésistible dans la musique de l'âme – *joie, joie, joie* - une consolation lyrique dans l'irréparable tragique.

Le métier de consolateur, ou de paraclet, ne connut jamais d'extinction, mais, de tous les temps, il ne fut qu'une deuxième profession ; la première, chronologiquement, fut exercée par : le poète, le prêtre, le philosophe, le prince, l'ingénieur, le boursicotier.

Que je vise mon étoile, des fauteuils ou des podiums, un jour je me trouverai à leurs pieds. Où veux-tu que ma chute m'attende ? M'effondrer d'épuisement, à la fin, m'essouffler d'ennui, dans un parcours sans fin, inclure ma chute dans le fondement même de mon commencement ? Ce dernier choix suppose, que ma demeure soit une haute ruine. *Le fond de la chute se trouve d'abord dans la grandeur du commencement - Heidegger - Der Grund des Einsturzes liegt zuerst in der Größe des Anfangs.*

Et si le prologue johannique devait se lire : *Au commencement était la Proportion* ? L'obscur Logos s'illuminant dans le nombre translucide ? La mathématique, de gardienne des entrées académiques, devenant gardienne de la demeure ontologique de l'être.

La philosophie est de la poésie renversée : transformer les commencements poétiques en fins philosophiques ; on peut les confondre : *La philosophie est une science des origines voulues* - G.Bachelard – ce que le poète peut le philosophe le veut.

Parmi nos misères, comme parmi nos béatitudes, se trouvent des bizarreries inexplicables, échappant à toute causalité, échouant à exhiber leurs véritables sources. Ainsi l'angoisse, comme l'amour, opposés à la

peur ou à l'amitié, nous surprennent, sans être précédés par aucun signe lisible ou intelligible. Certains appellent cette absence de cause – le néant : *L'objet de l'angoisse se présente comme un néant* - **Heidegger** - *Das Nichts stellt sich als das Wovor der Angst heraus.*

L'homme et ses cibles : l'un finit par s'abîmer dans leurs fondements, l'autre n'arrive plus à se détacher des traces, que ses flèches avaient laissées dans les choses, le troisième, poète ou philosophe, comprend, que, pour les toucher, il faut toujours viser plus haut, il se voue à la hauteur de l'azur ou de la pensée. Mais tous meurent, le carquois plein (A.Chénier n'est pas le seul à plaindre), car, bêtement, ils font flèches de tout bois.

La tragédie ne peut pas se dérouler en-dehors de l'éthique, mais son advenue, à partir des faits ou des idées neutres, à la métaphore vivifiante, se réalise grâce à l'acceptation, par l'esthétique, – de la présence déprimante de valeurs horribles sur l'axe du beau. *Où tu dis oui à l'horrible comme antithèse indispensable mais inhérente du beau, là est la tragédie* - **Heidegger** - *Tragödie ist dort, wo das Furchtbare als der zum Schönen gehörige innere Gegensatz bejaht wird.*

Dans la vie, je commence par clamer, dignement, en homme ordinaire, que je préfère le Bien au mal ; ensuite, fièrement, en poète, je reconnais, que la musique du Bien est au-dessus du Bien ; et je finirai, humblement, en philosophe, par savoir créer de la même musique, à partir du mal, - au-delà de l'axe du Bien et du mal, le beau voisinant avec l'horrible.

Que l'interprète calcule la valeur de l'action, le poète fixe le vecteur du rêve. *Le philosophe fait défaut, l'interprète de l'action, et non pas seulement celui qui la transforme en poésie* - **Nietzsche** - *Es fehlt der Philosoph, der Ausdeuter der Tat, nicht nur der Umdichter.* Le poète-philosophe élabore une telle représentation des acteurs et des pièces à jouer, que l'interprétation ramène l'action à la fonction de décor. Ne pas

attacher à l'action de rôles déterminants – tel devrait être le meilleur résultat de l'interprétation. L'inaction, ce privilège des nobles, découle des contraintes que je me donne.

Deux soucis de l'*être-orienté-la-mort* **heideggérien** (*Sein-zum-Tode*) : l'évidente tragédie de l'existence et l'indéfendable espérance dans l'essence.

L'*être* est ce qui dicte, guide et valide la représentation ; l'Un est la force ou la grammaire unissante ou unifiante, qui rend la représentation intelligible aux autres - l'ontologie et l'hénologie, qui se tendent la main.

Les hellénistes ramènent la recherche de la vérité (*aléthéia*) à la lutte contre l'oubli (*léthé*) de l'être, contre la désoccultation ; cette lutte ressemble à l'intensité du devenir, dans le retour éternel au-dessus de l'être (*l'intensité du devenir comme éternité - die Ewigkeit der Werdenfülle - Heidegger*) ; le résultat étant le processus lui-même, l'entretien du désir, l'interprétation des interprétations, l'éternel retour faisant à la vérité du devenir la promesse d'être vérité tout court.

Chez les impuissants de la métaphore ontologique, l'existence, l'expérience, l'empirisme - des philosophies *concrètes* - deviennent les seuls accès à l'être. Pas de savoir au-delà de l'expérience. De ternes rubriques de statisticiens remplacent de beaux cantiques de métaphysiciens.

La poésie est un flux langagier rendant superflu le modèle sous-jacent, devant l'évidence du beau, qui en est la fin ; la philosophie est la création de modèles, face à un langage, rendant vraies et enracinées ses métaphores ; et c'est à partir du langage poétique que le chemin en est le plus profond, car les métaphores poétiques sont les plus hautes. *Le poète enveloppe la vérité d'images, qu'il offre ainsi au regard pour (é)preuve -*

Heidegger - *Der Dichter verhüllt die Wahrheit in das Bild und schenkt sie so dem Blick zur Bewahrung* - le regard, gardien de vérités, dans la demeure de l'être, édifiée en mots - beau tableau !

Les vérités fécondes naissent de l'intuition, et le poète la précède, en suivant l'inspiration ; quant au philosophe, c'est par inertie qu'il tombe sur des vérités. *Les poètes, en cherchant le beau, rencontrent plus de vérités, que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai* - J.Joubert. Le poète ne crée que le beau, le vrai s'y insinue parfois. Mais, en plaçant le vrai plus près de l'âme que de l'esprit, il se dit, que *plus c'est poétique, plus c'est vrai* - Novalis - *je poetischer, desto wahrer*.

La poésie se déguste même sans philosophie, mais la philosophie sans poésie est une nourriture pour rats de bibliothèques. La poésie est un jeu d'alternance d'images et de sens, non susceptible d'être mis en doute, ce qui est le premier pas de la philosophie. Donc, celle-ci n'a rien à dicter à celle-là. La philosophie, dénuée de poésie, ne s'élèverait jamais au-dessus des statistiques.

La vérité (*aléthéia*) doit, en effet, être arrachée à la réalité (représentation, requête, interprétation, sens - les étapes d'arrachement : conceptuelle, langagière, logique, métaphysique) : *La vérité est arrachement en mode de dévoilement* - **Heidegger** - *Wahrheit bedeutet das einer Verborgenheit Abgerungene* ; seulement, je ne vois pas de place pour dissimulation ou voiles : aucun jeu de dés de la part du Créateur. Ce n'est pas un dévoilement, mais une unification d'arbres, c'est à dire une substitution d'inconnues réciproques (qui ne sont jamais des voiles, mais des places vides) par des valeurs, qui est le pas décisif vers le surgissement de la vérité.

L'Intelligence Artificielle surclasse déjà la philosophie en hénologie (les méta-concepts), en ontologie (les concepts), mais n'apporte rien en axiologie (la dialectique esthétique des valeurs). Le savant sera évincé par la machine, seul l'artiste lui survivra.

Les philosophes croient que toute représentation est statique, tandis que toute réalité est un devenir ; mais le temps se modélise aujourd'hui avec la même facilité que d'autres catégories conceptuelles ; parler de vérité, dans la réalité ou dans la représentation, dans des sections du devenir appelées *étants*, ce sont désormais deux tâches comparables, et **Heidegger** : *Confondre le vrai et le représenté en tant qu'étant, est essentiellement fautif, si l'on les mesure à l'échelle du réel et du devenir - Das Wahre und im Vorstellen für seiend Gehaltene, am Wirklichen als dem Werdenden gemessen, ist wesentlich irrig* - confond le vrai et l'être. Le vrai de l'être est métaphysique ; il réside dans le bien et le beau extramondains que ne révèle aucune intentionnalité intramondaine ; on est artiste avant d'avoir peint son premier tableau.

La représentation, implicite en poésie et explicite en philosophie, est leur pivot commun : la poésie le survole avec un langage original et individuel, la philosophie projette sur lui la réalité objective. L'appareil purement logique y est presque absent, aussi bien en représentation conceptuelle qu'en interprétation déductive. La vérité est, donc, exclue des champs poétique et philosophique, elle est réservée à la logique. *La vérité n'est pas l'accord entre le concept et son objet, mais l'adéquation entre ce concept et le raisonnement* - F.Schiller - *Wahrheit ist nicht die Ähnlichkeit des Begriffs mit dem Gegenstand, sondern die Übereinstimmung dieses Begriffs mit den Gesetzen der Denkkraft.*

Toute pensée est un accord entre la nécessité d'un fond et la liberté d'une forme, entre le cerveau et les ailes, entre la profondeur des yeux et la hauteur du regard. La philosophie étant un art et nullement une science, **Heidegger** : *La parole du penseur est pauvre en images et sans attraits - Das Wort des Denkens ist bildarm und ohne Reiz* - y est étrangement unilatéral.

Au-dessus de nos représentations, se forment deux langues : celle de la prose et celle de la poésie. La première est propre au savoir, à la science, à la vérité-finalité au sens scolastique du terme. La seconde se dédie à la beauté, à la philosophie, à la vérité-commencement. Au centre se trouveront soit une représentation validante, soit un langage qui chante. La précision mécanique ou l'imagination organique. Règne de la nécessité ou de la liberté.

Le sens naît d'un dialogue, donc d'un partage. La langue allemande ne s'en trompe pas, voir l'admirable série : *Urteil, Vorteil, Mitteilung* - *jugement, préférence, message* - provenant de *teilen* - *partager*. La philosophie est la poésie du dialogue. *La philosophie n'est qu'un moyen, pour atteindre ce qu'est la poésie* - F.Schlegel - *Die Philosophie ist nur ein Mittel zu dem, was die Poesie selbst ist.*

La seule vérité crédible s'articule dans un univers fermé et immobile ; toute ouverture vers l'événement efface l'ancien langage et l'ancienne vérité, et nous ouvre, entre autres, à la beauté : *L'art est un devenir et advenir de la vérité* - **Heidegger** - *Die Kunst ist ein Werden und Geschehen der Wahrheit* ; le beau advient, le bon reste immobile.

La philosophie de l'être ou du devenir : l'ontologie orientée-objets ou la phénoménologie orientée-opération – ce clivage est bien illustré par l'Intelligence Artificielle (ou l'épistémologie appliquée), opposée à l'informatique traditionnelle, l'apparition de méta-outils, identiques pour toute substance, les paradigmes de théâtre et de scénario évinçant celui d'opération, tout sujet disposant de son propre modèle de l'univers, la coexistence de modèles incompatibles, la transcendance contrôlant l'immanence.

Pour **Heidegger**, la Vérité, l'Être, l'Ouvert sont des synonymes ; leur source commune grecque veut opposer le voilement au dévoilement, tandis que dans leur acception moderne il n'y a rien d'apophatique. En

plus, notre philosophe ne comprend pas grand-chose à la vérité logique, à l'être morphologique, à l'ouvert mathématique. Une bouillie conceptuelle, mais quelle créativité !

Le concept central, dans notre machine extra-langagière, est l'identité (l'Un, la durée, avec ses débordements phénoménologiques : se manifester, communiquer, ou épistémologiques : savoir, penser, ou ontologiques : être, exister). Aucune langue ne le couvre - on ne peut philosopher que grâce aux lacunes du verbe *être*. Curieusement, le français, avec *même* - tandis qu'on a *same* et *self*, *derselbe* et *selbst*, *той же* et *сам* - ne distingue pas l'identité des objets aux références différentes (*mêmeté*) de l'identité avec l'acteur d'un scénario (*ipséité*).

L'art, lui aussi, offre des langages ; et là où il y a langage, il y a vérité. Seulement voilà, contrairement aux langages formels, celui de l'art est interprété non pas par une logique, mais par le goût. La vérité artistique est le plaisir. Mais même cette vérité n'est pas un objet recherché, elle n'est qu'un effet collatéral d'une création d'images ; on ne cherche pas dans l'art, on y trouve. **Heidegger** inverse les rôles : *L'art est là où jaillit l'éclaircie de la vérité de l'être - Die Kunst entsteht, indem die Wahrheit des Seins gelichtet ist.*

De plus en plus je crois, que l'abus *ontologique* du verbe ou du nom d'*être* (avec leurs translations hypothétiques : *vouloir*, *devoir*, *pouvoir*) est dû au peu de talent dans la projection de verbes plus riches sur des noms manquant de dimensions et démunis de liens.

Trois voies royales d'accès au vrai : le langage, la représentation, l'interprétation. Quand on n'emprunte qu'une seule voie, la vérité, au bout, ne serait que désincarnée, muette ou mécanique. Et peu importe la largeur et l'importance de cette voie, sa *force* : *Le vrai n'est pas pour tout le monde, mais seulement pour les forts - Heidegger - Das Wahre ist*

nicht für jedermann, sondern nur für die Starken. Bénie soit la Faiblesse, qui nous attire encore vers le Beau et attache au Bien ; le Vrai ne palpite plus et peut être laissé en pâture aux forts de ce jour, au milieu des machines.

Index des Auteurs

| | | | | | |
|---------------------|--|-----------------|-----------------------------------|--------------------|--|
| Adorno Th. | 6,8,45 | Darwin Ch. | 3 | Kant E. | 3,5-8,12-14, 24-26,56,57,80,94, |
| Alain | 47 | Debray R. | 9,112 | | 96 |
| Angélus | 18 | Deleuze G. | IX,21,25,36, | Kierkegaard S. | 5,14,22, |
| Arendt H. | 28,44 | | 68 | | 33,34 |
| Aristote | 3,5,7, 11-15,46,53,56,57, 81,96,100,103,103, | Derrida J. | 3,21,36,56 | Kojève A. | 69 |
| | 109 | Descartes R. | VI,XI,5, 6,8,11,12,19,46, | Koyré A. | 69 |
| Artaud A. | VI | | 61,98,101 | La Fayette M. | 28 |
| St Augustin | VI,8,13-15 | Diderot D. | 90 | Lamartine A. | XIV |
| | 17 | Disraeli B. | XIV | Lao Tseu | 4,7 |
| Averroès | 17 | Dostoïevsky F. | 8,13,15, | La Rochefoucauld | 28 |
| Avicenne | 5 | | 60 | Lawrence D.H. | 104 |
| Bachelard G. | 64,73,105 | Maître Eckhart | 7,18 | Leibniz W. | VIII,3,15,24 |
| Bachmann I. | 44 | Eco U. | 16 | Leopardi G. | 8 |
| Bacon F. | 103 | Empédocle | 3 | Lermontov M. | III |
| Badiou A. | XIII,20, | Euclide | XVII | Levinas E. | 4,9,17,31 |
| | 28,30,39,51,98,99 | Fichte J. | 94 | Lichtenberg G. | 33 |
| Bakhtine M. | 50 | Foucault M. | 21,25,36, | Lorca G. | XIX |
| Bakounine M. | 3 | | 41 | Lucrèce | 16 |
| Barney N. | 28 | Freud S. | 3,20,56,69 | Lulle R. | 18,54 |
| Barthes R. | 21,28 | Gadamer H.G. | 51 | Maïakovsky V. | 43,44 |
| Baudelaire Ch. | III | Galilée G. | 39 | Mallarmé S. | III,16,30,91 |
| Beauvoir S. | 28 | Gauss C. | 24 | Mandelstam O. | 48 |
| Berdiaev N. | 3,8,32 | Goethe J.W. | III,X,3,27, | Marc-Aurèle | XVIII,16 |
| Bergson H. | 27 | | 58 | Marx K. | III,3,20,69,95 |
| la Bible | XI,95 | Green J. | XVI | Merleau-Ponty M. | 49 |
| Blanchot M. | 4 | Hegel G. | III,VI,6-9, 11,15,20,22,25-28, | Montaigne M. | XIV |
| Blok A. | 20,44 | | 29,56,69,80,94-96 | Musil R. | 67 |
| Boèce | 6,14 | Heine H. | 31 | Nabokov V. | 70 |
| Broch H. | 63 | Hemingway E. | 46 | Napoléon | 28,64,65 |
| Buber M. | 41 | Héraclite | V,VI,XII, XIII,5-8,62 | Newton I. | 24 |
| Celan P. | I,IX,31,44 | Hésiode | V | Nicolas de C. | 3,7,98 |
| Cervantès M. | 19 | Hesse H. | XVI,48 | Nietzsche F. | I,II,III, VI,XIII,XIV,XVIII,XX, 3,5-8,9-16,20,22-33, 34,35-38,40-42,55, 56,60-62,66,78,80, 96,102 |
| Char R. | I,X,49,61 | Hobbes Th. | 21,73 | | |
| Chateaubriand F.-R. | XX, 11 | Hölderlin F. | V,4,8,10, 29,30,31 | Novalis | XI,115 |
| Chénier A. | 106 | Homère | V,103 | Ortega y Gasset J. | 40, 44 |
| Chestov L. | 8 | Hugo V. | III,84 | | |
| Churchill W. | 40 | Husserl E. | III,3,9,11, 20,25,27,48,73 | Parménide | V,XI,5, 7,9 |
| Cicéron | 15 | Jankelevitch V. | 14 | Pascal B. | 3,19,21 |
| Cioran E. | III,10,13,37, 41,47,103 | Jaspers K. | 39,43,43 | Pasternak B. | III,XVII, XVIII,6,20,61 |
| Cocteau J. | 71 | Jésus | 3,7,118 | St Paul | 15 |
| Condillac É. | II,23 | Joubert J. | 108 | Paz O. | VII,56 |
| Confucius | 7 | Jünger E. | 43 | | |
| Connes A. | 39 | Kafka F. | 33 | | |
| Dante A. | 18,103 | | | | |

Platon *II,VI,3-7,10-13, 61,84,103,112*
 Plaute *16*
 Plotin *17,59*
 Plutarque *113*
 Poe E. *99*
 Pouchkine A. *III*
 Protagoras *3*
 Proudhon J. *3*
 Pyrrhon *3,7*
 Pythagore *3,7,39*
 Ricoeur P. *21,36*
Rilke R.M. *III,XIII, XVIII,6,8,10,30, 38-40,61*
 Rimbaud A. *III*
 Rivarol A. *21*
 Ronsard P. *16*
 Rousseau J.-J. *68*
 Russell B. *93*
Sartre J.-P. *I,3,4,6,9, 11,13,14,20,22,24, 27,28,34,43,44,49, 50,52*
 Schelling F. *IX,27,32*
 Schiller F. *6,109*
Schlegel F. *X,XIX,29, 54,89,91,110*
Schopenhauer A. *5,8, 32,33,95,96*
 Schumann R. *32*
 Sénèque *IV,8,11,15*
 Shakespeare W. *III,3,16*
 Socrate *IV,V,7,10*
 Soljénitsyne A. *45*
 Sophocle *10*
 Spengler O. *40,44*
Spinoza B. *III,IV,IX, 3,5,6,11,21-23, 28,56,61,73,80,98*
 Steiner G. *9*
 Strabon *I*
 Suarès A. *43*
 Thibon G. *44*
 Thomas d'Aquin *3,11, 17,18*
 Tiouttchev F. *84*
 Tolstoï L. *10,13,15,34*
 Tsvétaeva M. *XVI,19,41, 44*
Valéry P. *III,XII,3, 5,6,9-13,15,16, 20-22,23,25,26, 28-30,38,45,46,47, 54,56,61,68,80,82, 96*
 Vico G.B. *15*
 Vigny A. *11*
 Voltaire A. *4,20,23*
 Weil S. *16,44,48*
Wittgenstein L. *IX,15, 24,26,28,32,41,48, 49,56,95,103,112*
 Zweig S. *36*

Sommaire

| | |
|--------------------------------|-----|
| Avant-Propos | I |
| En compagnie des Autres | 3 |
| En ma seule compagnie | 53 |
| Index des Auteurs | 113 |

